Charline88

La mère de Jean

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

La mère de Jean

© Le jardin d'Aphrodite - Avril 2019

Sommaire

Un rêve, ou une erreur ? **5**

La leçon **17**

Amicalement ! **29**

Le rendez-vous **41**

Le partage **53**

L'eau à la bouche **65**

L'eau de source **77**

Une amie dévouée **89**

La soupe **103**

Le dilemme **115**

La cage aux folles **129**

Il ou elle **141**

Le printemps **153**

Les « oublies » **165**

Voisin-voisine **179**

Apparences trompeuses **193**

Un rêve, ou une erreur ?

Depuis quelques jours le jeune homme était sombre. Son sourire avait disparu de son visage. Adèle ne comprenait pas pourquoi. Elle avait tenté de le faire parler, mais son fils avait hérité de son père Gilbert ce caractère plutôt renfermé qui avait mené le couple à la faillite. Tout au long de leur union elle avait essayé de le faire s'ouvrir, sans jamais y parvenir. Alors un jour, de guerre lasse, elle avait baissé les bras. Puis en découvrant une maîtresse à son mari, Adèle avait fait ses valises, embarqué son petit Jean, et les deux s'étaient installés dans un appartement de la cité HLM proche.

Le petit avait grandi. Sa mère et son père séparés, puis divorcés, n'avaient pas gardé de contact. Et la belle-mère de Jean ne voulant pas recevoir ce mouflet encombrant, le garçon ne voyait son père que très rarement. Comme toujours dans ce genre d'histoire entre les grandes personnes, les gosses faisaient bien souvent les frais de l'opération. Mais s'il s'était remis de la séparation, sa mère ne pouvait que constater les ressemblances entre le fils et le père ; et celles-ci n'étaient pas que physiques : elles se retrouvaient aussi dans les allures, dans le comportement de Jean. Plus il avançait en âge, plus ses traits lui donnaient à penser que son fils ressemblait à son mari en plus jeune.

Elle n'avait jamais refait sa vie, et si comme toutes les femmes normalement constituées elle avait eu quelques amants, jamais le garçon n'en avait rien su. Adèle, tout en travaillant le jour, s'occupait de lui et il poursuivait de bonnes études.

Son père avait, dès le divorce signé, vendu la maison. Et il crachait au bassinet chaque mois une somme plutôt rondelette qu'Adèle déposait sur un compte ouvert au nom de son petit. Compte dont depuis sa majorité il était libre de disposer comme bon lui semblait. Avec le petit pactole reçu lors de la vente de la demeure du couple, sa mère avait acheté un petit pavillon, et le cocon familial s'était reconstruit dans un quartier calme de la ville.

Adèle, à quarante-deux ans, avait donc un fils de vingt ans. Garçon aimant, il rentrait chaque fin de semaine chez elle ; les autres jours ouvrés, il les passait dans un appartement pris en colocation avec deux autres jeunes de son âge. Adèle n'avait mis les pieds qu'une seule fois chez son fils, pour son installation. Elle avait croisé à cette unique occasion deux garçons polis, réservés, qui s'étaient montrés très discrets.

Depuis que son petit faisait bande à part – ses études de droit l'obligeant – elle avait tenté de retrouver un compagnon pour quelques sorties plus ou moins régulières, mais elle s'était vite aperçu que les hommes, sur ce plan plutôt intime, avaient des goûts qu'elle ne partageait pas vraiment. Et puis coucher dès la première rencontre n'était pas son truc ; alors aucun d'entre eux n'avait insisté, et elle avait fini par abandonner.

Elle n'était pas non plus dans les canons de la beauté actuelle, qui n'offrent aux yeux que des femmes squelettiques ou obèses. Non, Adèle était belle, de cette beauté aux formes pleines sans être grosses, qui attirent encore les regards concupiscents des messieurs d'un certain âge, pour ne pas dire d'un âge certain. Mais elle se fichait de ces yeux qui venaient s'ancrer souvent sur une chute de reins aux fesses rebondies sans même s'attarder sur un visage pourtant bien joli. Sa chevelure d'un brun tirant sur le roux n'intéressait guère les dragueurs impénitents qui collaient leurs regards libidineux sur son cul attrayant, mais qu'elle ne voulait pas facilement prêter.

Alors, pour la frimousse sombre de son gamin, pour anormale qu'elle lui parût, elle n'avait aucune explication. Ce n'était pas faute d'avoir tenté le dialogue. Jean se taisait et elle ne voulait en rien le fâcher. Donc pas d'autre solution que d'attendre que ce soit lui qui se confesse, mais ça risquait de ne jamais se faire. Et s'il était comme son père... c'était plus que certain qu'elle n'obtiendrait jamais de réponses à ses questionnements. Et pourtant, cette image la minait pour de bon. Savoir que son fils avait peut-être des soucis... quelle mère ne se serait pas fait des cheveux ?

⋆

L'abondance de neige de ce mois de janvier ne permettait pas de longs déplacements, et Jean ne rentrerait pas par le train. Mais sa mère lui avait téléphoné qu'elle se rendrait par l'express régional à Nancy et qu'ils pourraient se voir s'il le désirait. Il s'inquiéta de savoir auprès de ses deux colocataires si elle pouvait venir lui rendre visite à l'appartement ; Léo et Guy n'ayant rien contre, le garçon la rappela et lui demanda si par commodité elle voulait venir du vendredi soir au lundi matin : ainsi, ils pourraient passer un peu plus de temps ensemble. Bien entendu, Adèle accepta de suite. Et vers dix-huit heures elle débarqua d'un train en provenance d'Épinal.

Les rues étaient blanchies par une épaisse couche de neige ; le fils et sa mère prirent un bus qui les emmena de la gare à la cité où il vivait. Comme les deux amis avec qui il partageait le quatre-pièces-cuisine étaient sortis, ils purent ainsi discuter sans trop se formaliser. Adèle prépara le repas du soir et ils dînèrent tous les deux d'une quiche lorraine et d'une terrine qu'elle avait amenée de leurs Vosges. Puis après le film, alors que Jean se couchait dans sa chambre et qu'Adèle prenait le canapé :

— Maman, prends donc ma chambre, tu y seras mieux !

— Mais non ; je ne suis pas là pour te déranger : garde tes habitudes. Tes copains ne rentrent pas cette nuit ?

— Je n'en sais rien, ils ne m'ont rien dit. Tu sais, on est libre, ici...

— Oui, oui. Ce n'est pas ce que je voulais...

— Tu es certaine de ne pas vouloir le grand lit de la chambre ?

— Mais oui, ne t'inquiète pas pour moi ; c'est déjà bien gentil de me recevoir. J'ai amené un cadeau pour remercier tes amis...

— Tu es folle, ils n'ont – enfin, nous n'avons – besoin de rien, tu sais. Nous nous débrouillons très bien toute l'année.

— Mais oui. Mais tu me connais...

— Trop bien ma petite maman... alors bonne nuit ! Je suis crevé, et une bonne nuit de sommeil me fera du bien.

— Bonne nuit, mon chéri. Moi aussi je suis lasse ; le train... et puis demain je vais courir les magasins. Un petit tour à la salle de bain, et puis dodo !

Jean avait fait un bisou à sa mère et celle-ci avait vu son fils fermer la porte de sa chambre. Alors elle avait tiré le canapé, fait le lit et puis était allée se rafraîchir à la salle de bain. Enfin, vêtue d'une nuisette – sans rien sous celle-ci – elle s'était alitée. Le sommeil l'avait presque de suite enveloppée de ses longs bras sombres. Finalement, le matelas pourtant léger du canapé n'était pas si mauvais pour son dos.

Elle dormait profondément lorsqu'un bruit la tira de son sommeil.

Pas de lumière dans l'appartement des jeunes gens, mais elle supposa que Jean s'était relevé pour aller aux toilettes. Du reste, le bruit caractéristique d'une chute d'eau bien masculine lui prouva la justesse de son raisonnement. Alors elle se tourna de l'autre côté et tenta de se rendormir. Le bruit de la chasse d'eau lui indiqua que son garçon avait fini sa miction. Elle se trouva pourtant surprise que celui-ci s'assoie sur le bord de son lit en pleine nuit. Restant recroquevillée, en chien de fusil, elle sentit que Jean s'allongeait.

C'était bien la première fois que son fils s'installait comme cela sur la couche de sa mère, mais il n'était que sur les draps, pas

dedans. Alors, pourquoi s'inquiéter ? Dans le noir complet, elle se remit sur le dos et tenta une énième fois de lui parler :

— Ça va, Jean ? Tu as quelque chose à me dire ?

— ...

Sur la place vacante, le garçon ne disait rien. Seule sa respiration saccadée montrait qu'il ne dormait pas. Alors elle insista encore un peu :

— Tu as des ennuis, Jean ? C'est avec tes amis que... ou alors une fille ? Tu sais bien que tu peux me parler.

— Hummm...

Son gamin avait bougonné, mais elle n'avait rien compris. Il était étendu de tout son long maintenant, et en lui prenant la main dans une obscurité totale, elle sentit qu'il n'avait pas très chaud. La main maternelle remonta vers l'épaule puis elle effleura le torse.

— Mais tu n'as rien sur le dos, Jean ! Tu vas prendre froid. Couvre-toi, bon sang !

Son fils n'avait rien dit, alors elle s'était juste poussée pour lui laisser un peu de place.

— Mets-toi au moins dans les draps ; il fait bon dans cet appartement, mais tout de même...

Alors il s'était simplement redressé et avait glissé son corps près de sa mère. Celle-ci, ayant repris sa main, elle la garda pour se rendormir, comme elle le faisait quand il était petit. Au bout de longues minutes, sentant que le sommeil l'envahissait de nouveau, elle lâcha cette patte pour se tourner dans sa position favorite pour se rendormir. Elle avait longuement pensé à son Jean qui avait besoin de revenir aux sources. Son fils si gentil qui avait ressenti le besoin de se rapprocher d'elle. Il devait souffrir beaucoup pour rechercher des gestes de son enfance.

Elle ne trouva rien à redire quand il vint se coller contre elle et que la respiration de son petit se calma alors qu'il était calé contre son dos. Elle coula d'un coup dans cette vertigineuse descente due à l'endormissement, et ses rêves étaient des plus doux. Sans qu'elle

sache pourquoi, elle se trouvait bien dans son monde de la nuit avec ce petit homme qui ressemblait tant à son ex-mari. Celui avec qui elle avait connu malgré tout tant de merveilleux moments. Et pourquoi se trouvait-elle si pleine d'une tendresse qui débordait, dans ce songe étrange ?

À quel moment l'envie de faire l'amour était-elle survenue ? Aucune idée ! Pas la moindre trace non plus de réveil. Elle se sentait bien – trop, peut-être – et la chaleur de cet homme qui dormait contre elle lui donnait de l'électricité partout dans son corps. Un bien beau rêve qui lui donnait chaud. Son Jean, si semblable à son père, qui se tenait la poitrine contre son dos. Et dans son brouillard, la confusion des sens lui fit mettre sa main entre ses cuisses. Elle n'était pas sortie de son sommeil, juste flottant comme dans un coma bizarre.

Elle lui parla mais il ne répondit pas. Elle se caressa un long moment en gesticulant dans tous les sens. Le garçon n'étant pas de bois, elle se rendit soudain compte qu'il bandait. La nuit restait aussi totale, complète. Dans ce noir absolu, elle tendit la main comme pour repousser ce corps qui la collait. Mais lorsque sa main qui, en théorie, devait faire reculer le dormeur atteignit un endroit habituellement moins... dur, Adèle ne se rendit pas compte de la différence entre le papa et le fiston.

⋆

Guy s'était pris la tête avec sa petite amie Josiane qui l'avait largué là au milieu de la discothèque. Bon, il fallait quand même avouer qu'il l'avait bien cherché : il avait un peu trop picolé, et comme la plupart des mecs qui boivent trop il était devenu chiant. Ses mains baladeuses sur la piste de danse, elle n'avait que moyennement apprécié. Mais là où le vase avait débordé, ce fut lorsqu'il lui avait remonté la jupe, sans raison ; enfin, si... mais pas une bonne, en plein centre du parquet. Tout le monde avait pu apprécier les fesses archi nues de la belle brune. Vexée que cet idiot ait prouvé à

tous qu'elle se baladait sans culotte, elle lui avait collé une gifle et s'était éclipsée.

Rouge de honte, elle avait traversé toute la salle sous les quolibets des étudiants qui fréquentaient tous le « Chat Noir ». Lui n'avait pas vraiment compris, et son seul refuge s'était trouvé être le bar. Et comme de toute façon il renterait à pied... sa consommation d'alcool ne s'en trouva pas diminuée. Un verre chassant l'autre, il oublia rapidement que lui et Léo avaient promis à Jean de ne pas rentrer cette nuit : la mère de leur pote dormait à l'appartement. Vers deux heures du matin, il reprit donc le chemin de leur rue.

Tout pionçait dans ce lieu si calme. Quiétude qu'il avait cependant un peu troublée en cherchant ses clés pour ouvrir la porte. Puis, toujours sans se souvenir de la présence de l'invitée, il vint en titubant jusqu'au salon. Là, dans le noir, il se défringua avant d'aller pisser puis, revenant péniblement, il s'allongea sur le divan ouvert. Léo et Jean avaient dû regarder la téloche et oublier de refermer le clic-clac. Une chance, finalement. Tout tournait dans sa caboche ; les vapeurs d'alcool seraient longues à se dissiper, et son esprit embrouillé avait une nette tendance à tout emmêler. La voix de sa copine ne le surprenait pas vraiment ; finalement, elle avait quand même décidé de venir à l'appart...

Il se coucha sur les couvrantes ; elle devait être en rogne. Alors quand elle lui lança dans le noir une phrase l'invitant à la rejoindre dans les draps – et bien que la voix lui parvienne de très loin – il ne se fit pas prier. Les mots résonnaient dans cette caboche qui lui faisait mal :

— Mets-toi au moins dans les draps ; il fait bon dans cet appartement, mais tout de même...

Elle lui avait marmonné d'autres phrases auparavant, mais il n'en avait rien saisi. Seul le vocable « drap » avait trouvé le chemin du cerveau alcoolisé du jeune homme, et tout bêtement il était venu se frotter au dos de sa chérie par pur réflexe, se sentant coupable d'il ne se souvenait plus quoi. La peau douce contre laquelle il se

frottait n'éveillait pourtant aucune idée lubrique chez Guy. Non, tout simplement il était bien, et c'était cela l'essentiel. Il s'était alors endormi d'un sommeil de plomb.

À quel moment les mouvements désordonnés de Josiane avaient-ils ramené à la vie notre gaillard ? Il n'en avait aucun souvenir, et puis à vrai dire, son esprit était toujours quelque peu enfumé. Mais les gestes et les petits gloussements de sa dulcinée ne pouvaient que l'amener cette fois à une érection incontrôlée. Puis lorsque la fille qui partageait le divan avec lui avait saisi son manche, pourquoi aurait-il fait la fine bouche, trop content que Josiane passât l'éponge après la connerie dont un vague souvenir se faisait jour dans sa brume ?

Dans la nuit qui régnait sur la ville, sur l'immeuble et sur l'appartement, Guy se laissait faire béatement. Et Josiane, pour une fois que c'était elle qui prenait des initiatives, avait un coup de poignet plutôt habile. Les gémissements qui se firent entendre avaient changé de gorge. La main montait et descendait sur la queue bien raide avec une cadence qui lui tirait des plaintes de bonheur. Elle savait finalement si bien le chauffer... pourquoi ne le faisait-elle d'ordinaire que si peu ?

⋆

Gilbert bramait sous la branlette qu'elle lui imposait. C'était trop bien ! Ça faisait combien de temps qu'elle ne l'avait pas branlé ? Il avait toujours une aussi belle queue. Et, mon Dieu, comme elle en avait envie ! Pourquoi se priverait-elle de cette bite bien dure qui lui faisait défaut ? Elle le tenait, et l'autre petite salope qui essayait de lui piquer son mari ne saurait jamais faire aussi bien. L'esprit endormi de la femme presque rousse naviguait aux portes de la réalité et du paradis. Son poignet faisait jouer la peau, décalottant le gland à chaque descente pour mieux le recouvrir la seconde suivante.

Puis, dans son rêve érotique – pornographique même – elle se surprit à vouloir en retrouver la texture sous la langue. Quoi de plus facile que de se courber pour approcher la coupe des lèvres ? Aussitôt pensé, aussi vite réalisé. Les rêves offrent ceci de bon : il n'est nul besoin de s'embarrasser de préambules ; il suffit d'y penser pour que l'action soit réalisée. Sa bouche engloutit l'instant d'après ce chibre si bien branlé. Et quel délice que cette glace d'un parfum si peu usité ! Elle en avait envie et, ma foi, elle savait toujours comment faire.

La bouche venait de se refermer sur la tige qui n'en finissait plus de se tendre. Gilbert avait aussi des soubresauts du bassin, espérant la faire entrer plus avant dans cette cave bouillante. Mais elle savait se reculer suffisamment pour que quelques centimètres seulement pénètrent dans la cavité salivante. Et son homme se cramponnait des deux mains à sa caboche. Mais comme son rêve devenait vivant... Comme elle aussi maintenant mouillait... Son entrecuisse dégoulinait littéralement à ces pensées salaces.

Comment un songe pouvait-il être aussi illusoire et avoir cependant des relents de réalité ? D'une main elle tenait la hampe, la retenant pour qu'elle n'entrât pas trop au fond de sa gorge, alors que de l'autre elle pressait sur les deux petites boules dans leur sac de velours velu. Et elle se frottait les cuisses l'une contre l'autre pour faire s'entrebâiller cette chatte à qui elle donnait un peu de mouvement.

Elle aurait aimé que Gilbert prenne lui aussi quelques initiatives, ne serait-ce que pour la caresser et la délivrer de la pression grandissante qui bouillonnait à cet endroit, mais il se contentait de suivre le mouvement des lippes qui gobaient de plus en plus profondément ce dard, plongeant en cadence. Il tenait la tête qui bougeait avec une régularité de métronome et les mains qui continuaient à lui procurer une sorte de bonheur auquel Josiane ne l'avait pas habitué. Les dernières vapeurs d'alcool s'évanouissaient également alors que montait dans la verge cette liqueur qu'il n'avait

aucune conscience de vouloir retenir. Avec ces deux pattes qui lui maintenaient la caboche, Adèle se dit soudain que son rêve était par trop réaliste.

Guy lui lâcha une première rasade de sperme qu'elle ne put contenir tout entière. Et cette fois elle s'avisa que ce n'était pas du virtuel, mais bien l'exacte vérité. Elle voulut lâcher la trique débordante de vitalité, mais les dix doigts refermés sur son crâne ne lui permettaient pas de reculer. Une seconde giclée un peu moins abondante lui arrivait déjà sur la glotte, alors elle ne put que déglutir pour ne pas s'étrangler.

Confusément, elle se prit à penser qu'elle venait de faire la plus grosse connerie de sa vie. Baiser avec son fils... cette éventualité toute crue lui tourna les sens, et l'autre qui lui limait toujours le bec s'inquiéta d'un coup de cette ruade de sa partenaire. Il retira prestement l'épée de chair du gosier alors que la main de sa complice appuyait sur le bouton de la lumière. La première évidence lui apparut dans la clarté nouvelle donnée par la lampe qu'elle venait de mettre en route. Une seconde, elle parut incrédule devant ce visage qu'elle n'identifiait pas. Mais Guy non plus ne comprenait pas vraiment.

La méprise totale. Ce n'était pas Jean ni même Gilbert qu'elle venait de vraiment sucer, et le garçon non plus ne trouvait pas dans la femme qui venait de l'éponger le visage de sa Josiane. Tous deux eurent l'air bête chacun devant l'autre. Inconnue au bataillon, cette bouille de garçon, mais Adèle en fut soulagée. Quant au jeune homme, il n'arrivait toujours pas à mettre un nom sur ce corps nu, sur cette frimousse assez âgée.

— Mais... mais qui êtes-vous ?

— Et vous ? Qu'est-ce que vous faites dans mon lit ?

— Votre lit ? Mais c'est notre divan, ça... Comment avez-vous atterri là ?

Guy tenta d'expliquer durant cinq minutes à cette Adèle qu'il était locataire ici, et dans l'esprit de la femme presque rousse

l'image d'un des deux amis de son fils se fit plus nette. Pour ne pas réveiller Jean et que celui-ci ne débarque pas, elle mit un doigt en travers de ses lèvres.

— Chut ! Jean dort dans sa chambre.

— Ah... vous êtes sa mère ? Mon Dieu, j'avais trop bu ! Vous n'allez pas me faire des ennuis, au moins...

— Bon sang, taisez-vous ! Bien sûr que non, je ne vais rien faire : je rêvais, et vous ne m'avez pas forcée.

— Je... Non, je vous ai prise pour ma petite amie. J'avais trop bu...

— Bon, personne ne doit savoir.

— Je dois vous dire que c'était très...

— Chut ! Allez vous coucher.

— Vous n'avez pas envie de...

— De quoi ?

— D'aller un peu plus loin ? Personne ne m'a jamais donné autant que ce que vous m'avez donné.

— Vous allez finir par réveiller Jean ; vous avez envie de le voir s'énerver ?

— Non ! Non, pardon, je... je suis un idiot. Mais si vous voulez... ma chambre est au bout du couloir.

— Allez, disparaissez. Laissez-moi dormir.

Adèle avait regardé ce jeune homme qui, d'un air idiot, avait ramassé sans un mot ses affaires et toujours entièrement nu s'était dirigé vers le fond du couloir. Quelque part, elle sentait au bas de son ventre cet appel de la chair, puis elle se replia dans une position fœtale pour tenter de se rendormir. Mais son esprit vagabondait sur ce jonc qu'elle avait pris en bouche, et elle regrettait presque de ne pas l'avoir gardé encore un peu, juste un minimum, pour le sentir en elle. Difficile de retrouver le sommeil dans de telles conditions...

La leçon

Le samedi matin au petit déjeuner, Jean ne vit pas la petite mine déconfite de sa mère. Celle-ci avait déjà préparé la cafetière, et le divan, draps repliés, était à nouveau refermé. Adèle était déjà prête à sortir lorsqu'il débarqua à la cuisine pour prendre son petit déjeuner.

— Tu es déjà sur le départ ?

— Oui, je veux aller faire les boutiques. Le café est au chaud, et le pain grillé sur la table n'attend plus que vous.

— Nous ? Les deux cocos sont donc rentrés cette nuit ? Ils ne t'ont pas réveillée au moins ?

— Non... non, ne t'inquiète pas.

— D'accord. Bon, moi je serai absent jusque vers les dix-neuf heures, alors prends ma clé. Guy ou Léo, l'un des deux fermera après mon départ.

— Merci, mon chéri. Passe une bonne journée et à ce soir !

— Bons achats alors, maman. Et rentre quand tu veux : mes copains sont au courant, alors ne te fais aucun souci.

Un baiser sur les joues et Adèle quittait l'appartement sans rien dire de l'incident de la nuit. Elle se rendrait dans les boutiques du centre-ville de Nancy, là où la grande galerie marchande de Saint Sébastien drainait un monde fou. Les échoppes de vêtements regorgeaient de trésors dont toutes les femmes rêvaient. Et Adèle en était sans contestation possible un bel exemplaire. Mais elle se

remémora tout le long de la matinée les scènes de la nuit. Comment avait-elle pu prendre en bouche le copain de son fils ?

Elle restait persuadée qu'il n'avait sans doute pas cru un traître mot de cette histoire de rêverie alors qu'elle dormait. Mais bon, sa beuverie bienvenue, et surtout qu'il ait pu la confondre avec sa petite amie... en tout cas, celle-là avait de la chance : ce jeunot bandait comme un cerf. Et l'image de cette queue qu'elle avait sucée avec plaisir l'accompagna tout au long de la matinée.

Elle reprit le chemin de l'appartement vers quatorze heures avec plusieurs sachets de vêtements. Elle ne venait qu'une fois par an dans les magasins et se rhabillait pour les mois à venir.

Elle entra sans bruit dans la colocation où rien ne bougeait. Elle en déduisit qu'elle était seule. Elle se rendit dans la chambre de Jean. Tout était en l'état, comme s'il venait de se lever. D'abord Adèle ouvrit la fenêtre pour aérer la pièce, puis elle rangea les vêtements chiffonnés qui gisaient un peu partout. Elle reborda le lit, et finalement elle se décida à prendre une douche.

Elle chantonnait sous le jet tiède mais avait toujours derrière le crâne les images de cette fellation incroyable. Elle se sécha rapidement, et toujours nue repartit pour la cuisine pour se faire un thé. Elle n'avait pas fait trois pas entre le couloir de la douche et l'endroit où se trouvait la bouilloire qu'elle eut comme un drôle de pressentiment. D'un coup, elle se retourna : un autre visage – pas plus connu que celui de cette nuit – était face à elle. Par instinct ses mains vinrent se poser sur ses seins, comme si c'était important.

L'autre avait les quinquets qui lui sortaient des orbites. Elle reflua vers la salle de bain. Après avoir passé le déshabillé qu'elle portait pour dormir, elle revint, rouge de honte, vers le jeune homme.

— Bonjour, je suis Léo... le coloc de Jean et Guy.

— Pardon ; je ne savais pas que vous étiez là.

— Ne vous excusez pas : ce que vous montriez valait le détour.

— Hein ?

— Oui. Jean ne nous avait pas dit que sa mère était aussi belle.

— Comment ça ? Il ne vous avait pas dit...

— Nous parlons de nos parents aussi parfois, mais j'avoue que si ma mère avait votre classe...

— Vous voulez bien oublier un peu que j'étais nue ?

— Ça me semble difficile, tant le spectacle était...

— Arrêtez, je me suis excusée. Il me semble alors...

— Oui, oui, bien sûr, mais vous ne pourrez plus jamais me faire sortir ces images de la tête. Vous avez une plastique délicieuse.

Le jeune parlait d'une voix un peu doucereuse, comme s'il la rendait plus feutrée en baissant le ton. Elle le regardait et il lui souriait. D'un coup, les yeux d'Adèle vinrent se poser sur la braguette du pantalon de ce garçon : elle sut de suite qu'il avait une érection. Il avait un air dubitatif et ne se trouvait nullement gêné par sa présence. Il lui sembla qu'il avait beaucoup plus d'aplomb que son ami qui, la nuit précédente, s'était glissé dans son lit. Enfin, elle n'était plus très certaine que ce ne soit pas elle qui l'ait invité à y entrer.

Le type ne la lâchait plus, appuyant du regard sur les formes que son vêtement aérien et léger laissait deviner. Finalement, Adèle se sentait plus nue que nue. Et curieusement, sans raison apparente, son corps à nouveau réagissait à cette stimulation invisible. Elle tenta de filer vers la chambre de son fils, mais il lui fallait passer devant ce Léo qui ne faisait rien pour lui ouvrir le passage.

— Vous êtes belle, Madame. Je vous assure que vous donnez envie.

— Allons, je pourrais être votre mère.

— Non ! Si j'avais une mère comme vous... je crois que depuis longtemps j'aurais fait une connerie.

— Quoi ? Que voulez-vous dire par là ?

— Vous voulez que je vous montre ?

— Ça ne va pas, la tête ? Qu'est-ce qui vous prend de me parler comme ça ?

— Allons, cette nuit... il n'y a que Jean pour ne pas savoir.

— Hein ? Quoi ? Que me chantez-vous là ?

— Écoutez, moi aussi je suis rentré tard, mais je n'étais pas bourré et je suis passé dans le couloir.

— Et alors ? Que voulez-vous insinuer ? Vous êtes fou, vous, ma parole !

— Ah oui ? Je vous ai entendue, et surtout c'est Guy que j'ai entendu. Je lui ai parlé ce matin et il paraît que vous êtes une championne de la pipe.

Adèle, debout face au garçon, venait de lever le bras dans l'intention de lui donner une gifle, mais le grand gaillard lui avait déjà saisi au vol le poignet et il l'attirait vers lui. Elle se retrouva sans trop comprendre comment contre la poitrine du coco qui tentait de l'embrasser. La femme résista pendant un long moment, mais son corps la trahissait éhontément. Elle se rendit compte que malgré toutes ses dénégations muettes, son ventre laissait échapper des larmes d'envie. Comment en pareilles circonstances pouvait-elle avoir ainsi ce besoin de... baiser ?

Le mot qui lui était monté à l'esprit était bien « baiser ». Pas « faire l'amour » ! Pour elle, faire l'amour avait un sens noble. Là, il s'agissait seulement d'une pulsion venue du fond de ses entrailles. Une envie qui se traduisait par cette folie qu'elle voulait retarder le plus possible. Mais depuis le début du matin, dès son lever, elle savait qu'elle allait vers une catastrophe. Guy avait rouvert un pont entre sensualité et sexualité ; il avait entrouvert une porte dont elle ne voulait en aucun cas chercher la clé.

Et son rêve si réel qui avait abouti à une fellation revenait, mais cette fois en mille fois plus violent. Alors le gamin là devant elle n'était qu'un catalyseur pour cette libido trop longtemps contenue. Elle savait depuis quelques secondes qu'elle allait succomber à cet appel de la chair, mais avant de se rendre elle se voulait combative

encore un peu. Pour sauver un honneur qui n'avait pas plus à l'être, mais qui se nichait dans la fierté de l'humain.

Lorsqu'elle se laissa emporter par la lame de fond qui lui ravageait les tripes, elle se lova contre ce poitrail si présent.

Léo l'avait prise dans ses bras, avait soulevé la femme. Elle n'était plus la mère du copain de chambre, elle n'était plus la maman du pote. Non ! Elle devenait une femme, une femme à prendre, une femme à repasser. Et lui se fichait du temps et de l'heure ; il se moquait pas mal de cette amitié indéfectible entre Jean et lui. Seul comptait maintenant de sentir vibrer le corps nu de cette belle cochonne qui ne lui disait pas non.

Sa chambre restait le havre de paix dont il avait besoin pour parachever son œuvre. Tout cela parce qu'elle avait croisé sa route en sortant de la douche.

⋆

La chambre ressemblait en tout point à celle de son fils. Ici aussi les vêtements chiffonnés traînaient un peu partout. Mais par contre le lit était retapé. Léo déposa son fardeau sur le plaid écossais qui recouvrait le plateau du plumard. Adèle souriait au jeune homme qui venait de l'enlever. Il la coucha gentiment, puis avec des gestes pleins d'assurance il fit passer la nuisette par-dessus la tête de la mère de Jean. Un instant il resta interloqué par ce fascinant spectacle : son pubis était orné d'une touffe de poils relativement longs et soyeux. La brillance de ce buisson avait de quoi attirer la convoitise du jeune mâle.

Elle ne bronchait pas, restant là étendue, presque déjà offerte. La reddition était quasiment acquise ; il allait pouvoir consommer. Mais comment s'y prendre avec cette femme aux appâts qui lui mettaient le feu à la queue ? Sa bite était tendue dans son froc et elle n'esquissait pas un mouvement pour l'aider à la libérer. Il détacha lentement sa ceinture puis déboutonna l'agrafe spécifique des jeans. Quand il baissa enfin son futal, la bestiole qui n'était

plus entravée sembla jaillir tel un diable hors de sa boîte. Adèle regardait avec les yeux remplis de malice.

Cette fois elle allait sentir cette bite en pleine forme ; le jeune homme allait la ramoner, et elle n'attendait plus que l'hallali. Il se pencha en avant, et là, Adèle l'attira sur elle. Elle ne chercha pas bien longtemps ses lèvres. Quand les deux bouches se réunirent, ce fut pour un baiser ardent. Le souffle coupé, ils durent un instant interrompre ces embrassades pour mieux les reprendre. Elle s'excitait de sentir frémir contre son flanc le vit aussi dur qu'un piquet. Et le jeune, lui, montrait des signes de fébrilité.

— Attends, ne sois pas aussi pressé. Va doucement : je veux savourer. Fais monter mon plaisir, et le tien n'en sera que plus intense.

— Mais...

— Laisse-toi aller. Je vais te montrer. Tu te retiens un peu, tout de même ! Pense à des trucs pas trop sympas, ne viens pas trop vite. Une femme, ça se déguste comme un bon vin. Tu vois ?

— Oui... oui, Madame. Je... peux aussi avoir une petite gâterie ? La même que celle que vous avez faite à Guy cette nuit ?

— C'est lui qui te l'a dit, ou...

— Oui ; il était comme fou ce matin. Il m'a avoué que personne n'avait une bouche aussi...

— Aussi quoi ? Allons, dis-moi ce qu'il t'a raconté !

— Que vous étiez un sacré bon coup ! Que sa Josiane ne vous arrivait pas à la cheville et qu'il avait joui dans votre... enfin, dans votre gorge.

— Je ne veux pas de cela. D'accord ? Mais d'abord tu me donnes du plaisir et ensuite seulement je t'en procurerai. Tu seras comme ton ami... gâté. C'est promis.

— Humm... et je dois commencer par où ?

— Ben c'est toi l'homme, non ? Alors, caresse-moi... là, tu vois. Oui, doucement, avec ta bouche sur la pointe des seins. Tu sens

comme ils se gonflent ? Regarde aussi ; tu vois le téton qui prend du volume ?

— Humm, oui. C'est trop beau, trop bon !

— Bien. Alors tais-toi et continue. Tu descends là... oui, comme ça avec ta bouche. Non, plus lentement ; ne va pas trop vite.

— Oui...

— Tout le plaisir réside dans la douceur et la lenteur des caresses, tu saisis ?

— Euh... ou... oui.

— Voilà, maintenant tu mets tes doigts ; oui, c'est bien, mais va moins vite, on a tout notre temps. Là, tu peux passer doucement là, comme ça... oui sur toute la longueur. Toutes les femmes que tu rencontreras dans ta vie vont adorer ce... Oui, nous aimons toutes cette façon terriblement tendre... de nous câliner.

— Oh... j'ai trop envie. Je... j'ai peur de ne pas pouvoir me retenir.

— Tu crois ? Pas déjà ! Tu ne vas pas cracher à la Lucky Luke...

— À quoi ?

— Tu sais, le cow-boy qui tire plus vite que son ombre...

— Non... Je vais essayer de me retenir.

— Tu as intérêt parce que maintenant que tu as mis le feu, il te faudra l'éteindre. C'est bien de donner envie, mais il faut aussi savoir donner du plaisir.

— Je veux bien écouter vos conseils... mais comment faire ?

— Pense à une image qui te fait mal, et tu verras que ça va couper un peu... sinon tant pis. J'espère seulement que tu sauras rebander.

— Oh ! Oui, Madame.

— Alors vas-y si tu es si sûr de toi. Mets ta bouche là... oui sur toute la longueur. Tu sens comme c'est bien mouillé ? C'est toi, petit saligaud, qui m'a mise dans cet état. Allons, lèche, vas-y, bois, mange, et ne te prive de rien. Oui, tes doigts aussi... comme cela, jusqu'au fond. Pas toute la main ! Seulement l'index et le majeur.

Voilà, laisse ta langue sur mon clitoris... ne le mord pas, suce-le seulement. Tu vois ?

— Oui... oh ! Je peux prendre un mouchoir ?

— Quoi, un Kleenex ? Non, laisse-toi aller là, sur le lit. Ne bouge pas. Continue, tu commences à devenir bon. Allez, vas-y ! Oui, écarte les lèvres avec ta bouche. C'est bien... j'adore !

Adèle avait écarté les jambes, et la tête de Léo disparaissait entre le compas largement ouvert. Il léchait avec passion, et le bruit de succion de la bouche sur le clitoris enivrait davantage le jeune homme. Cette femme... c'était une bombe au lit. Et il en avait fait en quelques minutes plus que depuis son arrivée ici, sur le plan sexuel. Elle était douée pour le guider vers le plaisir et il sentit qu'il se répandait sur la couverture. Sa bite tressautait à chacune des giclées qui coulaient sans aucune aide extérieure. Il n'en pouvait plus et ses couilles devenaient douloureuses.

Mais la mère de Jean non plus ne savait plus trop contenir des sortes de spasmes qui lui tétanisaient les muscles des cuisses. Et celles-ci entouraient les joues de Léo quand elles se serrèrent avec une sorte de violence, emprisonnant sa caboche et l'empêchant presque de respirer. Il ne pouvait plus lécher la chatte dégoulinante. Mais bon Dieu, que c'était bon, que c'était jouissif ! Il n'avait jamais connu pareille fête. Et c'était une femme aussi âgée que sa mère qui lui donnait une leçon de cul !

⋆

Adèle avait joui, fort – très violemment même – et sur le couvre-lit la tache de sa mouille avait rejoint celle du sperme collant. Elle se redressait ; Léo crut un moment qu'elle allait partir de la chambre, mais c'était pour se positionner de manière à lui prendre la queue dans sa bouche, et le volcan – le four si bien décrit par Guy – venait de s'entrouvrir sur le piston du jeune homme. Elle n'avait pas cherché à essuyer les dernières traces de sperme. Non, elle s'était simplement concentrée sur sa fellation et il ne pouvait

que sursauter à chaque passage de la langue. Sa main allait en tournant sur la tige dont elle avalait juste le gland, et ses dents agaçaient la tête rose aussi lisse qu'un œuf.

Ce traitement fantastique dura une éternité ; enfin, un temps plus ou moins long que Léo n'était plus capable, ou en mesure de comptabiliser. Les yeux révulsés, les paupières closes, il se laissait suçoter par la gourmandise de cette brave maman. Et la dureté perdue de son vit pendant quelques minutes après son éjaculation reprenait du poil de la bête. Il ne maîtrisait plus rien à nouveau. Adèle menait la danse, celle de ses lèvres, mais aussi celle de ses deux menottes qui astiquaient sans cesse son mât.

Il était sur le point de laisser sa bestiole se cabrer dans un nouveau jaillissement lorsqu'elle cessa toute activité sur l'engin. Presque déçu, il ouvrit les paupières mais il ne vit que la masse des fesses de la femme qui descendait vers l'ogive tendue. Elle lui tournait le dos. Lentement, en rattrapant l'objet entre ses doigts, elle le pointa sur sa cible et s'accroupit cette fois complètement. Par cette manœuvre habile elle engloutissait tout le mandrin jusqu'à ce que son cul se fut posé sur le ventre du mâle. C'était fait si délicieusement qu'il lâcha un vrai grand soupir de satisfaction.

Alors elle se mit à se trémousser avec la bite en elle, montant et descendant son popotin royal à un rythme qu'elle seule régissait. Il gémissait tant c'était bon et ne tentait pas de retenir ses gloussements rauques. Le tempo qu'elle donnait à sa danse lui tirait des cris de volupté. Mais Adèle se tenait par les deux mains sur les genoux de Léo, gardant un angle de pénétration suffisant pour qu'elle sente la trique glisser formidablement dans son ventre. Puis elle accéléra, freina sa cadence pour mieux revenir en plus rapide.

La mère de Jean aussi gémissait maintenant alors qu'elle faisait l'ascenseur sur la bite. Il se répandit en elle une seconde fois. Pas une goutte ne se perdit ailleurs que dans le sexe qui avalait la queue du garçon. C'était divin pour lui, et apparemment pour elle la jouissance était une nouvelle fois au rendez-vous. Tout était si

formidable qu'elle ne sentait pas que de ses ongles le gaillard lui labourait le dos tout en se libérant de sa semence au plus profond d'elle. Et longtemps encore après qu'il se fut entièrement vidé, elle le chevauchait toujours.

Mais les meilleures choses auront toujours toutes une fin. Après maintes péripéties elle se redressa, et la petite chose molle qui se lovait sur le bas-ventre de Léo ne présentait plus aucune sorte de fierté. Cette fois la bête ressemblait plus à un escargot qu'à une flèche de cathédrale. Adèle, debout au-dessus du garçon, gardait les jambes tendues mais largement écartées. Et sous ce pont charnel par lequel elle l'enjambait, il vit un long filet blanc couler vers son visage. Sans doute avait-elle fait exprès de lui souiller les joues ; mais Léo, après tout, pouvait bien supporter les facéties de cette dame. Ne venait-elle pas de se montrer si généreuse dans la partie de cul qui s'achevait ?

Quand enfin il la vit repartir avec un large sourire vers la salle de bain, il était presque l'heure que Jean et Guy rentrent. Le jeune homme fatigué s'enferma dans sa piaule et se mit à sourire lui aussi. Cette femme savait faire l'amour, et pour cela il ne pouvait que se féliciter d'avoir été l'élu. Enfin, il l'avait tout de même un peu partagée avec son copain Guy, mais... bon Dieu, qu'elle était bonne ! Par contre, si Jean venait à apprendre ce qui venait de se passer là...

⋆

Le dîner était une parfaite réussite. Trois garçons et Adèle mangeaient de bon cœur ce que la mère de Jean avait si bien concocté. Si Guy rêvait de retrouver les sensations de la nuit passée, Léo ne se sentait pas le courage de retenter sa chance. Quant à son fils, Adèle lui raconta sa journée ; enfin, seulement la partie shopping. Pour le reste, aucun des deux amis de son petit n'irait sans doute lui narrer par le menu ce qui les mettait tellement en joie. À moins qu'un jour, l'un des deux, ivre, ne vende la mèche ?

Si son gosse lui posait des questions, il serait toujours temps de lui donner quelques explications. Et puis les envies ne se commandent jamais ; les pulsions non plus. Celles qu'elle avait assouvies avec les deux lascars qui dînaient de bon appétit resteraient leur secret. De toute façon, elle nierait toujours et aucun des deux n'aurait jamais de preuve à apporter. Ils devraient se contenter de souvenirs. Mais c'était mieux que rien. Et puis tous les deux, à leur manière, avaient appris quelque chose de cette maman.

Le soir, Adèle s'endormit dans le grand lit, son Jean, lui, squattant le canapé. Les deux autres en seraient pour leurs frais, mais elle se félicitait de cette visite à Nancy. Et demain serait un autre jour. Oui, demain elle rentrerait dans les Vosges alors que les trois colocataires reprendraient le chemin des bancs de la fac. Un beau week-end qui s'achèverait sans doute par ce voyage en train vers Épinal.

Mais si évidemment les garçons gardaient des souvenirs de son passage, c'était sans compter ceux qu'elle avait accumulés durant une nuit de rêve et un après-midi de folie...

Son corps se souviendrait longtemps de son passage à la colocation !

Amicalement !

Dans le train express qui l'emportait vers son domicile, Adèle voyait défiler sous son crâne toutes les péripéties d'une fin de semaine très peu conventionnelle. Dire que c'était les amis de son fils qui l'avaient ramenée sur le chemin d'une sexualité en mode redécouverte ! Sa trop longue hibernation allait-elle enfin cesser ? Elle se voulait résolument optimiste, mais elle ne reviendrait pas dans l'appartement de Jean de sitôt. Et elle s'en félicitait parce que son gamin se serait sans doute aperçu de quelque chose : les cernes sous les yeux ne trompent jamais grand-monde.

En tout cas, elle avait pris un énorme plaisir à prendre en bouche les deux sexes de ces hommes jeunes, pleins de vie et encore d'illusions. Et les images plus pornographiques qu'érotiques qui se bousculaient dans sa tête lui laissaient sur les lèvres un sourire énigmatique. Le couple assis sur la banquette, face à elle, ne cessait de la chouffer. Chaque cahot provoqué par les rails la renvoyait dans son monde si particulier, et pourtant elle se traitait d'idiote lamentable.

Difficile de renouer avec le sexe dans ces conditions, mais si une voix en elle l'insultait, une autre – plus raisonnable – lui laissait entendre que son corps avait apprécié. Donc il ne s'agissait que de faire bonne mesure, de peser les « pour » et les « contre », et de voir de quel côté pencherait la balance. Paupières mi-closes, elle se berçait aux bruits du roulement sur les voies. Elle sentait ces regards appuyés de l'homme qui donnait la main à sa compagne.

La femme aussi revenait sur le visage d'Adèle, mais elle le faisait sans insistance malsaine.

Le trajet s'éternisait, mais la maman de Jean aimait le confort des voitures de la SNCF. De toute manière, elle n'avait pas de permis de conduire et ne s'en inquiétait pas vraiment. Elle se tourna vers la baie vitrée et y posa son front. C'était frais, et dans la toute petite fente entrouverte entre ses cils entremêlés, elle scruta un long moment le paysage qui défilait à toute vitesse. Elle se félicita d'être dans le sens de la marche. Puis sans doute, la pensant endormie, le type sur sa banquette eut un geste en direction du menton de son accompagnatrice ; la femme eut une sorte de raidissement qui passa inaperçu chez le bonhomme.

Et il insistait. Alors, de guerre lasse, elle tourna son joli visage vers lui. La tentative de baiser ne devait plaire qu'à demi à cette nana. Adèle se surprit à se poser la question de savoir ce que ces deux-là fichaient ensemble. La femme était brune de cheveux, mais aussi brune de peau. Un bronzage estival parfaitement réalisé. Lui était... quelconque, sans envergure ; « mal assortis », voilà ce que se disait la voyageuse. Ils n'allaient pas bien ensemble, mais allez savoir pourquoi cette idée tenace s'insinuait sous le crâne de la mère de Jean. Pendant ce temps, le train avalait les kilomètres.

Face à elle, l'autre revenait à la charge et la femme s'abandonna enfin dans un palot rapide ; mais quand les grosses pattes commencèrent à glisser sur les genoux de la dame, elle les repoussa assez violemment. Un spectacle étrange qui restait muet pour ne pas attirer l'attention de l'endormie ? S'ils savaient qu'elle les observait depuis un bout de temps... Mais ce n'était en rien ses affaires, et puis le gaillard, pour l'instant, ne semblait en rien dangereux. La femme était de taille à se défendre. Alors... Adèle ferma pour de bon les rideaux.

⋆

Elle était à nouveau dans un univers très particulier. Les deux jeunes hommes la poursuivaient de leurs assiduités mais, chose curieuse, ils le faisaient ensemble ! Puis dans son rêve érotique plutôt poussé, elle eut le sentiment que l'un d'eux lui avait effleuré l'épaule. Elle sursauta. Mais alors qu'elle reprenait pied dans une réalité moins rose, un nouvel effleurement lui donna la chair de poule. Elle fit un bond de surprise. Un grand échalas en uniforme bleu se tenait proche d'elle dans la travée séparant les deux banquettes.

— Contrôle des billets, Madame.

— Ah oui ; attendez, il est dans mon sac... voilà.

Elle lui tendit le sésame qu'il passa dans une sorte de pince. Son titre de transport portait la marque de l'engin. Le type en tenue marmonna quelques mots en se retirant. Il lui avait semblé comprendre une timide phrase d'excuse. La femme face à elle lui souriait tout en insistant du regard vers le bas de son corps, alors Adèle baissa les yeux. Dans son sommeil, elle avait bougé beaucoup et sa jupe était un peu remontée. Le type avec cette dame se tordait lui aussi le cou pour voir plus haut que ce qui était permis. D'un geste de tête, la rousse fit signe à l'autre qu'elle la remerciait et elle tira sur l'ourlet du pan de la jupe. Aussitôt le mec tourna son visage de l'autre côté, mais Adèle ne fut pas dupe : encore un salaud qui avait voulu se rincer l'œil.

À la montre-bracelet de la Vosgienne, le train était proche de la gare où elle le quitterait. Une espèce de complicité tacite s'instaurait entre la passagère brune et elle. Allez comprendre pourquoi, mais cette femme plaisait à Adèle. Pas bien entendu pour ses formes épanouies, non ! Plus parce qu'elle avait un air jovial et enjoué. Et puis parce que, quelque part, elle aurait aimé faire payer au voyeur ferroviaire son manque de discrétion. Elle songeait à cela alors que le train ralentissait pour s'arrêter sur le quai où elle descendait. Les deux autres aussi s'agitaient sur leur banquette. Le sac à main venait de réapparaître au bras de la brune. Elle ou ils étaient aussi au terme de leur voyage ? Peut-être !

Adèle devait encore prendre le bus pour se rendre jusque chez elle. Elle arriva à l'arrêt où le véhicule prenait en charge les passagers, et dès son arrivée elle y prit place. Quelques instants plus tard la passagère du train montait aussi, mais elle n'avait plus son accompagnateur. Elle leva la tête et se dirigea droit vers la place libre auprès de la femme aux cheveux presque rouges.

— Vous permettez ?

— Oui, bien sûr !

— Merci. C'est bien long, ces voyages... Vous rentrez où vous partez ?

— Non, je regagne ma maison.

— Ah... moi aussi, et mon week-end a été cauchemardesque. Il est des hommes qu'il vaut mieux éviter.

— ... ?

Étonnée, Adèle se garda bien de répondre mais l'autre revenait à la charge :

— Vous habitez donc ici ?

— Oui. Enfin, pas très loin.

— Je vois ; moi aussi. Je me prénomme Lucie.

— Oui. Pardon ; alors moi, c'est Adèle.

— Vous voyagez toujours par le train et le bus ?

— Oui.

— C'est bien pratique, et puis au moins on ne risque rien. Je voulais excuser le monsieur qui... enfin, il vous a ennuyée avec ses regards limite cochons.

— Ce n'est rien... tant qu'il n'allait pas plus loin !

— Oh, il n'aura plus cette occasion ; avec moi tout du moins. Il m'a pourri mon séjour à Nancy.

La femme sentait bon le parfum. Et ses mains s'agitaient au fil de la conversation. Adèle dut supporter le rapport inédit des pérégrinations de cette femme avec son godelureau dans un hôtel nancéen, mais le babillage incessant de cette Lucie avait quelque chose d'instructif.

— Vous savez, je vais de temps à autre à l'hôtel avec un monsieur gentil. Mais ce Denis n'avait rien de sympathique. Je suis longtemps restée au chômage et – comment vous dire – je rencontre parfois... deux fois par mois, soyons honnête, des hommes qui louent mes services pour un week-end. Mais ce Denis... Nous ne sommes restés que dans la chambre, n'en sortant que pour manger.

— ... ?

— Vous semblez étonnée ! Mais vous savez, travailler pour une misère ou passer quelques jours avec un monsieur pour le même salaire...

— Vous voulez dire que... vous couchez pour de...

— Ben oui ! Ils ont du blé, alors c'est seulement un partage, non ? Et puis je n'ai jamais retrouvé de vrai travail, et faire des ménages pour six francs quatre sous...

— Vous...

— Oui. Vous me prenez pour une salope, n'est-ce pas ? Mais vous faites quel travail, vous ?

— Moi ? Euh, je suis... je bossais dans une filature qui va fermer et je serai bientôt aussi sans emploi.

— Vous aimez aussi les hommes ? Vous n'êtes pas... lesbienne ? Remarquez, je n'ai rien contre ce genre de pratique.

— Mais bien sûr que non.

— Alors voici ma carte, et si vous voulez tenter votre chance je vous aiguillerai volontiers. Vous savez, ils ne sont pas tous comme cet idiot de Denis, le type du train.

Deux stations plus tard, la brune se levait et quittait l'autocar. La carte remise par la femme indiquait son habitation à deux rues de là. Adèle avait collé le bristol dans son sac à main. Trois arrêts plus loin, elle aussi abandonnait le bus. Elle marcha sur le trottoir pour les quelques cent mètres qui lui restaient à faire. Ses talons claquaient sur le bitume enneigé. Chaque pas devenait un exercice d'équilibriste. Enfin, le minuscule pavillon était là, bienveillant et

rassurant. La première chose que fit la mère de Jean fut de rallumer la cheminée.

L'insert dans lequel les flammes montaient en crépitant assurait à l'habitation une chaleur qui avait été absente tout le week-end ; il faudrait encore un peu de temps pour qu'il fasse bon dans la maison. Heureusement que la petitesse des lieux permettait une remontée rapide du mercure. Alors elle défit sa valise, rangea son linge sale et celui de son fils dans la panière de la buanderie, et elle prépara un repas pour son déjeuner. Une matinée qui allait encore s'achever, mais l'âtre avait rendu la température agréable.

Donc une pause après le frugal repas, près de la cheminée et devant le téléviseur qui distillait ses habituelles inepties, mais le son était précieux et donnait une âme à la maison ; ainsi Adèle avait l'impression de n'être plus tout à fait seule. Elle entreprit d'ouvrir le courrier arrivé depuis vendredi : encore des factures, un rattrapage pour l'électricité – merci, Ségolène ! – et le forfait TV-téléphone-Internet. Elle devrait encore piocher dans ses dernières économies. Et le mois suivant verrait encore les assurances arrivées à échéance, celle de la voiture de Jean, celle de cette baraque. Un cercle vicieux qui creusait un peu plus chaque fois un trou dans le bas de laine de notre douce rousse. Comment faire pour que tout retrouve un semblant de vie normale ? Un bon job ne serait pas un luxe.

Le dernier courrier était une lettre de refus de sa candidature pour un poste dans une entreprise qui fabriquait des chaussures : même dans ce secteur, c'était la disette. Adèle s'endormit près de son feu avec la voix si particulière de l'inspecteur Maigret ; Bruno Cremer, lui, n'avait plus ce genre de doutes et de problèmes...

La semaine suivante se passa sans histoires. La rousse parcourait chaque matin les pages des offres d'emploi... Rien ! Le grand désert. Puis le vendredi après-midi, puisque Jean avait annoncé son retour pour le samedi matin, elle se décida à aller faire quelques courses. De toute façon, il leur faudrait manger tout le week-end. C'est au

supermarché du coin qu'une jolie brune entra dans son champ de vision.

— Tiens ! Comme le monde est petit. Ça va, vous ?

— Ah...

— Vous ne me remettez pas ? Lucie... Lucie, le train et le bus.

— Oui, oui je sais ; mais je suis surprise de vous trouver ici.

— Ben, je viens chaque vendredi moi aussi faire mes courses. Vous avez fini ?

— Fini ?

— Oui, vous alliez vers les caisses, là, non ?

— Oui... Pardon, je suis un peu ailleurs en ce moment.

— Je vais payer également. On se prend un café toutes les deux ? Histoire de discuter un moment. Demain et dimanche, je suis libre ; j'ai un peu de temps devant moi.

— Un café... non, un thé, si vous voulez.

— Thé ou café, peu importe... Je vous rejoins de l'autre côté, près de l'accueil.

— D'accord, mais pas trop longtemps.

⋆

La caissière passait les articles sur le tapis et l'addition grimpait. Tout avait une nette tendance à augmenter. Mais le beurre, par exemple, elle ne pouvait pas faire l'impasse sur une plaquette de ce produit. Elle paya en souhaitant que sa carte bleue ne soit pas refusée. Non ! Une sorte de soulagement dans ce soupir qu'elle laissa échapper en rangeant fébrilement les courses dans son caddie. À quelques caisses de là, une grande brune, elle aussi avec un sourire, déposait toutes ses affaires achetées dans son chariot. Puis elle avança dans l'allée centrale et fit de grands gestes du bras à l'intention d'une femme à la crinière tirant sur le feu.

— Là, ça vous convient ? Un thé, alors ?

— Oui, un thé, merci.

Une vendeuse, robe noire et petit tablier blanc en dentelle notait la commande sur un calepin. Elle ne regardait personne en particulier, faisant son job d'une manière machinale.

— Vous prendrez une pâtisserie avec vos boissons chaudes ?

— Tiens, c'est une bonne idée, ça ! Allons... Adèle, je crois, une part de gâteau ?

— Non merci...

— Mais si ; allez, laissez-vous tenter. Au diable la ligne et les kilos ! Nous n'allons pas nous priver.

— Mais...

— Pour moi, Mademoiselle, une part de tarte au flan... Allez, Adèle, accompagnez-moi dans ma gourmandise !

— Bon... alors la même chose, s'il vous plaît.

— Bien, Mesdames.

La jeunette était repartie et déjà l'eau chauffait dans une bouilloire électrique. Le café, le thé et les tartes, tout fut servi en même temps et très rapidement. Adèle, gênée, vit Lucie qui sortait un billet de son portefeuille pour régler à la serveuse.

— Non. Je paie ma part.

— Vous êtes mon invitée... alors chut, plus un mot.

La gamine se fichait pas mal de qui venait l'argent. Elle l'empocha sans dire un mot et mit la monnaie sur la table.

— Alors, racontez-moi... Vous venez souvent ici ?

— Je fais mes courses là, oui. Mon fils rentre ce week-end.

— Ah, vous avez un fils ! D'autres enfants peut-être aussi ?

— Non, juste un garçon. Jean, un bon fils.

— Et le papa ?

— Ah, le papa... c'est toute une histoire, et je n'ai pas envie d'en parler.

— Vous avez raison : laissons dormir le passé et ne regardons que l'avenir en face. Vous avez retrouvé un travail ? Vous m'aviez dit que votre usine battait de l'aile.

— Non, rien. Il faut vivre, quand même...

— Oui... Vous ne voudriez pas faire comme moi ? Vous savez, c'est facile et ça met du beurre dans les épinards.

— Je n'aurais jamais ce courage. C'est toute une éducation à refaire.

— Mais vous avez été mariée, et la différence entre recevoir de l'argent d'un seul homme ou de plusieurs, vous en trouvez une où, vous ? Et puis dites-vous que quand on change, ils sont différents. Pas du tout les problèmes d'un fil à la patte. Vous êtes libre de refuser aussi les pratiques qui ne vous plaisent pas ; ces messieurs sont conciliants et tellement généreux...

— Généreux ? Vous appelez cela généreux ?

— Dites-moi, sans indiscrétion... vous avez dépensé combien pour votre chariot de courses, là ?

De l'index elle montrait le caddie abandonné devant elles.

— Le mien m'a coûté cent vingt-huit euros, et le week-end dernier me permettrait d'en payer cinq ou six. De plus, le type n'était pas génial, mais il fait figure d'exception, vous savez. La plupart sont non seulement friqués, mais aussi très bon chic bon genre, et pas regardants à la dépense. Enfin, ce que j'en dis, moi... c'est seulement pour vous.

— ...

Adèle avait levé sa tasse de thé comme pour échapper à ce regard perçant qui la scrutait. L'autre en face la regardait avec des yeux tout ronds.

— Je peux vous poser une question indiscrète, Adèle ?

— Dites toujours ; je répondrai si j'ai une réponse à vous donner.

— Vous... vous aimez les femmes ?

Devant cette interrogation, Adèle avait d'un coup presque éclaté de rire.

— Quelque chose dans mon attitude pourrait vous le faire croire ? Vraiment ?

— Non, non, ce n'est pas cela, mais... je suis aussi sollicitée par des femmes, et ce n'est pas vraiment ma tasse de thé. Si je

trouvais une amie, une connaissance qui aime le côté un peu bi de la chose, voyez-vous ?

— Non. Mais vous, vous n'avez jamais essayé, vraiment ?

— Essayé, oui, mais pas vraiment enthousiaste ; j'aime la partie virile des rapports sexuels, vous comprenez ?

— Tout à fait ; et pour être plus crue, vous aimez la bite pour la bite, quoi !

— En quelque sorte, oui, c'est bien schématisé. Mais si vous voulez tenter l'expérience, vous auriez pas mal d'atouts ; et vous savez, dans notre monde actuel, les femmes, à l'instar des hommes, ne veulent plus perdre de temps en recherches inutiles : droit au but, quoi !

— Je vois, mais... je n'ai guère d'expérience avec les hommes, et pas du tout avec des personnes de mon sexe.

— Il faut un début à tout.

— Je sais, mais il faut aussi oser, et c'est là que le bât blesse.

— Pour cela, je peux vous ouvrir des portes et vous accompagner dans les premiers temps. J'ai aussi plein « d'amis » qui aimeraient que je sois parfois accompagnée.

— C'est-à-dire ? Je ne vous suis pas trop sur ce terrain du genre miné.

— Ben... comment vous dire cela ? Ces amis pourraient venir en couple et se repaître de la vision de leur douce moitié prise en main par une autre dame. Ce que je ne peux pas faire, moi. Vous ne voulez vraiment pas tenter ?

— Ben... je ne sais vraiment pas trop. Vous n'avez jamais eu d'ennuis ? Avec la police, je veux dire.

— Non. Je suis discrète, et tout se passe pour le mieux. Ne cherchez pas non plus midi à quatorze heures. De plus, voyez aussi l'aspect financier de notre collaboration, si elle venait à se faire.

— Évidemment, mais... vous prenez du plaisir à faire l'amour comme cela avec des hommes inconnus ?

— J'avoue que pas toujours. Mais nous avons aussi des atouts à mettre en avant, et bien malin le type qui peut dire quand nous simulons ou que nous jouissons vraiment.

— C'est un peu vrai, mais je n'aime pas tricher.

— Un grand mot ! Et puis vous savez, la couleur d'un billet dépend parfois de nos soupirs... Bon, je dois rentrer à la maison. Vous avez toujours ma carte et vous pouvez m'appeler quand il vous plaira ; et si c'est seulement pour me faire un coucou, pas de souci, je suis preneuse aussi.

— Merci, vous êtes sympathique aussi...

Les deux femmes se firent un bisou près de la voiture de la brune qui rangea ensuite ses achats dans son coffre en s'avisant qu'Adèle repartait avec son cabas au bout du bras.

— Mais... vous n'avez donc pas de voiture ?

— Non, pas de permis non plus. Alors, à quoi servirait-elle ?

— Je peux vous raccompagner si vous voulez.

— Je ne voudrais pas vous déranger... vous êtes pressée.

— Ce n'est pas le bon mot ; j'ai bien du temps pour... je peux vous considérer comme une amie ?

— Bien sûr. Alors merci. Je n'ai pas grand chemin, mais le sac est lourd.

— Montez, alors, je vous dépose.

La brune et la rousse firent donc la route qui menait chez Adèle, assises côte à côte dans la berline de Lucie. Arrivée devant son pavillon, la rousse invita son chauffeur à boire un verre :

— Vous venez prendre un autre café ?

— Ce serait avec plaisir, mais cette fois je suis attendue pour de bon. Mais si vous le permettez, je vous laisse le temps de réfléchir et vous reverrai lundi. Vous aurez le temps de songer à notre petite entente. Je passerai vous voir vers quatorze heures et vous me direz oui ou non. D'accord ?

— Oui. Je ferai une tarte, alors. Entendu, je vous attends lundi.

Une embrassade supplémentaire scella cette amitié toute neuve qui débutait au pied de la maison d'Adèle. Elle resta un long moment à regarder partir la voiture, et quand l'arrière de la berline ne fut plus visible du tout elle pénétra chez elle. Son sac de courses à la main, elle se remémorait les mots que Lucie lui avait dits à propos de... Non, ce n'était pas possible ! Coucher pour... non. Et puis des inconnus, voire une femme inconnue... Une femme ? Comment imaginer cela ! Demain Jean serait là, et c'était tout ce qui lui importait.

Premières aventures

Jean était arrivé pour le repas de midi. Adèle connaissait le péché mignon de son fils, et naturellement, quoi de plus normal de faire plaisir à celui qu'elle attendait ? Un steak, des frites, une salade verte, et pour le dessert des profiteroles, de quoi lui donner l'eau à la bouche.

Ils avaient mangé de bon cœur. Après tout, elle ne devait rien à personne. Pas encore... pour l'instant. Après le repas, alors qu'elle s'attelait au débarras de la table et à la vaisselle, Jean avait regagné sa chambre. Quelques minutes plus tard, sa mère entendait l'eau de la douche. Lui aussi avait pris d'elle ce goût immodéré pour la douche et ses jets tièdes.

Alors qu'elle finissait la vaisselle, il lui sembla qu'il l'appelait. Elle approcha de la porte de la salle de bain.

— Tu m'as appelée, mon chéri ?

— Oui, maman. J'ai oublié mes fringues sur mon pieu. Tu pourrais me les passer ?

— Je vais te les chercher.

— Merci, maman.

La chambre de Jean – celle qu'il occupait depuis l'achat de la maison – était face à celle de sa mère. Sur une chaise elle trouva bien pliés (mais c'était elle qui repassait) des chaussettes, un slip et un maillot de corps. Donc, en bonne maman, elle saisit soigneusement les fringues et sans même y penser elle pénétra dans la salle de bain. Son garçon était de dos, armé d'une serviette, employé à se sécher

les cheveux. Il n'avait sans doute pas entendu l'arrivée impromptue de sa mère. Il se penchait en avant, et tout en continuant à se frictionner le crâne, tout le dos de Jean se trouvait devant les yeux d'Adèle.

Il se trémoussait en frottant ses tifs. Elle, les vêtements à la main, ne savait plus si elle devait avancer ou reculer. Elle restait immobile alors que dans sa « danse de Saint-Guy » le garçon se postait de trois-quarts. Et soudain, devant sa mère ahurie, la vision de la bite qui battait contre ses cuisses, dans son entrejambe, tel un battant de cloche. Une queue qui avait tout de celle de son père. Le sexe était au repos, mais Adèle n'arrivait pas à quitter cet organe des yeux, hypnotisée par la taille du membre.

Elle fit un pas en arrière, mais ce simple mouvement avertit le jeune homme d'une présence inappropriée dans son espace intime. Alors il se tourna franchement vers l'endroit où il avait perçu un vague mouvement. Il vit d'un coup cette femme qui, ses frusques à la main, ne suivait que les soubresauts de sa queue.

— Merde ! Mais... maman, enfin, tu ne pouvais pas me dire que tu étais là ?

— Ne t'inquiète pas, mon chéri : c'est un peu moi qui ai fabriqué tout ceci. Alors tu penses bien que je l'ai vue... depuis belle lurette.

— Ce n'est pas vraiment une raison pour chouffer de la sorte. Ça me gêne, moi.

Instinctivement, il avait porté ses mains sur son phallus au repos. Mais cette saloperie de queue lui joua, du coup, un sale tour : elle se mit à gonfler, et pas moyen d'enrayer cette érection, tant et si bien que le bout commençait à déborder des doigts qui se voulaient protecteurs. Adèle lui tendit ses habits et lentement s'avança pour qu'il les saisisse, mais Jean recula prestement. Bien entendu, il n'avait aucune vilaine pensée mais le corps et l'esprit ne se mettent pas toujours au diapason. Pour rendre invisible son sexe qui maintenant n'était plus du tout caché, Jean songea enfin à se passer la serviette autour de sa taille. Puis, comme la bosse

s'en trouvait encore plus à la vue de sa mère, il se retourna face à la douche. Cette fois, il lui montrait sa large carrure et ses deux fesses dont le tissu éponge ne cachait rien du tout. Pourquoi Adèle, en riant, lui avait-elle alors lancé :

— Joli petit cul, mon fils !

— Maman... qu'est-ce qui te prend ?

— Rien, Jean, rien.

— Trouve-toi vite un amant alors, parce que là, c'est... pas normal.

— ...

Elle l'avait piqué dans son amour-propre et le jeune avait réagi au quart de tour. Du coup, elle se sentait toute conne avec ses frusques dans les mains et lui qui bandait au milieu de la douche. Elle lui tendit le change et ne demanda pas son reste pour s'éclipser. Lui s'habilla ensuite prestement. Dans sa tête, il revenait sur ce qu'elle lui avait dit. C'est vrai qu'elle lui avait torché les fesses durant toute son enfance : elle avait donc forcément déjà vu – voire touché – sa bite, mais il y a des limites qu'elle ne devrait plus franchir.

Jean pensa qu'entre eux une conversation sérieuse s'imposait. Mais c'était sa mère, et elle se saignait aux quatre veines pour ses études et pour qu'il vive décemment. Entre le loyer modeste – mais loyer tout de même –, l'argent de poche qu'elle lui donnait tous les mois, il n'avait jamais songé à lui demander combien il lui restait pour vivre. Ces petits riens lui montaient au cerveau alors qu'il se peignait les cheveux. Il termina par le brossage des dents. Le garçon qui sortait de la douche pour rejoindre sa mère dans sa cuisine avait repris des allures de bon fils.

— Excuse-moi, Jean. Je n'avais pas pensé que tu étais à poil dans la salle de bain.

— Ben... en règle générale, on est souvent nu dans ce genre d'endroit ! C'est fait un peu pour ça.

— Oui... Je veux dire que tu m'avais demandé tes vêtements, donc pour moi tu étais entortillé dans ta serviette. Et puis, je n'en ai pas perdu la vue.

— Je sais bien, maman, mais je me suis retrouvé dans une position... bizarre.

— C'est la nature, mon chéri. Ton père aussi... ça lui arrivait souvent. La douche est un lieu où le plaisir est souvent lié à l'utile.

— C'est rare que tu parles de papa, surtout comme ça. Pour mes mots peu amènes sur l'amant, oublie-les ; ils ont dépassé les bornes et étaient malvenus.

— Oh, ne te fais pas de bile pour ça, Jean... Alors ? Le programme de ton après-midi ?

— Tu n'as pas de courses à faire ?

— Non, je les ai faites hier.

— Tu vas finir par t'éreinter à porter des sacs trop lourds pour toi. Tant pis, je vais aller faire un tour, revoir un ou deux vieux potes.

— Tu rentres pour le dîner ?

— Je ne sais pas, mais je te téléphonerai si je mange avec eux.

Un nouveau bisou avait scellé cette conversation, puis il avait filé. Quelque chose l'avait dérangé dans l'histoire de la douche, et l'envie de se remettre la tête à l'endroit le chassait de la maison. Bien sûr qu'il reviendrait coucher chez elle ; mais avant cela, les idées bizarres qui habitaient son crâne devaient être expulsées. Adèle suivit des yeux le sosie de son ex-mari, alors qu'avant de monter dans sa voiture il levait la main dans un petit signe. Elle aussi avait mauvaise conscience. Bon, il fallait bien aussi qu'il apprenne à vivre en dehors d'elle...

⋆

Pourquoi la vue de cet engin qui gonflait lui avait-elle apporté des images ressurgies d'un passé lointain ? Elle avait dû se retenir pour ne pas y mettre la main, voire autre chose. Mais après les

évènements lors du week-end dans l'appartement des trois garçons, comment pouvait-elle être encore attirée à ce point ? Elle se rendit compte que son corps tout entier devenait une boule d'envie. Que faire, que dire ? Son fils, tout de même... Il était devenu un homme, un vrai, et la trique qu'il arborait dans la salle d'eau en était juste une preuve évidente. Mais de là à avoir ces idées si... intimes et personnelles, non ! Elle devrait maintenant se méfier de ses propres réactions. La chair de sa chair, ce n'était pas possible, et encore moins correct d'y seulement penser. Et pourtant la sale petite voix dans sa caboche qui lui criait que c'était aussi et en premier lieu un homme, elle ne devait pas l'écouter.

Une larme perlait déjà au coin de l'œil d'Adèle. Rage ? Désespoir ? Incapable de savoir pourquoi l'envie de pleurer l'étreignait. Non. Elle ne se sentait pas très enjouée, mise mal à l'aise par ses pensées presque impures. Machinalement, elle fouilla dans son sac à main. Un rectangle de carton dactylographié lui arriva dans la menotte. Une phrase de cette Lucie lui revenait à l'esprit : « Vous avez toujours ma carte et vous pouvez m'appeler quand il vous plaira ; et si c'est seulement pour me faire un coucou, pas de souci... je suis preneuse aussi. » Alors discuter un peu ne pouvait pas faire de mal.

La rousse décrocha le téléphone, et avec de la brume de pleurs dans les yeux elle composa le numéro. À la quatrième sonnerie, la voix de la brune vint lui frapper l'oreille :

— Allô...

— Lucie, c'est Adèle.

— Ah, Adèle ; je suis heureuse de vous entendre.

— Vous m'avez dit que je pouvais vous appeler quand j'en aurais envie, alors je me suis permis...

— Vous avez bien fait ! Mais... vous avez des ennuis ? Votre voix...

— Oh non. Une petite altercation avec mon gamin.

— Les enfants... mon Dieu, les enfants ! Parfois je me dis que j'ai bien fait de ne pas en avoir.

— Il est gentil... et puis c'est de ma faute, mais ce serait trop long à raconter.

— Vous voulez que je passe vous voir ? Mais je n'ai que très peu de temps, je sors ce soir. Un rencard de dernière minute. Mais allez, j'arrive, et nous bavarderons. Vous me ferez bien un café ?

— Oui, oui bien sûr !

Un clic de raccrochage avait mis un terme à la conversation. Adèle prépara la cafetière et la théière, puis elle attendit son invitée qui ne mit que quelques minutes pour arriver. De la fenêtre, la rousse voyait la brune, toute bien vêtue, qui avant de traverser la rue pour venir sonner jeta un rapide coup d'œil vers la façade. Puis d'un pas décidé elle vint presser sur la sonnette.

— Bonjour, Adèle.

— Bonjour, Lucie. Vous avez retrouvé facilement la rue et la maison ?

— Oui. J'y suis venue une fois et ça m'a permis de me repérer. Alors pas très en forme à ce que j'ai entendu au téléphone...

— Oh, c'est déjà passé. Des peccadilles, rien de bien méchant.

— Vous... vous ne voudriez pas que l'on se tutoie ? Le « vous » entre amies, ça fait... trop cérémonieux.

— Comme v... comme tu veux. Après tout, nous sommes des amies, tu as raison.

— À la bonne heure ! Bien, je ne vais pas te harceler. Pas de questions ; tu es grande, et si l'envie de parler te prend, je suis et serai toujours là.

— Jean est sorti voir ses amis ; alors, la solitude...

— Tu... Écoute, tu ne voudrais pas m'accompagner, ce soir ?

— T'accompagner où ? Si c'est pour un rendez-vous galant, je...

— Galant ? C'est bien vite dit. Mais le monsieur est très gentil, et surtout terriblement tactile. Il fait partie de ceux qui... seraient plutôt partageurs.

— Mon fils rentrera sans doute pour le dîner. Donc, je ne sais pas trop.

— Ne cherche aucune excuse ; il n'y a rien de forcé là-dedans. Tu viens ou pas, mais si c'est oui, c'est par envie, pas par obligation.
— ...

— Oui, il faut te distraire un peu aussi et joindre l'utile à l'agréable ; et marier l'ensemble à la générosité n'a rien de déshonorant.

— Je... je ne sais pas trop.

— Sois honnête avec toi-même. Tu en as envie ou pas ?

— À vrai dire... un peu quand même, oui.

— Alors laisse-toi tenter. Tu n'as rien à perdre. Tu peux aussi juste toucher des yeux ; la consommation n'est en rien une prescription.

— Franchement, je ne suis pas sûre de moi.

— À toi de voir, ma belle. Mais je t'assure que tu plairais aux messieurs, et que si tu voulais aussi essayer avec une femme... je saurais t'en trouver une sympathique. C'est seulement à toi de décider ; je ne voudrais pas me montrer insistante.

— Bon, je veux bien... voir comment ça se passe. Tu viens me prendre ici ce soir ?

— Eh bien voilà ! Là, je reconnais en toi une femme d'action ; c'est bien de faire le premier pas.

— Mais comment je dois m'habiller ? Je n'ai rien qui corresponde à...

— Tu n'as pas à te fringuer en pute non plus. Les jolis vêtements que tu portais dans le train... Et puis après, tu verras, tu auras rapidement de quoi renouveler ta garde-robe, je t'assure.

— On verra, on verra ; ne nous emballons pas ! C'est d'accord pour t'accompagner ce soir. Tu me prends à quelle heure ?

— Vingt heures, ça ira ?

— J'espère que Jean sera rentré... et surtout s'il est là quand tu viens, s'il te plaît, pas un mot.

— On m'appelle « La tombe ». Allons, ne te fais pas de mouron, tout va bien se passer. Et ton gamin, il peut aussi réchauffer sa soupe, non ?

— Oui, bien sûr, mais bon... D'accord pour vingt heures, alors.

Elles avaient pris le café et le thé, et Lucie, avec un large sourire, embrassa son amie de fraîche date. En quittant la maison d'Adèle, elle pensait que finalement ça n'avait pas été si compliqué de la persuader à accepter. D'un autre côté, elle se réjouissait d'avoir une compagne pour l'aider et qui allait surtout prendre en charge la moitié du boulot. Ce serait toujours aussi agréable, et bien des hommes mettraient la main à la poche. Elle ne doutait pas non plus de voir Adèle s'occuper de la demande féminine.

Tout ne serait qu'histoire de persuasion. Savoir amener les choses à se faire avec tact et douceur. Mais dans ce domaine, elle avait la main légère. La cuisse aussi, et elle saurait bien convaincre sa rousse amie d'oublier tôt ou tard ses principes à la con. Avec du temps, elle arriverait à ses fins. Et puis son amie ne vivait pas dans l'opulence, et ça se sentait. Les études de son fils devaient grever son budget, et un peu de monnaie facile achèverait, sans nul doute, de la séduire. Pour le reste, Adèle avait de beaux atouts ; à charge pour elle de les mettre en valeur. Ce soir serait donc son baptême du feu.

⋆

Vers dix-neuf heures, Jean rentra à la maison. Sa mère était sur son trente-et-un. Une jupe noire plutôt courte, un chemisier sous lequel sa poitrine devait se trouver à l'étroit lui montraient une femme encore désirable. Il émit un petit sifflement et Adèle le regarda d'un drôle d'air. Elle allait ouvrir la bouche pour parler quand il la devança :

— Tu as un rencard ? Avec un homme ? Il ne fallait pas prendre au pied de la lettre mes allégations dans la douche.

— Non, je sors avec une amie.

— Tu es bien belle pour juste une femme...

— Non, mais ! Traite-moi de menteuse pendant que tu y es. Du reste, elle va venir : comme ça tu seras rassuré, bien que je pense que cela ne te regarde pas.

— Ne te fâche pas, maman, c'était seulement un compliment. Tu es... à croquer, et si je n'étais pas ton fils, je crois que je serais tenté.

— Le repas est au réfrigérateur ; tu as juste à passer l'assiette au micro-onde. Tu devrais savoir le faire.

— Ne t'inquiète pas pour moi, ma petite maman. Passe une bonne soirée avec ta copine... laquelle est-ce, d'ailleurs ? Adeline ou Sonia ?

— Non ; tu ne la connais pas, celle-ci. Nous nous sommes rencontrées il n'y a pas très longtemps ; c'est elle qui traîne mes sacs de courses depuis le supermarché. Tu devrais être content, pour mon pauvre dos !

Jean avait éclaté de rire. Sa mère avait toujours eu de l'humour, et elle le démontrait par cette simple réplique. Il s'installa devant la télévision et s'étira sur le divan.

— Tu n'oublieras pas d'alimenter le feu ; il fait de plus en plus froid depuis une semaine.

— Oui. N'aie crainte, je ne vais pas me laisser mourir de faim et de froid. Passe une bonne soirée sans te faire de souci pour moi.

— D'accord. Je t'aime, mon Jean !

— Maman...

— Oui ?

Elle se tenait dans l'encadrement de la porte séparant le salon de la salle à manger. Son fils s'était brusquement remis debout et marchait vers elle. Il la saisit pour l'entourer de ses bras solides.

— Maman... tu es la meilleure des mamans, et moi aussi, je t'aime.

La sonnette de la porte d'entrée dirdinguait avec insistance. Jean posa ses lèvres sur la joue fardée de sa mère.

— Bon, je crois que ton amie est là.

— Oui. Tu veux bien aller ouvrir pendant que je vais chercher mon manteau ?

Jean se tenait devant la porte entrouverte ; la femme qui attendait face à lui était un régal pour les yeux. Brune, des yeux en amande avec des prunelles marron-vert, elle avait une sorte de sourire sur les lèvres. Un instant le garçon se demanda ce que sa mère pouvait faire avec une pareille poupée. Mais c'était aussi vrai qu'elle n'avait rien à lui envier. Sensiblement de la même taille, elles possédaient toutes deux des gabarits similaires. Finalement, s'il n'avait pas été le fils de la rousse, s'il avait eu à faire un choix... celui-ci se serait avéré complexe.

— Bonsoir ! Voilà donc le grand garçon de mon amie Adèle. Lucie, une amie de votre maman.

— Euh... oui, entrez, elle vous attend.

— Merci.

— Me voilà, je passe mon manteau et j'arrive !

Lucie se trouvait dans l'entrée, et les quinquets du jeune homme se frottaient à ceux de la brune. Elle ne baissait pas les yeux. Il la trouvait plutôt sexy, avec quelque chose de particulier. Il émanait de cette amie de sa mère une sorte d'aura naturelle. C'était sans doute cela que les hommes appelaient « du chien ». Et tout cas, elle ne le laissait pas indifférent.

— Elle ne m'avait pas dit que son fils était déjà un homme.

— Mais...

— Allons, Jean, n'ennuie pas mon amie. Bon, ton repas et le feu... je te dis à demain !

— Bonne soirée à toutes les deux.

Cette femme lui avait fait un effet bœuf. Sa mère aussi était d'une beauté sans pareille ; il ne se souvenait pas de l'avoir vue aussi lumineuse. Elle ne se maquillait pas très souvent, et sa manière de se vêtir faisait qu'elle semblait plus belle encore. Il était aussi

mauvais juge : les mamans restent toujours les plus belles du monde aux yeux de leurs enfants.

Il se réinstalla dans le salon, là où l'insert distillait sa chaleur bienveillante. Et il se coucha de tout son long sur le canapé, rêvant des bras de cette naïade apparue ce soir dans sa vie.

⋆

Tandis que la voiture remontait les boulevards, aucune des deux passagères ne parlait ; Lucie, absorbée par la conduite, et Adèle, un peu enfermée dans sa peur de la suite des évènements. La crainte, il était trop tard pour en faire état. Elle était sur le chemin de la luxure et savait pertinemment ce qui l'attendait. Mais aurait-elle le cran, l'audace – et pourquoi pas, l'envie – d'aller jusqu'au bout de ses fantasmes ? Quelle femme n'avait pas au moins une fois au cours de son existence rêvé de faire l'amour avec une amie et un mec ? La rousse se raccrochait à des idées de ce genre, espérant ainsi faire redescendre la pression qui l'agitait.

Le silence de son amie n'arrangeait pas les choses. Si au moins Lucie avait dit un mot, une plaisanterie... mais là, rien. Juste le bruit du moteur et celui des voitures qu'elles croisaient. Le clignotant qui se mettait en route, le véhicule qui ralentissait : il sembla à Adèle que plus rien ne parviendrait à couvrir le boucan que faisait son cœur dans sa poitrine. Toujours muette, Lucie quittait déjà l'habitacle ; par la force des choses, la rousse en fit autant. Les néons qui illuminaient le trottoir lui indiquaient également le nom de l'hôtel où elles se rendaient : « Le Lion d'Or », un nom passe-partout qui devait se retrouver partout en France.

Lucie marchait devant sans se préoccuper de savoir si elle suivait. Comme un automate, Adèle emboita le pas de son amie. Elles ne cherchèrent pas, ne demandèrent rien à personne et prirent discrètement les escaliers qui menaient à l'unique étage de la baraque. D'un grattement des doigts, la poupée brune s'annonça à la porte 107, au milieu d'un long couloir. Pas un bruit sous les escarpins

des deux femmes : la moquette épaisse du corridor absorbait les chocs des talons aiguilles.

Sans un son, la porte s'entrouvrit sur une suite luxueuse à peine éclairée qui vit entrer deux félines dont l'une était encore bien apeurée. Les pupilles d'Adèle s'habituèrent peu à peu à la faible luminosité ambiante. Un homme plus très jeune en peignoir leur souriait.

— Ah, ma chère, je vois que vous m'apportez un bien beau cadeau...

— Voici mon amie ; ne soyez pas trop exigeant : elle n'a pas d'expérience... encore.

Elle avait bien insisté sur ce « encore », et le vieux avait pris la main de la rousse pour un baisemain désuet. Une odeur d'encens régnait dans le petit salon attenant à la chambre. Ce type était charmant.

— Eh bien bonsoir, jolie dame ; merci de me faire l'honneur de votre présence. Rassurez-vous, je ne suis pas un monstre ; je suis intéressé par la beauté des femmes dont je ne saurais me lasser. Et, mon Dieu, vous et notre amie Lucie, vous êtes deux belles représentantes de la gent féminine dans toute sa splendeur !

— Merci.

Ce fut le seul mot qu'Adèle put, au départ, décrocher devant ce mec aux allures de vieux beau.

Le partage

Il disait se prénommer Gustave. Rien de moins sûr, mais Adèle s'en fichait. Ce type avait surement plus de soixante-cinq ans, mais il gardait une forme olympique. Il leur offrit du champagne et devisait gentiment sur des sujets assez variés. Apparemment, il était un habitué de Lucie. Avec elle il parlait de peinture, et pour rire il s'adressa à Adèle :

— Vous en pensez quoi, vous, ma chère Adèle, de « L'origine du monde » ?

— Vous voulez parler du tableau de Courbet ? À vrai dire... un sexe assez bien représenté. Je ne l'accrocherais pas dans mon salon, mais j'avoue que c'est joliment peint.

— Tu connais ça, toi, Adèle ? Un Courbet ? « L'origine du monde » est un Courbet ? C'est un parent avec celui de la radio ?

— Je pense, ma douce Lucie, que c'est le grand-père de votre Julien.

— Ah bon...

— Mais oui. « L'origine du monde » représente un sexe au naturel, tel qu'on les trouvait encore au début du vingtième siècle.

— Vous voulez dire avec des poils partout ? Tu entends ça, Adèle ? Les poils qui font encore fantasmer certains hommes.

— Mais oui, et je l'assume. Vous êtes aussi rasée, Adèle. ? Vous avez, vous aussi cédé, comme votre amie, à la mode du tout lisse ? Vous savez pourquoi nous en sommes arrivés là ?

— Je suppose que pour l'avènement du cinéma pornographique ; les poils étaient des intrus. Les gens aiment voir les sexes, aussi bien masculins que féminins, dans toute leur crudité. Plus nu que nu. Je n'approuve pas, et donc ne suis pas cette mode idiote.

— Wouahh ! Ça sous-entend que votre... sexe est donc toujours velu ? Nous saurons donc si la couleur de vos cheveux, elle aussi, est naturelle.

— Vous saurez, vous saurez... si elle décide de vous montrer. Mais avant, vous devrez me passer sur le corps, mon bon Gustave.

— Avec plaisir, ma très douce amie. Mais vous, Adèle, n'en serez pas choquée ?

— Ben, je pense que si elle m'accompagne ce n'est pas pour rêver d'un autre Gustave, même s'il peignait des poils aux culs de ses femmes...

— Je vois, mais demander ne coûte rien, et au moins je suis fixé.

— C'est elle qui décidera. Alors à vous de nous donner envie. Après tout, je... non, nous sommes vos obligées.

— Manière élégante de me réclamer votre petite enveloppe ?

— Pas du tout, juste histoire de vous rafraîchir la mémoire et de vous inciter à être au meilleur de votre condition d'homme.

— Vous entendez cela, ma belle Adèle ? Cette jeune femme ne perd jamais le nord. Laissez-moi une seconde ; je n'avais prévu qu'une seule personne pour la visite. Je reviens.

Gustave avait quitté le salon, et au bruit, il fouillait dans le tiroir de l'armoire située dans la chambre. La brune fit un clin d'œil à son amie. L'autre revenait déjà avec deux enveloppes à la main. Il en tendit une à chacune ; celle de Lucie fut escamotée rapidement dans son sac. Quant à la rousse, elle ne savait qu'en faire. Ramasser le contenu équivaudrait à entrer dans le jeu. Un jeu pervers, complexe, qui allait la mener Dieu seul savait où. Comment faire ? Elle restait là tandis que les deux autres la fixaient.

Finalement, elle opta pour un compromis. Elle mit son sac à main sur une desserte proche et la pochette de papier seulement à côté. Elle gardait donc le choix de jouer ou non. Mais bon sang, que c'était confus sous son crâne ! Quelles hésitations ! Elle allait attendre encore un peu et voir de quoi il retournait. Lucie s'était déjà mise à l'aise. Avachie sur le canapé, elle embrassait à bouche-que-veux-tu le bonhomme. La rousse colla ses fesses sur le seul fauteuil du salon, puis elle s'absorba dans la contemplation de la scène que les deux autres entamaient.

Gustave s'était simplement et sans honte dénudé. Il arborait de beaux restes. Ses abdominaux prouvaient que l'ancien était un sportif accompli. Et ses mains fouillaient le corps encore vêtu de la belle Lucie. Les petits gémissements qu'elle poussait ne sonnaient pas très juste. Adèle eut l'impression que pour l'appâter, sa nouvelle amie se sentait obligée de simuler. Une tricherie bien innocente qui ne devait tromper personne. Ensuite, les doigts agiles qui parcouraient la bande boutonnée du chemisier surent rapidement venir à bout de ces éphémères fermetures ; les seins dans leur gangue de dentelle se montrèrent à la vue de l'homme, mais aussi à celle de la rousse.

Les doigts ne s'embarrassaient plus de préjugés. Droit au but ! Le zip de la jupe glissa vers le bas, libérant ainsi le tour de taille de son amie. Une culotte assortie au cache-seins demeurait le dernier rempart au sexe que le vieux bonhomme convoitait. Une fois qu'elle fut nue, il redressa la tête.

— Le spectacle vous plaît ? Vous ne voudriez pas, vous aussi, vous... mettre à l'aise ? Ça me donnerait moins l'impression d'être un animal de foire qu'un maquignon observe et soupèse des yeux.

— ...

— Oui, juste cette origine du monde qui devrait me fasciner... Enfin, faites comme bon vous semble.

— Chut ! Mange-moi au lieu de t'occuper de ma copine : elle est assez grande pour savoir ce qu'elle veut ou doit faire.

— Oui... vous avez raison. Amusons-nous, et tant mieux si Adèle en profite, n'est-ce pas ?

Il avait repris le jeu en cours et ses doigts caressaient maintenant la fente aussi glabre que les fesses d'un bébé. L'entaille n'en était que plus violente. Elle apparaissait avec ses dégradés de couleurs qui allaient du rose au violet en passant par des bruns plus ou moins prononcés. De sa place, la rousse voyait déjà cet ourlet que la main n'avait pas encore ouvert qui luisait de cette rosée intime que Lucie laissait distiller. Cette liqueur jurait avec la prétendue simulation du début. Peut-être qu'elle ne feignait pas, après tout... La voyeuse suivait les circonvolutions d'un index qui faisait frémir la femme allongée.

La position agenouillée de Gustave ne laissait voir que son dos et ses bras, mais quand il approcha son visage en reculant tout son corps pour mieux accéder à cette chatte glabre, la spectatrice vit la bite bandée. Et cette queue, malgré l'âge, avait des proportions remarquables. Alors que la bouche de l'homme folâtrait avec le sexe maintenant béant de son amie, un des pieds de Lucie vint frotter ce pénis en érection. Lui aussi eut un soupir, et on aurait presque pu apercevoir la chair de poule envahir tout l'épiderme du vieil homme.

Il suçait, tétait, et ce n'était plus que petits bruits étranges qui remplissaient le minuscule salon. La vision de ces deux êtres qui se donnaient du plaisir finit par emporter la belle Adèle dans un délire sexuel infernal. Un court instant elle songea à l'enveloppe sur la desserte, et ses doigts s'affolèrent sur la jupe autant que sur sa chemise. Prestement elle se retrouva en slip et soutien-gorge. Devant elle, à deux pas, non seulement elle avait le son mais venait aussi s'y mêler une odeur entêtante de cul. Elle ne s'aperçut pas que deux paires de mirettes venaient de faire une pause sur sa toison abondante, mais bien rangée, cette crinière qu'elle montrait suite à la descente de sa culotte sur ses genoux.

Sa main aussi venait sur sa chatte aux reflets de feu. Les deux autres constatèrent de visu qu'Adèle ne faisait pas de teinture à sa chevelure. Et Gustave bandait encore plus de voir ce sexe poilu ; un souvenir de ses jeunes années qui revenait à la surface, sans doute. Il se remit à l'ouvrage, et des plaintes montaient de trois gorges éloignées les unes des autres. Lucie avait oublié les frictions faites avec ses orteils sur le mât de son amant ; elle se dandinait au rythme de la langue qui lui titillait le clitoris.

Si elle savait à qui était la bouche qui courait sur sa chatte, elle ne se souvenait plus de les avoir vus ou entendus les deux se déplacer, mais le résultat était le même. Gustave, après avoir léché la fente toute lisse, faisait désormais joujou avec celle plus femelle d'Adèle. D'autorité, il avait écarté les doigts qui servaient d'archet au violon féminin, et les siens, alliés à sa langue, dansaient des slows langoureux sur la faille broussailleuse. La propriétaire du sexe cajolé n'ouvrit les yeux que pour s'imprégner d'une image hors du commun : son amie, couchée sur la moquette entre les cuisses du vieux bonhomme, lui taillait une pipe royale.

Les soupirs se rapprochaient et la bonne dame était loin de son Jean. Elle oubliait aussi la nuit passée à Nancy tout autant que la chambre de Léo. Depuis la renaissance de sa sexualité, elle devenait insatiable, pour ne pas dire gourmande. Mais en cet instant, la caresse subtile que lui prodiguait le type lui ôtait une partie de son pouvoir de penser. Il avait de la pratique, le bougre, et c'était... diablement bon ! Elle aussi sentait fondre sa motte sous les assauts de doigts qui la pistonnaient et d'une baveuse qui provoquait son clitoris.

Il la léchait toujours quand Lucie avait remonté son corps de façon à faire coïncider son ventre et celui de Gustave. Elle s'empala sur le jonc raide alors que l'ancien suçotait toujours le pic rose de son amie. Adèle voyait la nuque de sa copine effleurer l'assise du fauteuil sur lequel elle gémissait. Gustave, quant à lui, avait

les deux jambes de part et d'autre de son corps et il bourrait de grands coups de reins le vagin de la brune qui hurlait à la mort.

Les sens affolés, Adèle se mit à jouir elle aussi.

Les jeux plus ou moins pervers durèrent un long moment. Dans les échanges incroyables qui suivirent, les deux femmes se partagèrent le bonhomme, mais il ne rendit pas les armes rapidement ; il savait se retenir, le bougre, et s'il l'avait voulu, il aurait pu prendre aussi Adèle. Ses cuisses luisaient de sa mouille qui coulait tant elle avait envie. Tous les trois faisaient corps sur la moquette de la suite. Comme une affamée, Lucie était remontée plusieurs fois sur le ventre du gaillard ; il l'avait laissé faire et se démenait comme un beau diable pour un coït qui rendait dingue la brune.

De temps à autre il promenait ses doigts sur le visage de la rousse, enfonçait un de ceux-ci dans sa bouche, et par réflexe – par envie, allez savoir – elle tétait l'intrus comme s'il s'était agi d'une bite miniature. Au bout de longues minutes, une couche de fine sueur sur le font, Gustave explosa dans le ventre accueillant de la brune. Adèle n'en finissait plus, elle aussi, de ressentir de longs spasmes qui lui nouaient les tripes. Mon Dieu, et dire qu'elle renâclait au début, qu'elle faisait la fine bouche... Dans son comportement, il y avait un peu de la salope qui se réveillait.

Une longue pause durant laquelle Gustave servit le champagne, assurant l'intermède entre les actes de la pièce. Mais au bout d'une bonne demi-heure de rires et de parlottes, la chandelle du bonhomme était de nouveau allumée. Et cette fois, il était bien décidé à en découdre avec la seconde de ses invitées. Plus question d'y échapper – mais en avait-elle eu seulement l'intention ? –, plus question de se soustraire à une chevauchée. Du reste, sa copine lui tenait la main et lui donnait de petits bisous dans le cou. Elle lui murmurait aussi des encouragements :

— Doucement, ma belle ; tu vas voir comme c'est bon. Laisse notre ami te faire l'amour.

— ...

— Et toi Gustave, bon sang, ne la fais pas attendre plus... regarde comme elle est mouillée ! Ne vois-tu pas qu'elle n'attend plus que ça ? Allez, un peu de courage. Là... oui. Bon, ça ne veut pas rentrer. Je vais guider la bite du monsieur en toi, ma belle. Ne t'imagine pas que je veux te caresser... Gourmande, va ! C'est bien, garde les jambes bien ouvertes. Tu vas t'apercevoir que notre « Gus » sait s'en servir, de son engin ! Voilà, tu la sens bien ?

— Mmm...

— Et toi, vas-y ! Montre-lui comme tu la domestiques, ta trique ; fais-la grimper aux rideaux. Allez, secoue-toi, remue-toi le cul ! Mets-y du tien ! Elle s'offre à toi, alors qu'est-ce que tu attends ? Vas-y, défonce-la, baise-la ! Oui... plus fort, plus vite... non, plus lentement.

Le chef d'orchestre en jupon – façon de parler puisqu'elle était toujours aussi dénudée – le maestro qui guidait la manœuvre, elle ne l'entendait plus, la rousse. Complètement emportée par la lame de fond qui parcourait tout son être, elle râlait sous les assauts répétés d'un Gustave totalement subjugué par ce corps encore inconnu pour son dard si fier. Et il suivait presque à la lettre les indications de Lucie.

Pour finir la soirée, les deux nanas s'étaient partagé ensemble la queue de « Gus », mais après deux éjaculations aussi rapprochées, il n'avait plus réussi à fournir. Malgré tout, sa bite ne s'était pas ramollie immédiatement et il avait su apprécier ces deux bouches qui tantôt s'occupaient de la hampe et du gland alors que l'autre passait sur ses couilles pour enfin s'échanger les rôles.

Adèle eut aussi beaucoup de mal à comprendre pourquoi, juste avant de partir, il leur avait glissé à chacune dans la main une jolie image verte supplémentaire, puis il avait ajouté :

— J'espère que nous nous reverrons ; Adèle, vous êtes une fée, vraiment.

Et c'était Lucie qui avait répondu, peut-être un peu vite, pour toutes les deux :

— Bien sûr que nous reviendrons... nous avons aimé vous faire plaisir.

Puis elles avaient pris congé du vieux Gustave qui n'attendait plus que son lit pour récupérer. Dans la rue, le gel les avait saisies, et la voiture aussi était plutôt fraîche. Mais le chemin s'est passé comme à l'aller, sans un mot, chacune revivant par la pensée cette partie de cul intense. Devant la porte de la maison d'Adèle, les deux naïades s'embrassèrent encore une fois ; chastement, bien sûr, mais elles n'en étaient plus là : la soirée avait scellé une amitié très spéciale. Une affection qui ne faisait que débuter... et qu'elles préserveraient.

— Bon ! Eh bien, ma belle... à lundi comme prévu, pour juste un café... et papoter. Je pense que j'ai déjà la réponse à mes attentes.

— Oui, je ferai la tarte, et merci encore pour...

— Chut... Allez, il est l'heure de se coucher... enfin, de se recoucher plutôt !

Chez elle, les braises étaient encore rouges, signe que son fils avait bien alimenté l'insert. Elle gratouilla un moment dans celles-ci puis déposa sur le lit rougeoyant une bûche de chêne. Les flammes crépitèrent à nouveau presque de suite, mais elle frissonna. Pas de froid, non : d'un reste de spasme qui réveillait son ventre après tous les évènements de la soirée. Elle se dirigea ensuite vers sa chambre. Celle de Jean était toujours éclairée faiblement par la veilleuse de la table de nuit. Alors sans hésiter, elle avança pour éteindre cette loupiote.

Il dormait sur le dos en travers de son grand lit. Et il était à poil, ventre à l'air. Avant que la lumière ne disparaisse, elle admira une fois encore l'escargot endormi qui reposait sur le bas-ventre de son fils... Un long soupir de regret et Adèle fila dans sa chambre. Cinq minutes sous la douche, passage obligatoire pour se nettoyer des impuretés de sa conduite, et elle retrouvait avec plaisir deux draps bien frais pour une fin de nuit parsemée de rêves pornographiques.

⋆

À son réveil, Jean s'aperçut que sa lampe était éteinte. Sa mère était sans doute venue couper l'interrupteur ; il n'avait aucun souvenir de l'avoir entendue rentrer : elle s'était montrée discrète. Puis, comme les draps étaient par terre au pied de son lit, il songea que si elle l'avait encore vu comme ça... Il sourit de cette idée saugrenue. La maison semblait bien calme, donc elle devait encore dormir. Il se leva alors que dehors le jour avait bien du mal à se frayer un chemin sur un monde gelé. Il se rendit au salon.

Le morceau de chêne qui gardait la chaleur de la demeure était à demi consumé. Sa mère n'était donc pas rentrée depuis très longtemps sans doute, pour que le feu soit toujours en route. L'ouverture automatique des volets roulants était programmée pour neuf heures le dimanche et la pénombre entourait toujours la cuisine. Le garçon fit couler un café et prépara la boisson favorite de sa mère : le thé. Elle ne buvait que cela. Il grilla du pain et beurra les tartines. Puis sur un plateau il déposa deux bols, un pot de confiture de fraise... tout était prêt pour un petit déjeuner « surprise ».

Dans son lit, elle dormait sur le côté et n'entendit pas le jeune homme qui arrivait avec son petit mais joli plateau. Il s'approcha du plumard alors qu'elle était agitée. Il posa son fardeau sur la table de nuit avant de lui mettre la main sur l'épaule pour un réveil tout en douceur. Elle grogna, mais il ne comprit pas les paroles qu'elle prononçait. Il réitéra son geste, et à nouveau elle parla. Mais c'était bien distinct cette fois :

— Non, Guy ! Ne recommencez pas. Si Jean l'apprend...

Alors Jean appuya sur la commande des volets électriques. Le moteur ronronna et les lames d'aluminium commencèrent à s'enrouler lentement. Le vrombissement de l'appareil ramena Adèle à la vie.

— Ah, c'est toi mon chéri ? Hum, ça sent drôlement bon... Eh bien, je suis gâtée : le petit déjeuner au lit !

— Tu es rentrée tard, maman ?

— Je ne sais pas trop. Je ne t'ai pas réveillé au moins ? Je suis passée dans ta chambre. Tu avais encore oublié la loupiote de ta table de nuit.

— Et toi ? Tu rêvais à quoi, là ? Tu avais un sommeil plutôt agité.

— Oh, je ne sais pas vraiment... Les rêves, on ne sait jamais comment ils viennent ni pourquoi on en fait, du reste. Mais pourquoi cette question ?

— Pour rien, maman, pour rien... Et ta soirée avec ton amie Lucie ?

— Bien ! Une soirée entre femmes, donc pas très folichonne pour un garçon de ton âge.

— Ah... en tout cas elle est bien jolie, ta copine...

Elle et lui avaient englouti leur petit déjeuner avec plaisir. Il s'était assis sur le bord du lit. Un dimanche agréable qui s'annonçait bien. Elle avait rabattu le drap du dessus et seul son buste dépassait du lit. Sous la nuisette, en filigrane, le brun des aréoles de ses seins était visible comme un nez au milieu d'une figure. Jean ne pouvait empêcher ses quinquets de revenir à chacun des mouvements de sa mère sur ces deux points qui l'attiraient, mais elle mangeait de bon appétit et semblait se rendre compte de rien.

La main du garçon qui tenait son bol de café tremblait tant qu'à un moment le récipient lui échappa. Adèle fit un geste pour ne pas être douchée par le café, et dans ce geste elle repoussa le drap. Cette fois, ses cuisses étaient visibles et le jeune homme entrevit l'espace d'un instant, plus haut, un buisson aussi ardent que les cheveux de sa mère. Il sentit d'un coup que son cerveau avait trop bien enregistré l'information. Le seul problème, c'était que son sexe avait soudain pris du volume.

Il avait l'air bête alors qu'elle essuyait en riant le surplus de liquide noir qui avait inondé autant sa nuisette que le lit. Jean, debout près d'elle, se montra prévenant ; avec une serviette de toilette prise dans la salle de bain, il tamponnait le vêtement léger.

Elle continuait de rire alors que le tissu éponge, pressé sur le ventre de la rousse, remontait un peu trop le déshabillé. Elle se rendit compte soudain qu'elle avait chaud ; mais cette chaleur diffuse remontait de la plaie entre ses jambes et s'étalait à l'ensemble de son corps.

La rougeur que prenaient ses joues n'était due qu'à la honte de ce qu'elle ressentait. Comment une mère pouvait-elle se sentir attirée ainsi par un garçon qu'elle avait mis au monde ? Elle ne savait vraiment plus où se mettre. Et lui qui insistait sur l'endroit où la tache était la plus large, la plus nette... Elle tenta de réagir, mais il avait laissé tomber la serviette et c'était à présent sa main nue qui remontait sur son ventre de femme. Elle le regarda avec des yeux fiévreux.

— Non, Jean ! Non !

— Tu es trop belle. Tu es une trop belle femme. J'ai envie de toi.

— Nonnn ! Jean, bon sang, je suis ta mère !

— Non. Tu es d'abord une femme, et depuis le temps... tu dois aussi avoir comme moi des envies.

— Arrête ! Je ne veux pas. Tu... nous ne pouvons pas faire cela. C'est contre nature. Arrête ! Allez, sors de ma chambre et va prendre une douche.

— Maman... maman, je te jure ; regarde comme je... j'ai vraiment envie de toi ! Je t'aime.

— Oui, moi aussi je t'aime, mais comme une mère, pas comme une maîtresse ou une amante. Allez, file et on n'en parlera plus. Plus jamais.

— Si tu me chasses, je ne reviendrai pas. J'ai trop envie de toi et tu vas me faire souffrir. Tout cela parce que tu m'as mis au monde ? C'est injuste !

— Peut-être, mais c'est dans l'ordre des choses et je n'y peux rien. Non. Allez, file, sors de ma chambre !

Il était parti la tête basse et elle en avait des larmes dans les yeux... Le dimanche, en définitive, ne serait pas aussi beau qu'elle l'avait espéré.

L'eau à la bouche

Le reste de ce jour du Seigneur avait été à couteaux tirés. Elle ne savait plus comment lui parler, et lui digérait mal son refus. Jean avait fait, seul, sa valise pour la semaine ; et plutôt que de partir le lundi matin, il avait repris la route après un dîner des plus silencieux. Adèle sentait que tout coulait autour d'elle. Elle ne comprenait plus rien dans sa vie. Trois fois elle avait refait l'amour en pas très longtemps et elle avait l'impression de dégager quelque chose qui attirait tous les mâles. Même son fils ! Alors, que se passait-il pour que tout s'embrouille de la sorte ?

La nuit avait ramené son lot de gel et de froidure. La cheminée avait fonctionné, et c'était tout naturellement sur le canapé du salon que la rousse avait trouvé refuge, d'abord devant le téléviseur, puis dans les bras de Morphée. Elle s'était endormie, puis réveillée vers deux heures du matin et avait rechargé le foyer. Elle avait aussi consulté sa messagerie, mais Jean n'avait pas laissé de message ni averti non plus de son retour à Nancy. Elle s'inquiétait de ce grand silence.

Pour finir, elle plongea dans un sommeil lourd, sans nuages, et se réveilla dans la fraîcheur d'un petit matin brumeux. Elle n'avait pas grand-chose à faire sinon attendre le passage de Lucie vers quatorze heures. Elle en profita pour nettoyer sa chambre, changer les draps tachés de café, et démonter le lit de son fils. La machine à laver et le sèche-linge tournaient depuis un moment quand la

faim la rattrapa. Un casse-croûte rapidement expédié et c'était déjà l'heure de faire la tarte promise.

Celle-ci était encore tiède quand son amie arriva. L'odeur de pâtisserie qui flottait dans la cuisine et la salle à manger fit froncer le petit nez de l'invitée. Assises toutes les deux au salon, elles discutèrent d'abord du temps, puis au fil des minutes Lucie voulut connaître les impressions de la rousse sur la « soirée Gustave ».

— Alors, ma belle, tu as ouvert l'enveloppe de Gustave ?

— Non. Elle est toujours dans mon sac.

— Ah ! Tu n'es donc pas pressée de savoir ce qu'il t'a remis ? En tout cas, je t'ai trouvée géniale et douée. Pour une première fois, c'était tout bonnement époustouflant. Quelle culture aussi... Courbet et ses toiles... J'ai regardé sur Internet : « L'origine du monde » montre bien une belle chatte bien touffue, plutôt brune. Un régal pour les yeux. Il avait raison, le Courbet : c'est bien là que se situe l'origine du monde.

— C'est aussi connu que Picasso ou de Vinci, dans un autre registre.

— Oui, tu es parfaite pour ce genre de... passe-temps. Tu ne voudrais pas sortir ce soir ?

— Ce soir ? Mais ça fait beaucoup avec la dernière soirée...

— Je sais, mais quand on m'appelle, je réponds toujours, et il se trouve que je suis libre. Alors, si le cœur t'en dit, tu peux être ma partenaire pour un nouveau show. Mais je ne te cache pas que l'épouse du mari sera là aussi...

— Et tu imagines que je vais... tripoter la bonne femme ? Tu rêves, là !

— Ben, un peu peut-être ? Enfin... je n'en sais rien, mais au moins tu devrais tenter le coup. Si ça ne colle pas, ils ne nous en voudront pas.

— Pourquoi tu ne te ferais pas la dame et moi son bonhomme ?

— Je ne sais pas... L'impression que tu vas aimer, que tu devrais aimer le sexe au féminin. L'autre soir, tu n'as jamais été tenté

de me toucher ? Il m'a pourtant semblé qu'à certains moments... tu me suivais des yeux ; enfin, pas moi, mais mon minou. Et je crois bien me souvenir que ta main s'en est approchée à plusieurs reprises. Tu n'as pas cédé à la tentation, mais l'envie était bien réelle ! Allons, avoue-le-moi.

— Tu m'ennuies avec tes questions idiotes. Arrête, bon sang !

— Oui... oui, c'est une réponse de footballeur ça.

— Quoi ?

— Oui, tu bottes en touche, là, pour ne pas avoir à te dévoiler. Comme au tarot, tu utilises l'excuse en fait.

Adèle avait les yeux fixes ; sa copine pensa juste une seconde qu'elle devait arrêter de la titiller. La pousser doucement en avant, oui, la mettre sur les rails et laisser mijoter sous la caboche enflammée que l'idée, que les images fassent leur petit bonhomme de chemin. C'était sans doute cela le secret pour qu'Adèle se laisse aller. Et, fine mouche, la brune maintenant finissait une seconde part de tarte.

— C'est drôlement bon ; tu es une cuisinière hors pair ! Tu as bien des talents cachés... Alors, tu regardes un peu combien notre ami « Gus » t'a laissé ?

— Non ! Je m'en fiche. J'ai bien voulu jouer sinon je ne l'aurais pas fait, et son enveloppe n'aurait jamais pu me motiver, je t'assure.

— Allons, ne me raconte pas d'histoires... Et puis peu importe le motif, moi je sais pertinemment que tu es faite pour cela.

— ... ?

Lucie avait lâché un peu de lest, mais le cerveau de son amie se trouvait déjà en ébullition. Elle avait ce désir de sexe chevillé au corps, et sans qu'elle le montrât, si Lucie avait insisté encore une seconde, elle aurait cédé. Mais avec un peu de recul, toucher un sexe femelle lui paraissait... peu normal. Encore qu'elle dût reconnaitre au fond d'elle-même qu'elle s'était sentie attirée par la chatte brune de sa potine. C'était tout aussi réel que par instants

elle y aurait bien fourré ses menottes, pour ne pas dire son nez également.

L'autre, qui achevait sa pièce de gâteau, restait silencieuse, attendant comme un félin l'instant propice pour bondir sur sa proie. Mais Adèle préparait une parade.

— Alors tu te fais belle et tu m'accompagnes ?

— Non, pas ce soir.

— Oh, allez, ça te fera du bien de sortir ; et puis... c'est agréable aussi, un peu de compagnie.

— Écoute... je suis à peine remise de notre sortie chez ton Gustave.

— Ne te fais pas prier... Je suis certaine que déjà au fond de toi tu y es.

— Quoi... j'y suis ? Je suis où ?

— Dans l'ambiance de fête et de baise que je te propose. Et puis la femme est de toute beauté.

— Pff...

— Ne fais pas la fine bouche. Tu en as juste pour deux minutes à te préparer. Une douche, un peu de maquillage, et le tour est joué ; je t'attends ! Nous mangerons avec eux.

— Tu es impossible... Tu ne sais pas ce que non veut dire ?

— Ce n'était pas un vrai non, pas un non dit franchement. Allez, file dans ta salle de bain, je t'attends. Je peux reprendre un peu de café ?

— Sers-toi alors. Bon, mais si ça ne me plaît pas... je rentre.

— Oui. Ça colle, comme deal.

Bien entendu que la gaillarde n'en pensait pas un mot. Dès qu'Adèle eut le dos tourné, elle envoya un SMS au couple en disant que c'était d'accord pour leur venue, dans une heure environ.

Dans une grande maison, pas très loin de la ville, une femme et un homme préparaient un lit et des serviettes. La soirée promettait d'être agréable et très... épicée. Mais la femme, Annabelle, était fébrile. Leur contact – Lucie – avait promis une surprise sous la

forme d'une amie... et celle-ci aurait sans doute des tendances bi. Son mari aussi s'apprêtait à passer une soirée formidable ; depuis qu'il en rêvait de voir sa femme avec une autre...

Sûr qu'il allait en profiter, ce monsieur Hubert, de l'arrivée de Lucie et de cette Adèle. Si ça marchait, les deux femmes seraient récompensées à la hauteur de leurs attentes. Et si quelque chose ne fonctionnait pas, ils auraient toujours passé un moment fort sympathique avec deux belles créatures de rêve. Du moins supposait-il que la nouvelle était jolie. Après, la beauté reste pour tous une affaire de goût et d'affinités. Annabelle se souvenait encore – et le narrait parfois à son mari – de son unique essai avec une autre femme.

Subjugué, lui avait dans la tête depuis bien longtemps l'espoir de la voir rejouer, mais devant lui, ces scènes saphiques dont elle décrivait si bien chaque détail. Quand il lui avait proposé un trio libertin, il avait d'abord cru qu'elle refuserait. À sa grande surprise, elle avait – pas vraiment tout de suite, ce serait mentir, mais quelque temps après – accédée à sa requête. Elle voulait le voir, l'entendre faire l'amour à une autre devant elle. Si cette femme était bi, eh bien, ce serait un plus. Mais les recherches du couple leur firent trouver un unique contact, Lucie.

Si tout allait pour le mieux avec Hubert, elle ne voulait cependant aucun rapport avec la gent féminine. Un choix personnel, un choix qu'ils respectèrent sans rechigner, trop heureux de n'avoir plus à chercher. Elle les voyait à leur demande et se montrait d'une discrétion exemplaire qui convenait bien à ces deux-là. Et au fil des retrouvailles, si elle acceptait toujours la belle gratification pour services rendus, elle leur avait promis un jour de trouver pour Annabelle un dérivatif plaisant. Et apparemment elle tenait parole... Que demander de plus ?

Pour les libéralités, l'épouse d'Hubert était seule maîtresse à bord. Pour ce rendez-vous qui tombait à pic, elle prépara deux paquets d'images à l'effigie de Pierre et Marie Curie. Le nombre

importait peu à ces deux joyeux fêtards ; ce qu'ils désiraient en somme, c'était simplement un plaisir à partager, qu'il soit charnel ou visuel. Et ils attendaient donc pour la soirée Lucie et son amie Adèle. Alors, bien sûr que si en plus la nouvelle, cette amie providentielle, était aussi un tant soit peu attirée par les attributs féminins... un régal !

Donc, pendant que notre Hubert s'occupait de dégoter quatre repas chez un traiteur local – et là aussi ça relevait de l'exploit un lundi après-midi – sa belle, cheveux bouclés, une quarantaine naissante, se pomponnait. Quand il en eut terminé avec l'intendance, notre brave type, sûr de son fait, fit irruption dans la salle de bain. Miss Annabelle, assise devant sa coiffeuse, mettait la touche finale à un maquillage savant. Il aurait bien pris un peu d'avance et ses mains se seraient rapidement aventurées sur ce que le miroir lui reflétait, mais elle ne l'entendait pas de cette oreille. D'un geste de la main, elle chassa cette mouche qui lui tournait autour.

— Non, Hubert. Ce soir, c'est mon heure de gloire ; ce soir, c'est mon seul plaisir. Tu sauras bien t'arranger de notre Lucie. Je garde pour moi seule sa nouvelle amie. Tu ne m'en voudras pas ?

— Mais non, ma chère, bien sûr que non ! Tu m'as déjà tellement donné...

— Alors tu devras juste te contenter du spectacle ; j'ose espérer qu'elle sera à la hauteur de nos attentes.

— Faisons confiance à Lucie : elle ne nous a jamais déçus et a tenu ses engagements. Alors j'en ai l'eau à la bouche.

— Et je suppose que... tu bandes déjà.

— Tu veux voir ? Mais si je te montre, il te faudra toi aussi mettre la main à la pâte...

— Fiche-moi le camp, satyre du lundi !

Elle riait encore à gorge déployée alors qu'il avait déjà quitté la salle de bain et son miroir facétieux qui lui renvoyait une image trop excitante. Hubert n'aurait plus très longtemps à attendre pour savourer ces appâts délicieux, ou ceux tout aussi savoureux d'une

Lucie toujours docile. Puis, qui savait ? La dénommée Adèle, illustre inconnue à cette heure, serait peut-être aussi à son menu. La soirée s'annonçait chaude et pleine de surprises, voire de tendresse. Un plaisir qui n'avait pas de prix ; enfin, si : celui que contenaient les enveloppes enrubannées qu'Annabelle avait confectionnées quelques minutes après l'appel de Lucie.

⋆

Adèle avait elle aussi pris du temps pour rendre son corps présentable. Sous le jet d'eau tiède, elle ne songeait qu'à son fils. Un foutu caractère qui s'apparentait à celui de son ex-mari. Les chats ne font pas des chiens, elle en avait conscience ; mais lui demander ça... impossible. Alors finalement Lucie tombait bien. Cette soirée allait lui remettre les idées en place, et c'était ce dont elle avait besoin. Après, restait le détail enquiquinant de la troisième partenaire. Pour l'homme, elle s'en était déjà, dans sa caboche, accommodée. Elle avait retrouvé le plaisir de faire des fellations, celui aussi de se sentir prise. Mais caresser un double de soi restait une étape à franchir car elle ne possédait aucune référence dans ce domaine.

Alors elle imagina un peu comment ça pourrait se passer. Ses mains cajolèrent donc sa propre chatte, et elle tenta de mémoriser tous les détails qui lui tiraient un brin de plaisir : effleurement du clitoris, pincement des tétons, bout de la langue un peu partout, et puis des figures impossibles à réaliser sur elle-même, mais sur la personne en face. Puis elle abandonna son simulacre en songeant que, sur place, elle saurait bien improviser. Après tout, elle avait bien su contenter trois mecs depuis quelque temps ; alors une femme...

Elle retrouva Lucie sur le divan qui sagement l'attendait. Celle-ci portait une jupe qui défiait la morale, et son pull en laine lui moulait la poitrine d'une manière presque indécente.

— Je n'ai pas de vêtements aussi... provocants ; je suis désolée...

— Ce que tu portais l'autre soir, c'était parfait. Remarque, tu peux aussi venir ainsi, en passant seulement ton long manteau.

— Tu es folle ? Je ne veux pas attraper la mort. Il gèle dehors.

— Oui, mais tu ferais sensation en culotte et soutien-gorge. On rigole, mais... bon sang ! Tu es magnifique. Ils vont t'aimer, c'est certain.

— Humm, je peux aussi passer un porte-jarretelles.

— Ah oui, riche idée ! Montre-moi ton dressing ; je vais t'habiller, moi.

— ...

— Ne sois pas hébétée, je ne veux que voir ce que tu peux mettre.

— Alors viens.

Dans la chambre, la penderie de l'armoire ouverte, Lucie fit le tour de tout ce qu'elle contenait. Son choix s'arrêta sur une jupe en lamé brillant d'un rouge sombre et un chemisier de satin noir orné seulement d'une rose sur l'épaule gauche. Après avoir enfilé un porte-jarretelles et des bas qui frisaient l'incorrection, la rousse se lova dans cette seconde peau de tissu. Quand elle en eut terminé avec son habillage, elle était époustouflante. Elle mit une touche de parfum, et c'est Lucie qui, reprenant le vaporisateur, avec un large sourire espiègle souleva le devant de la jupe et parfuma, sous la culotte, le buisson qu'elle cachait.

En reposant le flacon, Lucie s'aperçut et s'inquiéta de l'enveloppe dans le tiroir.

— Tu n'as toujours pas regardé ce que Gustave... Tu es incroyable, toi !

— C'est bien ; je n'ai pas envie de savoir.

— Moi si. Je peux décacheter la lettre ?

— Je suppose que même si je te dis non, tu vas le faire quand même ; alors vas-y.

— À la bonne heure !

Ses longs doigts fins venaient de mettre à jour... une vraie fortune pour Adèle qui tirait le diable par la queue.

— Ben... merde alors, je ne me serais pas douté que... c'est toujours comme ça ?

— Oui. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Il y a belle lurette que j'aurais laissé tomber si ce n'était pas le cas.

La messe était dite. La main remit le contenu dans le contenant et les images regagnèrent le fond du tiroir. C'était le moment de partir. La politesse commençait par l'exactitude des horaires donnés.

La petite voiture allait lentement sur le bitume rendu glissant par la neige et le gel. La brune avait sa jupe déjà bien courte qui lui remontait haut sur les cuisses. Deux fuseaux superbes, et quelque part, cette vue en pointillé due aux phares des voitures qui croisaient leur route donnait comme un creux aux reins d'Adèle. Dire que peut-être elle toucherait de pareilles guibolles dans la soirée la mettait assez mal à l'aise, mais aussi lui procurait une sorte d'excitation assez violente.

De l'itinéraire, elle ne retint rien, seulement admirative des gambettes dévoilées par sa compagne de siège. Elle se demanda si l'autre ne le faisait pas exprès, mais elle ne comprenait rien à ces changements de vitesse fréquents qui faisaient changer le rythme du moteur. À mi-chemin, la neige se remit à tomber, drue, épaisse, formée de millions de papillons blancs qui venaient mourir sur le pare-brise. Enfin, au bout d'un long périple que la rousse aurait eu beaucoup de peine à refaire en sens inverse, une maison tranquille, à la sortie d'un village, vit le pinceau des phares éclairer sa façade.

— Voilà. C'est là, ma belle ; chez Annabelle et Hubert. Je suis déjà venue plusieurs fois, mais je crois que tu es la bienvenue : Annabelle se fait une joie de te rencontrer.

— Tu... tu as donc parlé de moi à ces gens-là ?

— Difficile d'arriver avec une totale inconnue à ce genre de... sauterie.

— Tu étais donc si certaine que je t'accompagnerais ? Et si j'avais refusé ?

— Ce n'est pas le cas ; alors pourquoi se poser de telles questions ?

— Bien sûr, mais c'est histoire de me détendre, je me sens fébrile. Toi tu les connais, mais je suis l'intruse pour l'instant.

— Quand ils t'auront saluée, tu vas de suite être mise à l'aise, ne t'inquiète pas. Ce couple est on peut plus sympa. Tiens, les voici qui arrivent !

Devant la maison, une lampe s'était allumée. Et sur le perron situé en amont de trois marches de granit, une femme blonde et un homme se tenaient par la main. La neige entourait ces deux qui, patients, voyaient monter vers eux deux femmes emmitouflées dans de longs manteaux. La main libre de la nana s'agitait en signe de bienvenue. L'homme auquel elle amarrait sa menotte devait avoir une petite cinquantaine d'années, et son épouse quelques-unes de moins. Un joli duo ! Les sourires affichés sur leurs visages indiquaient une complicité tacite.

⋆

L'accueil était chaleureux. La main qui tenait son mari avait serré fortement celle plus menue d'Adèle. Le courant était de suite passé entre ces deux femmes, et la méfiance primaire de la rousse s'effaçait de plus en plus au fil de ce repas servi dans une salle à manger moderne. La discussion n'avait rien d'érotique, chacun jaugeant les autres. Hubert se révélait être un hôte exquis ; boute-en-train, il animait de ses bons mots un dîner succulent. Autour de la table ronde, Lucie se tenait aux côtés de l'homme, et Adèle avait été placée à la gauche d'Annabelle. Ainsi elle était entre le mari et la femme.

Le dîner s'acheva par un dessert que tous prirent avec un certain bonheur, puis un café aux arômes pointus vint chatouiller les narines des convives. Un chocolat de qualité accompagnait la

boisson chaude que déclina Adèle. Hubert, serviable, lui prépara un thé au jasmin. Et puis lorsqu'il se leva une nouvelle fois, ce fut pour venir entourer de ses bras le cou de la belle Lucie.

— Alors nous sommes tous des adultes, n'est-ce pas !

Personne ne répondit à cette affirmation logique et visible.

— Vous savez donc pourquoi vous êtes là, Mesdames. Annabelle, si tu voulais bien accomplir les formalités d'usage... que nous soyons tous dans le bain.

— Oui, mon chéri.

Et elle aussi quitta sa place. Le mari, lui, avait plaqué délicatement ses mains en conques sur la poitrine de la brune qui ne bougeait pas, puis la blonde revint vers la table. Dans ses mains, comme un paquet cadeau, deux pochettes plates entourées d'une faveur. Elle en tendit une à chacune des invitées.

— Voici pour vous, comme convenu avec Lucie.

— Merci, Annabelle.

— Oui, merci, Madame.

— Allons, Adèle ! C'est Annabelle et Hubert. Plus de « Monsieur » ou de « Madame » : nous sommes des gens simples. Nous pourrions aussi nous tutoyer ? Notre soirée n'en serait que plus intime.

La rousse avait eu comme un rictus en guise de sourire. Face à elle, le chandail de sa copine était mis à mal par les pattes fouilleuses de l'homme. Celui-ci fixait sa femme et Adèle, attendant sans doute l'ouverture d'un bal convenu. Mais la brune se gardait bien d'esquisser le moindre mouvement : elle suivait seulement les évolutions des doigts d'Hubert qui abaissaient les bonnets d'un soutien-gorge bien inutile. Et d'un coup la menotte de la maîtresse de maison vint saisir le poignet de l'invitée encore libre.

— Viens... venez, passons au salon. Hubert, mets-nous un peu de musique, veux-tu ?

— Mais oui, ma belle.

Apparemment, tout était pensé, prévu. Sur la platine, un CD se mit à envoyer des notes douces. Annabelle attira contre elle sa cavalière et les deux dames débutèrent un slow aux accents tendres. Les regards du mari et ceux de Lucie étaient toujours sur les deux silhouettes qui tournaient en cadence. La blonde avait collé sa joue contre celle de sa cavalière et elle semblait s'enivrer du parfum que portait Adèle. Elle guidait la danseuse comme un homme l'aurait fait, et naturellement la rouquine suivait le tempo. La main féminine, de l'épaule dérivait lentement vers les reins, mais les mouvements étaient mesurés, en douceur, pour ne pas effaroucher sa partenaire.

Annabelle lui murmura quelques mots inaudibles pour les deux voyeurs qui venaient de prendre place sur le canapé.

— J'adore ton parfum... J'ai envie de te faire l'amour ? Tu serais d'accord ?

— Oui...

— Hubert et ton amie vont seulement nous regarder ; ça ne te dérange pas ?

— Je crois que nous sommes venues pour cela, si j'ai bien compris.

— Je préfère tout de même avoir ton accord et m'assurer que tu es pleinement consciente de ce qui va se passer.

— Et que va-t-il se passer exactement ?

— Je n'en ai aucune idée, sauf à savoir que j'ai envie de toi. Tu es belle et excitante. Tu aimes les liens ? Les jeux un peu borderline ? Tu aimes avoir mal ?

— Je ne vais pas dire oui... tant que ça reste un plaisir. Mais j'avoue que tu me donnes aussi envie et que je n'ai jamais rien fait avec une femme. Tu seras ma première...

— Humm, tu me mets l'eau à la bouche ! Bon, voyons comment on peut s'y prendre... attends !

L'eau de source

La série de slows s'éternisait et maintenant les deux couples tournaient sur la moquette du salon. La table basse avait été poussée au fond de la pièce et les mains des maîtres des lieux se faisaient plus insistantes sur les parties toujours couvertes des deux invitées. Adèle se laissait bercer par les accords et par les pattes douces qui se frottaient à des plages proches de ses fesses. Mais elle restait sage, ne s'autorisant pas même un débordement manuel. Le souffle qui lui courait dans le cou était de plus en plus saccadé. De temps à autre, les deux autres danseurs lui frôlaient le derrière, mais sans rechercher vraiment à provoquer ces attouchements sibyllins.

Alors qu'elle avait les yeux clos, complètement immergée dans la mélodie musicale, elle sentit d'un coup que la joue qui la collait se dégageait d'elle. Mais c'était pour mieux revenir, se rapprocher en plus intime, plus proche encore de ses lèvres. Et quand la bouche ardente de cette Annabelle se trouva au contact de la sienne, elle sut que c'en était fini de ses bonnes résolutions. Elle, qui n'avait jamais goûté aux fruits féminins, se laissait rouler une pelle active. Et quel baiser !

Une langue agile, alerte, s'enfonçait dans son gosier, une langue qu'elle recevait avec un infini plaisir. Ça n'avait rien de forcé, bien au contraire. Tout en souplesse, tout en tendresse, la blonde lui mangeait littéralement la bouche. Cette baladeuse qui elle aussi valsait dans son palais la projetait vers un univers d'où elle ne voulait plus sortir. Elle le fit pourtant, contrainte par la seule

absence d'air et l'obligation de respirer. Dans les yeux d'Annabelle, un éclair de triomphe ou d'envie, allez savoir, lui montrait la reconnaissance de cette femelle.

D'autres baisers aux goûts tout aussi sirupeux réunirent les lèvres et tous ne furent interrompus que par cet insistant besoin de reprendre de l'air frais. Mais les mains de la blonde n'étaient pas restées statiques. Et celle sur les fesses avait si bien su remonter l'ourlet de la jupe que le couple formé d'Hubert et Lucie s'était arrêté. Ils s'étaient tous les deux, l'un contre l'autre, assis sur le fauteuil le plus proche et suivaient les circonvolutions des deux donzelles.

À chaque ronde sur la laine du sol et ce, pendant seulement la moitié d'une révolution bien lente, ils apercevaient la culotte, mais aussi et surtout le porte-jarretelles qui tendait deux bas affriolants. Et la main câline qui caressait, sur le rempart léger du tissu de la culotte, les deux jolies fesses d'Adèle. Tout allait désormais très vite. Enfin, ça donnait l'impression que la soirée s'accélérait pour de bon. Hubert lui aussi fourrageait sous la jupe de sa complice tout en gardant les yeux sur sa femme et ses efforts méritoires pour caresser la rousse.

Les palots aussi leur avaient donné quelques idées et Lucie bécotait le visage de son hôte, mais il détournait systématiquement le cou, se déhanchant pour regarder ce qui se tramait entre les deux danseuses. Le spectacle devenait hautement érotique. Mais c'était bien ce que le couple avait désiré depuis longtemps, et Hubert se félicitait de la venue des deux amies. Il ne regretterait sûrement pas les petits cadeaux remis gracieusement par son épouse à ces deux femmes. Et sur la piste improvisée, les choses avançaient à pas de géant. L'ennui avec les porte-jarretelles, c'est qu'ils interdisent la descente de la culotte sans les avoir au préalable détachés des bas. Et la main d'Annabelle, si elle se trouvait bien entre la dentelle et la peau, ne pouvait pas sans risque d'abîmer la pièce de lingerie fine, faire coulisser vers le bas le cache-sexe. Elle stoppa sa progression

en musique pour s'agenouiller devant sa compagne de ronde. La femme à genoux sur la moquette épaisse, le front à hauteur du ventre de sa cavalière, elle aussi statique désormais, cherchait avec fébrilité les attaches qui reliaient les bas à la lingerie fine. Elle prit tout son temps pour désolidariser les uns des autres. Un régal pour les deux qui roucoulaient en surveillant les manœuvres d'approche.

Les notes s'égrenaient sans plus personne pour suivre le rythme, mais le bruit de fond restait bien agréable aux oreilles des quatre qui savouraient de bien des manières ce moment rare et plaisant. Adèle avait maintenant la culotte à mi-cuisses et la bouche de sa vis-à-vis bisait doucettement la toison qui gardait le secret sur son sexe. L'autre s'affolait de voir, de humer, de sentir cette caverne si proche et pourtant encore si inaccessible. Quant à Hubert, il avait depuis longtemps plongé quelques doigts dans le tabernacle de la femme assise sur lui. Le bruit de leur passage, joyeux clapotis sympathique, ne laissait planer aucun doute sur l'activité digitale du bonhomme.

Une odeur, une fragrance intime envahissait peu à peu le salon, et la température montait insensiblement. La bouche qui salivait sur le buisson roux venait d'une langue vicieuse d'entrouvrir la conque marine aux senteurs iodées. Les soupirs sortaient de la gorge rejetée en arrière par la rousse qui ne se soustrayait nullement à la léchotte qui la tétanisait. Elle avait seulement remonté ses deux paumes bien à plat sur la nuque de la lécheuse et appuyait sur la tête pour lui indiquer – mais était-ce nécessaire ? – le degré de son émoi. Et sur le fauteuil, la croupe incendiaire sous la jupe se berçait au lent pistonnage des doigts d'Hubert.

N'y tenant plus, envahie par trop de frissons, Adèle se laissa tomber elle aussi à genoux, face à sa tourmenteuse. Une autre série de baisers provocants prolongeait le feu qui couvait en tous ces personnages uniquement réunis pour un plaisir d'un soir. Les soupirs des unes se mêlaient à ceux des autres, entrecoupés aussi par ceux plus mâles du seul mec de la partie qui continuait à se

rincer l'œil alors que deux corps roulaient, enlacés sur le sol. Par quel miracle les vêtements des filles qui se reléchaient les babines finirent-ils en tas au bout du sofa ? Impossible à dire.

De son côté, emportée par l'élan des deux autres qui se gouinaient d'une si belle manière, Lucie avait décidé d'entrer dans le jeu de son comparse. Elle ne l'avait pas totalement dénudé, non : seule sa chemise était allée rejoindre le tas de nippes des dames. De la braguette ouverte, elle avait permis à l'oiseau trop à l'étroit de s'ébattre en pleine lumière et la bouche gourmette plus que gourmande s'offrait le luxe de titiller un gland rose et lisse. Le roseau ne pliait pas, et Hubert n'arrivait plus à garder les yeux fixés sur les deux elfes qui se donnaient du plaisir.

⋆

Adèle, réticente au départ de la soirée, se trouvait d'un coup bien moins empruntée. Sa bouche aussi parcourait cet espace qui, bien que moins velu, ressemblait si étrangement au sien. Le fin duvet bien taillé ne la répugnait en rien, et elle suivait aussi du regard et de la langue les deux lèvres qui s'entrouvraient sous le passage de son index. La liqueur avait un goût qu'elle n'aurait su définir, ni amer, ni âcre ; non sucré et pas doux, quelque chose d'inconnu quelques minutes auparavant. Mais elle y replongeait avec délice pour le plus grand bonheur de sa complice qui, du coup, n'arrivait plus à lui sucer le clitoris comme elle l'aurait désiré.

Le salon n'était plus que petits cris et débordements sexuels en tout genre. Deux couples distants de quelques centimètres mais qui n'interféraient pas entre eux, sauf par les yeux du mari. Hubert était heureux de voir, de sentir sa femme qui prenait un pied monstrueux sous la langue et les pattes de cette sublime inconnue. Quant à la poupée qui lui léchait la trique, soit elle savait faire abstraction de ce qui se passait autour d'elle, soit elle était si acharnée à la tâche qu'elle n'entendait plus ces plaintes qui fusaient dans la pièce.

Le soixante-neuf entre les deux femmes était de toute beauté. Adèle avait oublié ses restrictions et passait outre ses refus. Elle était maintenant plongée au cœur du problème et sa langue fouillait autant le sexe d'Annabelle que celle-ci lui rendait la monnaie en pénétrant le sien. Tantôt c'était la blonde qui était sur la brune, tantôt c'était l'inverse, et les deux corps roulaient sur la laine dans des plaintes qui annonçaient une jouissance prochaine.

Des halètements singuliers firent cependant dresser les deux visages qui continuaient de se brouter le minou. Hubert n'en pouvait plus. À un mètre des deux furies dévoreuses de chattes, il avait fait mettre à quatre pattes Lucie, et elle, le dos ployé, avait la tête enfoncée dans la moquette. Il la limait tout en bénéficiant du spectacle des deux femmes en folie. Le ventre du bonhomme claquait contre les fesses de sa cavalière qui griffait la laine de ses ongles longs et rouges. De plus, elle feulait comme une vraie chatte en chaleur.

Un instant, la bouche de la douce Adèle en oublia ses devoirs envers le sexe trempé de la maîtresse de maison, mais Annabelle, de deux doigts dans la foufoune, lui rappela qu'elle aussi attendait un orgasme sur le point d'éclater. Alors Adèle se remit à l'ouvrage, et cette fois la blonde inonda la lécheuse qui n'avait pas eu le temps de reculer sa frimousse. Lorsque, les deux cuisses écartées, l'épouse d'Hubert sentit arriver l'énorme vague, elle serra les jambes sur le cou de celle qui poursuivait ses frictions linguales sur son clitoris, et ce fut comme un jet violent, un geyser qui explosa au milieu de ce mélange fait de cuisses et d'une bouche. Le liquide clair n'arrêtait plus de couler, expulsé comme lors d'une miction ; à croire que la femme en avait une réserve incroyable. Tout son corps se trouva secoué par cette jouissance phénoménale, à tel point que le couple qui copulait toujours près des femelles stoppa net sa chevauchée pour assister à ce spectacle autant visuel que sonore.

Les tremblements de la blonde durèrent encore bien longtemps après qu'Adèle se fut retirée sur le côté. Dans son délire inouï,

Annabelle s'était raccrochée à la première chose qu'elle avait découverte à portée de sa main, et il se trouvait qu'il s'agissait du poignet de Lucie. Petit à petit, les tressaillements du corps de la femme se calmèrent. Elle rampa pour venir une fois encore prendre la bouche de sa partenaire.

— Merci ! Jamais personne ne m'avait fait jouir de la sorte. Tu es... merveilleuse.

— J'avoue que j'ai aimé, même si je n'ai pas joui aussi violemment. Enfin, c'était plus feutré, plus intériorisé.

— Tu veux que je te caresse encore un peu pour que tu prennes encore du plaisir ?

— Non ; à force, ça devient douloureux.

— Oui, je sais. Mais bon sang, comme j'ai adoré ça ! Tu reviendras ? Dis, tu reviendras ?

Puis d'un coup, s'avisant que le couple composé de son mari et de Lucie ne bronchait plus et les observait, elle les exhorta :

— Eh bien, vous deux, continuez, ne vous occupez pas de nous, faites-vous plaisir. Je vais chercher du champagne. Tout le monde en veut ?

Ce fut un oui unanime qui lui revint de la part des participants. Alors elle se leva avec grâce et fila vers la cuisine. Le bruit de la porte d'un réfrigérateur qu'elle ouvrait se fit entendre, puis le cliquetis de verres entrechoqués, et enfin la maîtresse de maison, splendide dans sa nudité intégrale, rejoignit le groupe où seuls deux danseurs assuraient encore le spectacle. Hubert et Lucie avaient repris un rythme de croisière pour un coït plus soutenu.

La brune hurla un peu trop fort ; à nouveau, Adèle sut que son amie simulait trop. Ça ne faisait pas naturel ; sans doute que le mâle trop pris par son déhanchement ne s'en rendait pas compte, mais le regard qu'avait jeté Annabelle à la rousse montrait qu'elle avait aussi saisi le manège. Ni l'une ni l'autre ne vendirent la mèche : entre femmes, elles pouvaient pour une fois se serrer les coudes, et puis rien n'interdisait au mari de prendre son pied. Du reste, il

venait de se retirer de ce con accueillant, et la fusée de sperme qui avait atteint le dos de Lucie attestait de la virilité préservée du bonhomme.

Hubert n'avait pas tenté de tripoter Adèle. Il avait vu Annabelle profiter de l'amie de Lucie, ce qui suffisait à son bonheur. Et le spectacle offert par les deux dames en pleine extase avait quelque chose de magique : les yeux de sa blonde brillaient comme deux diamants, et il avait pu se rendre compte combien elle aimait les amours saphiques. Il avait aussi bien entendu pris un plaisir magistral avec Lucie, décuplé par la vision de ce bouquet floral engagé par les deux corps sublimes. Repu et vide, il passa encore quelques minutes ses mains chaudes sur les petites flaques que son jonc avait projetées sur le dos de sa monture.

Les deux amazones s'étaient encore livrées à deux ou trois figures libres, puis les invitées s'étaient rhabillées. Pas de douche, pas d'effusions intempestives. Toujours une sorte de discrète fuite, comme à chacune des visites de Lucie. Cette femme était remplie de ressources et avait des connaissances... charmantes. Jamais non plus ils ne parlaient des rendez-vous à venir : Hubert savait comment la contacter, ce qu'il le ferait sans hésiter ; Annabelle saurait bien le lui réclamer. Il voyait le visage de cette épouse friande de plaisirs libertins illuminé et souriant : son objectif était atteint.

Ses affaires marchaient bien, et l'amour qu'il portait à sa femme l'avait un jour amené à fréquenter ces chemins de traverse dans lesquels il la voyait s'épanouir un peu plus ce soir. Elle était belle, rayonnante de ce bonheur tout neuf qu'ont ceux qui découvrent un univers nouveau.

Tous ensemble, ils avaient bu une seconde bouteille de champagne, puis les deux convives étaient reparties vers trois heures du matin. Annabelle était revenue chercher les clés du secrétaire un peu avant le départ des donzelles : le mari savait donc que son épouse avait rallongé la sauce et que la prestation serait donc légèrement plus onéreuse, mais c'était le prix du silence et du secret

tout autant que celui de la quiétude et de la plénitude. De toute manière, depuis qu'ils recevaient cette Lucie, ils n'avaient eu qu'à s'en féliciter.

Les deux femmes n'avaient pas voulu prendre de douche et s'étaient éclipsées dans le froid de la nuit noire. Lui et sa moitié auraient encore de longues heures pour parler de tout cela. Et puis il avait aussi envie de retrouver ce ventre aimé : Hubert était bien dans les autres femmes, mais encore mieux dans la sienne !

⋆

— Eh bien, pour quelqu'un qui n'avait jamais eu de relations féminines, tu peux te vanter de l'avoir fait grimper aux rideaux, notre Annabelle ! Son mec était très, très content.

— Oui ? Ben c'est tant mieux parce que je ne ferais pas ça tous les jours.

— Et puis grâce à ta performance, ils nous ont gratifiées d'un joli supplément...

— Tu ne vois donc dans ces sorties qu'un intérêt purement matériel ?

— Tu ne vas pas cracher dans la soupe, hein. Ouvre donc cette bon Dieu d'enveloppe, et tu seras complètement rassurée. Dis-moi qu'à ta foutue filature tu ramassais en un mois ce qu'ils nous ont remis là ? Allons, honnêtement.

— Sur ce plan, tu as raison ; mais ça me dérange de « gagner mon pain sur le dos », comme aurait dit ma mère.

— Allons, le plaisir aussi était là, et n'est-ce pas cela l'essentiel ?

— Peut-être, encore que parfois j'ai pu douter du tien.

— De mon... Ah, ça s'est donc vu tant que cela ?

— Vu, peut-être pas ; entendu, sûrement !

— Je te garde chez moi jusqu'à midi. J'ai une douche, et tu puiseras dans ma garde-robe ; pour les sous-vêtements au moins.

— Ah, pourquoi pas ? Tu as une chambre d'amis ?

— On peut partager mon lit aussi, si tu veux...

— ...

— Ne fais pas cette tête-là, je rigole ! Tu as bien vu que je ne touche pas aux nanas.

L'une après l'autre elles s'étaient douchées, et l'eau chaude avait de nouveau nettoyé les souillures de la rousse ; puis, dans un grand lit frais, elle avait directement plongé dans l'abîme de l'oubli.

⋆

Le Soleil avec ses pâles rayons l'avait tirée de son néant vers onze heures trente. Son ventre réclamait son thé quotidien et de quoi se sustenter. Lucie, les tifs enroulés dans une serviette, avait tout du fakir et se baladait en peignoir. L'odeur de son abominable café flottait dans la cuisine.

— Alors, bien récupéré ? Quelle soirée ! Je suis moulue. Et toi, comment tu te sens après toutes tes galipettes ?

— Bizarre, et pas chez moi. Sinon ça va, je suis à peu près en forme.

— Tant mieux. Partante pour recommencer une autre fois ? Pas tout de suite, je le conçois bien... mais dans quelques jours ?

— Je... je ne sais pas trop.

— C'est pourtant simple. Le jeu en vaut-il la chandelle ? Là, toi seule peux peser le pour et le contre. Tu as regardé ton... cadeau ?

— Non, pas encore.

— Ne me dis pas que ça va encore aller au fond du tiroir de ton armoire ! Tu sais, c'est le premier endroit que les voleurs visitent quand ils dévalisent les maisons.

— Ne me porte pas la poisse, veux-tu ? Non, ce qui m'inquiète c'est que Jean ne m'a pas rappelée. Il est parti fâché dimanche soir, et depuis il me fait la gueule.

— Ça ne doit pas être si grave. Il a du boulot avec son année scolaire, et puis se mettre en pétard pour des riens, c'est le propre des jeunes d'aujourd'hui.

— Pas si sûre que ce soit juste un coup de gueule, comme tu dis.

— Tu as envie d'en parler ? Vous vous êtes chicanés pourquoi ?

— Oh... rien, ça va passer. Je ne peux pas, je n'ai pas envie de parler de cela.

— À ta guise, mais si tu as besoin de moi, je serai toujours là ; un renvoi d'ascenseur, quoi ! Les amies, les vraies, sont aussi faites pour cela.

— Humm...

Adèle avait maugréé sans que sa copine puisse comprendre la suite. Après le petit déjeuner, Lucie l'avait raccompagnée chez elle, et effectivement l'enveloppe et son supplément étaient allés rejoindre sa consœur dans sa cachette. Elle devrait songer à fourrer tout ça ailleurs : sur ce point-là, la brune avait raison. Mais elle n'avait toujours pas daigné regarder le contenu des deux « dessous de table ».

Le téléphone fixe n'avait reçu aucun appel ni message en attente, donc Jean était bel et bien en rogne. Elle se surprit à être énervée après ce petit con, ingrat au possible. Mais parler de cela, même avec Lucie, lui paraissait impossible. Une larme de rage apparut au coin de ses yeux. Elle n'allait tout de même pas céder à la pression exercée par ce... Bon, c'était toujours son fils ; mais ça... Faire ce qu'il voulait était bien au-delà de ses forces ; sur ce plan-là, elle ne plierait pas.

Quelque part, elle eut toutefois l'impression que sa détermination s'émoussait. Ce n'était pas Dieu possible de songer une seule seconde à lui donner satisfaction, mais son ventre pourtant rassasié par toute une soirée de bienfaits la trahissait à demi. Elle s'horrifia d'avoir ce genre d'idée saugrenue... Non ! Elle ne le ferait pas. Mais au fond d'elle... les mots de Lucie... elle sut c'était cela, la solution.

Jean l'avait trouvée plutôt jolie, et il le lui avait dit. Elle cherchait au fond de son cerveau les mots qu'il avait employés : « ... en tout cas, elle est bien jolie ta copine. » Il lui semblait bien

qu'il avait marmonné cette phrase. Après, ça ne la sauverait pas de ce naufrage qu'elle appréhendait déjà. Lucie s'était pourtant bien permis de lui demander de mettre son ventre, sa chatte, son corps à la disposition d'inconnus, et elle ne s'en plaignait pas ; mais pourquoi ne pas lui demander à elle de se rapprocher de son Jean... juste une fois, juste un soir. Encore fallait-il trouver le bon angle pour lui parler de cette histoire, et c'était là que le bât blessait. Lui raconter que son gamin était un fils indigne qui songeait à se taper sa propre mère, lui parler de ce genre de truc... impensable pour Adèle.

Elle passa sa journée à flâner et à épier les moindres vibrations de ses téléphones, mais ils demeurèrent obstinément muets. Pas d'appel en provenance de ce sale gosse. Et à l'heure du film la rousse pestait encore après ce moutard qui était têtu, comme son père. Mais l'idée, bien que confuse, faisait son petit bonhomme de chemin dans le cerveau de la belle rouquine. Jean et Lucie, Lucie et Jean... oui, une riche idée à creuser.

Une amie dévouée

Durant une longue semaine, la maman n'eut aucune nouvelle de sa progéniture. Elle avait laissé quelques messages, mais Jean n'avait pas répondu. Ce ne fut que le vendredi suivant vers douze heures qu'il envoya un SMS laconique précisant son retour dans la soirée... en compagnie d'un copain. Adèle se demanda qui son fils ramenait à la maison ; ça n'avait de toute façon aucune espèce d'incidence, l'important étant bien évidemment que le gamin soit décidé à rentrer. Elle prépara la chambre d'amis, draps propres, ménage fait.

Si son fils n'appelait plus suffisamment, Lucie, elle, le faisait pour deux. Elle avait presque deux fois par jour discuté avec son amie, pour trois fois rien, pour rompre une vraie solitude dont elle taisait le nom, se gardant bien d'y faire une quelconque allusion. La mère de Jean n'avait pas pu, malgré toutes ses bonnes résolutions, étaler les causes de sa brouille avec son garçon. Un véritable blocage dans sa tête. Pas moyen de mettre cette affaire sur le tapis. Dans ce domaine-là, son amie restait une parfaite étrangère.

Vers dix-sept heures, les deux garçons arrivèrent. Si elle se montra surprise, elle n'en laissa rien paraître : le pote en question n'était autre que Guy, celui de cette fameuse nuit chez son fils. Et l'autre bavait devant elle. Il n'était pas vraiment discret. À tel point qu'elle se demanda si Jean ne s'était pas aperçu de la manière peu orthodoxe dont son ami la zieutait. Le soir, ils regardèrent la télé dans le salon et Adèle s'enferma dans sa chambre. Les deux

gaillards avaient commandé des pizzas, preuve que son rejeton restait fâché contre elle ; mais il n'avait rien montré devant Guy.

Le livre qu'elle lisait, peu enthousiasmant au demeurant, l'endormait plus qu'il ne la distrayait ; elle piqua du nez et, le bouquin sur le drap, elle somnolait depuis un certain temps. Un bruit dans le couloir la ramena à la réalité : des pas furtifs lui apprirent que les jeunes allaient se coucher. Alors elle reprit son ennuyeux livre, le referma sur le marque-page et éteignit sa lampe de chevet. Elle respirait mieux, se sentant moins oppressée. Cette fois, elle pouvait se rendormir d'un cœur léger : son petit monde était calme.

Quand perçut-elle comme un mouvement au pied de son lit ? Pourquoi se sentit-elle soudain comme éveillée par une présence dans sa chambre ? Ce n'était sans doute qu'un prolongement d'un rêve qu'elle venait de faire et qui inconsciemment l'avait tirée des limbes de la nuit ! Elle tâtonna à la recherche de l'interrupteur ; la lumière jaillit d'un coup. Il était là, nu comme un ver : Guy, ce fichu gamin, que pouvait-il bien fabriquer au pied de son lit ? Il avait les cheveux en bataille, la bouille mal rasée.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? Vous faites quoi dans ma chambre ?

— Hein ? Oh, pardon, je... je suis désolé. Je crois que je suis somnambule.

— Vous vous fichez de moi ? Sortez ou je crie, et Jean va accourir.

— Non, non, ne criez pas, s'il vous plaît ; il faut que je vous parle.

— Vous croyez que c'est une heure pour parler aux gens, ça ? Et vous introduire de cette façon dans la chambre d'une femme ? Vous êtes un sale pervers !

— Non, non, Madame ; je vous en prie, ne faites pas de scandale... Il faut que je vous dise...

— Quoi ? Et puis passez ceci sur votre cul. Vous vous rendez compte de la situation ? Vous êtes à poil devant mon lit, dans ma

chambre, chez moi, avec mon fils à seulement quelques mètres de nous !

— Oui... mais Jean n'a pas cessé de nous poser d'étranges questions, à Léo et à moi.

— Des questions ? Comment ça, des questions ?

— Il voulait savoir si rien de spécial ne s'était passé entre vous et nous.

— Quand ça ? Entre vous et moi ? Vous voulez dire entre Léo et moi ou entre vous et moi ?

— Il nous a questionnés les deux. Séparément, puis aussi ensemble. Pour ma part, j'ai nié, et je pense que Léo en a fait autant. Mais Jean est resté comme fou toutes ces deux semaines à l'appartement.

— Je ne comprends rien. Et puis je vous dis de passer cette robe de chambre ; vous n'allez pas me promener votre truc sous le nez la moitié de la nuit, si ?

— Je vous rappelle que « mon truc », comme vous dites, vous l'avez...

— Oui, bon, ça va ! C'était un mauvais rêve, un cauchemar, et j'ai été gentille de ne pas vous coller une baffe.

— Euh, pas si sûr que « mon truc » ne vous a pas plu. Après tout, il y a bien eu un moment où vous ne dormiez plus vraiment.

— Ça suffit ! Maintenant fichez-moi le camp dans la chambre d'amis.

— Oh, s'il vous plaît... nous pourrions partager un peu de notre temps.

— Je dois vous le dire en chinois ? Vous êtes d'une lourdeur, jeune homme ! Maintenant ou vous filez, ou j'appelle Jean. Je réglerai l'incident demain avec vous deux. Allez, ouste, dehors ! Et en plus il est à poil, l'idiot... Non mais, vous me prenez pour quoi, pour qui ? Une pute, peut-être ? J'ai l'âge de votre mère.

— Non, non ! Mais je vous assure que non. Et puis... vous sucez si...

— Foutez-moi la paix ! Dehors ! Dehors ! Non mais, des fois... En voilà des manières !

Adèle avait haussé le ton et le gaillard avait vite regagné en tremblant la chambre mise à sa disposition. La maîtresse des lieux se releva dès qu'il eut disparu dans le corridor. D'un geste rageur, elle tourna la clé dans la serrure. Là ! Au moins cet imbécile ne pourrait plus se faufiler dans son espace intime. Mais bon sang, ils étaient donc tous devenus fous ? Quelle jeunesse que celle qui se croit tout permis ! Mais elle aussi avait mauvaise conscience : n'avait-elle pas activement participé à cet encouragement avec sa fellation inopinée faite à la sortie d'un songe ?

⋆

Sa nuit écourtée, elle eut un mal de chien à se rendormir. Les deux jeunes gens étaient déjà à table, buvant leur café matinal lorsqu'elle débarqua dans la cuisine. Le visage immédiatement blême, Guy attendait qu'elle ouvre la bouche. Il craignait ses réactions, mais surtout celles de Jean. Il n'avait guère dormi non plus après l'incident nocturne. Mais la colère d'Adèle était retombée comme un soufflé sortit trop vite d'un four. Elle s'installa face à son fils et prépara tranquillement son thé. Lui aussi attendait qu'elle parle la première, mais elle n'avait aucune envie de déclencher les hostilités ; il lui avait trop manqué depuis ce dimanche chaotique.

L'atmosphère tendue se dérida un peu lorsque Guy comprit qu'elle ne dirait rien. Il se demanda bien pourquoi, mais après tout c'était son choix, et très bien ainsi. Il n'excluait pas de recevoir une fois encore ses faveurs. Elle en avait peut-être envie, finalement, plus qu'elle ne l'avait montré ? Pourtant elle n'avait pas feint sa colère, alors qu'à poil il espérait encore qu'elle l'invite entre ses draps. Allez savoir, avec les femmes... c'est d'un compliqué, ce qui se passe sous leur tignasse de brunes, rousses ou blondes.

— Votre programme de la journée, Jean ? Vous déjeunez avec moi ou non ? Je dois préparer le repas ?

— Tu en penses quoi, toi, Guy ?

— Moi, je suis le mouvement. Je n'ai pas le choix.

— Bon. Alors steak-frites pour tous les trois, ça conviendrait à ces messieurs ?

— Parfait en ce qui me concerne, Madame.

— Et toi, Jean, ça te va également ?

— Oui... avec peut-être une salade verte ?

— Pas de souci. Bien. Je vais me doucher ; alors si vous sortez, fermez la porte.

— Maman... attends...

— Oui ? Tu as besoin de quelque chose ?

— Guy et moi aimerions aller faire un tour au marché ; c'est toujours le samedi, le jour des forains ?

— Oui, ça n'a pas changé.

— Et...

— Oui ? Tu veux quoi, dis-moi...

— Tu n'aurais pas un peu de... monnaie ?

Adèle eut un large sourire. Il ne perdait pas le Nord, ce loustic ! Habitué à recevoir plus qu'à donner, depuis le temps. Et l'autre, là, ce Guy qui épiait chacun des mouvements de la femme... Elle se préparait à une réponse cinglante mais elle jugea qu'il valait mieux une bonne trêve qu'une mauvaise guerre.

— Sers-toi... Dans mon sac, le porte-monnaie. Prends ce dont tu as besoin. J'ai de l'argent ailleurs, ne t'en fais pas. S'il n'y en a pas assez, dis-le-moi et je t'en donnerai d'autre.

Il avait déjà plongé la main dans le baise-en-ville de sa mère et sortit du portefeuille deux billets portant la tête de Cézanne.

— Je peux prendre ces deux billets ?

— Mais oui, je viens de te dire.

— Merci, tu es la meilleure des mamans, et je suis parfois un sale con.

— Chut... Là, on dirait vraiment ton père !

Le garçon s'était avancé et il avait collé sa bouche sur sa joue pour un bisou qui claqua dans la cuisine.

— Bon, les garçons, filez ; le marché ne dure que jusqu'à midi, et moi j'ai du travail. Allez, garnements, allez vous promener. C'est rempli de filles, le marché du samedi.

Ils étaient rapidement partis en riant. Adèle eut pourtant l'impression très nette que l'argent avait largement contribué à améliorer les relations fils-mère. Un comble, tout de même !

Elle préparait son repas de midi quand la sonnette de la porte retentit. Lucie, toute fringante, attendait sagement que son amie lui ouvre.

— Alors, ma belle, des nouvelles de ton fils ?

— Oui. Il est rentré hier soir avec un de ses copains ; ils sont partis traîner sur le marché.

— Il n'est pas très grand en ce moment ; il fait frisquet et la neige menace encore, alors les camelots ne sont pas nombreux à oser braver la fraicheur du samedi.

— Tu y es allée et ne les as pas croisés ?

— Non, mais je n'ai aperçu ton Jean qu'une seule fois, et pas très longtemps. Tu as l'air d'être plus en forme que ces derniers jours ; je comprends que tu sois heureuse.

— Je ne sais pas trop ce qui se passe depuis quelque temps avec lui. Une crise pour sa sortie définitive de l'adolescence ? Tu penses que ça peut exister, ça ?

— Aucune idée, ma pauvre. Mais il devrait se trouver une petite amie, et je suis certaine que sa crise passerait tout de suite.

— C'est bizarre : je crois que là encore tu as raison. Une femme lui ferait le plus grand bien. Bon, ce n'est pas pour aujourd'hui, avec son grand dadais de copain.

— Je vois. Il n'est pas... homo ?

— Je ne crois pas. En tout cas l'autre, ce Guy, lui c'est sûr qu'il ne l'est pas.

— Tu l'as déjà testé donc pour être si catégorique ? Je vois... madame se lance dans les petits jeunes ! Une cougar... D'un autre côté, je trouverais cela plutôt pas mal. Un jour, il faudra que je tente l'expérience moi aussi.

Adèle, qui écoutait d'une oreille distraite sa voisine de table, se sentit soudain plus intéressée. Si c'était Lucie qui demandait, alors aurait-elle peut-être une chance de la décider. Et comme on se jette à l'eau, elle se lança :

— Tu pourrais tenter mon Jean ; ça me rassurerait, et puis je saurais...

— Tu... tu me proposes de baiser avec ton fils ? J'entends bien, là, où je rêve ? Tu imagines le tableau ? C'est un coup pour que tu me tournes le dos définitivement si jamais l'affaire tournait mal.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ? Oui, j'aimerais que tu fasses l'amour avec lui. Au moins serais-je sûre qu'il aime les femmes ; et puis... son professeur ne pourrait qu'être bon, je sais comment tu t'y prends.

— Eh bien, ma cochonne, tu ne me l'envoies pas dire, celle-là !

— Je peux te payer cela ; un service, en somme.

— Là, tu me prends pour une salope à ton service. Non, je veux bien tenter le diable pour te dépanner, mais pas pour m'enrichir. J'ai assez « d'amis » friqués qui se chargent de me faire vivre ; tu le sais parfaitement.

— Oui... Je dois te dire que la scène de ce fameux dimanche où il est parti en colère, elle était provoquée par une envie de moi que je ne pouvais décemment pas satisfaire.

— Non ? Tu me charries, là ? Tu comprends ce que tu me racontes ? Que ton fils serait assez pervers pour vouloir baiser sa mère ? Je n'y crois pas... le petit con !

— C'est les mots que j'ai employés pour qualifier sa conduite.

— Ce n'est pas croyable, ça ! Tu ne me disais pas que c'était un bon fils ? Un gamin ne peut pas faire ça avec sa génitrice. On lui donnerait le bon Dieu sans confession, à ce petit... trou du cul !

Alors c'est décidé : je m'occupe de son cas dès ce soir. Reste son pote ; il devra rester ici avec toi. Tu crois que tu sauras le garder à la maison près de toi ?

— Oui... enfin, je pense que oui.

— Alors tu ne sais pas ? Je m'invite à votre déjeuner. Plus on est de fous, plus on rit, hein !

— Ça marche, d'accord. Va au salon regarder la télé.

— Non, je vais te donner un coup de main. Tu as décidé de cuisiner quoi ?

— Oh, seulement des steaks et des frites. Plus une salade verte.

— Des vraies frites avec de vraies patates ? Humm, je les épluche si tu veux me donner le matériel.

Toutes deux étaient franchement hilares, et ce fut rigolards et amusés que les deux gaillards retrouvèrent Adèle et son amie Lucie. De suite, Jean eut les yeux qui brillaient : il n'allait pas être difficile à convaincre ; de cela la brune en était déjà certaine. Son pote, lui, s'intéressait plus à la mère de Jean, et seule sans doute Adèle ne s'en rendait pas compte, à moins qu'elle ne fasse la sourde oreille à cet appel si peu voilé.

Le repas se passa dans une sorte d'ambiance magique alimentée par les bons mots de Lucie. Elle était époustouflante. Ses yeux, papillons qui virevoltaient, sautant d'un garçon à l'autre avec une sorte de frénésie, entouraient les deux jeunes hommes de leurs clignements de paupières exagérés. Elle captivait l'attention de tous par des histoires plus ou moins cochonnes. Les deux mecs bavaient littéralement devant elle ! Adèle admira l'exercice de haute voltige de son amie : elle savait y faire, pas de doute là-dessus.

— Jean, tu m'as l'air bien costaud... Tu auras bien cinq minutes à accorder à une pauvre femme seule après le déjeuner ?

— Pour quoi faire ?

— Je voudrais descendre une vieille malle de mon grenier, mais elle est trop lourde pour mes frêles muscles. Alors après le café, si

tu veux bien, nous irons chez moi et tu me donneras un coup de main.

— Moi aussi je peux vous accompagner si vous voulez, Lucie.

— Toi, Guy ? Non : toi, tu vas aider Adèle à faire la vaisselle ; il faut bien aussi penser à notre hôtesse. Ça te va comme ça ? Et ce soir, nous pourrions tous les quatre aller au cinéma ; le film « Bienvenue chez les Ch'tis » est à l'affiche en ville. Ça convient à tout le monde ? À toi aussi Adèle ? À moins que tu ne préfères que j'embarque notre Guy et que ton fils te donne la main pour les tâches domestiques ?

— Non, Lucie, emmène Jean. Au moins il saura où habite ma nouvelle copine, parce que quand je lui dis que je vais chez toi, il ne visualise pas encore bien l'endroit.

— Bon. Eh bien puisque tout le monde est d'accord... Chef, un café ! Allez, les garçons, avec moi : chef un p'tit verre, on a soif...

Un joyeux brouhaha accompagnait cette fin de repas au demeurant fort agréable. Puis après le café que tous sauf Adèle prirent, la belle Lucie partit en compagnie du fils de la maîtresse des lieux. Guy était dans ses petits souliers. Il avait desservi la table, et maintenant un torchon dans la main il essuyait la vaisselle que la rousse déposait sur l'égouttoir après l'avoir lavée et rincée. Intérieurement, la femme rigolait de le voir si prompt à se racheter. Il se taisait, elle aussi, et de ce fait l'ambiance restait étrangement tendue. Elle venait de finir quand il fit tomber une fourchette sur le carrelage. Il était rouge de confusion et la mère de Jean fronça les sourcils.

— Je... je ne sais pas ce qui m'arrive. Je suis maladroit depuis...

— Oui ? Depuis quand ? Depuis que vous rendez visite aux dames la nuit, nu comme un ver ? Depuis que vous devenez somnambule à la demande ? Depuis quand ? Allons, expliquez-vous.

— C'est... c'est-à-dire que... je, vous me faites flipper.

— Ah bon ? En voilà une de drôle d'idée. Avez-vous dit à mon fils comment vous aviez atterri dans mon lit cette nuit-là ? Vous

lui avez expliqué également pourquoi vous étiez venu cette nuit à nouveau dans ma chambre sans rien sur le dos, la queue à l'air ?

— Non... bien sûr que non !

— Vous croyez qu'il apprécierait de savoir que son ami tente de venir baiser sa mère ? À votre avis ? Qu'est-ce qu'il en penserait ?

— Je... j'avoue que je n'en sais rien du tout. Mais vous... est-ce vrai que vous avez passé un moment avec Léo ?

— C'est lui qui vous a raconté cela ? Précisément ? Parce que je peux vous assurer que personne de mon entourage ne s'intéressera plus à vous si je parle de la manière dont vous êtes arrivé au milieu de ma chambre. Vous devriez avoir honte ! Ce n'est pas comme cela qu'on se comporte chez des personnes qui vous reçoivent.

⋆

Arrivée chez elle, Lucie avait fait monter le garçon au grenier. Il en était redescendu avec sur les bras une malle si lourde qu'il en avait les muscles noués. Elle suivait dans les escaliers en bavardant, mais ne montrait aucun signe de compassion. Il ahanait avec son fardeau qu'elle avait fait déposer au garage, tout au bout de la maison. La sueur perlait sur le front du jeune homme. Dehors, la température était encore négative en ce début d'après-midi ; le mercure ne remonterait pas avant un bout de temps. Une fois sa cargaison amenée à destination, Jean suivit Lucie qui souriait.

— Viens, tu vas prendre froid. Attends, je vais te sécher les cheveux. Regarde-moi ça comme tu transpires... Viens là que je te frictionne un peu ta belle tignasse

Jean était tout proche de cette femme qui sentait bon. Un parfum qui l'émouvait. Sans trop savoir pourquoi, Lucie l'attirait. La serviette sur sa caboche allait et venait, se faisant bien plus douce. Puis elle se frotta contre lui. Bizarrement, une main sur sa nuque s'était mise en mouvement et arrivait à hauteur de ses reins.

— Tu es un beau garçon. Un homme, déjà... Tu as déjà pris une femme ?

— ... « Pris une femme ? »

— Je veux dire as-tu déjà fait l'amour avec une femme ? À moins que tu ne préfères les hommes...

— Hein ? Mais non, bien sûr !

— Non ? Tu n'as jamais couché ? Oui ou non avec un homme ?

— Non !

Le ton laissait entendre de l'agacement, mais il ne reculait pas alors qu'elle le coinçait contre elle. Les seins de l'amie de sa mère s'écrasaient contre la poitrine du jeune et elle serrait de plus en plus fort. Il sut d'emblée qu'il avait envie d'elle. Son sexe avait, tel un serpent, pris une forme qui ne trompait pas : il bandait, et elle insistait. Maintenant sa main se baladait sur les fesses de Jean. Pas de doute, elle l'allumait. Il se demanda si la malle à extraire du grenier n'avait tout simplement pas été un prétexte. De sa menotte qui tenait toujours la serviette, elle le repoussa vers un siège ; il comprit de suite qu'elle voulait qu'il se mette assis.

Elle ne disait rien, mais ses gestes éloquents étaient autant d'ordres muets. Une fois son cul posé sur la chaise en paille, elle lui mit les bras dans le dos, et tirant sur sa ceinture elle se servit de celle-ci pour lui lier les deux poignets. Jean désormais était à la merci de cette grande bringue brune, mais il n'en éprouvait aucune véritable crainte. D'un mouvement souple inattendu, elle venait d'ouvrir sa braguette. Il baissa les yeux pour éviter son regard.

Sans qu'il y trouve à redire, les doigts de Lucie avaient fait sortir du pantalon le tube de chair en érection.

— Mais c'est vrai que c'est tout beau, ça... Ah, les femmes doivent l'aimer, cette... bestiole !

— ...

— Allons ! Tu n'es guère bavard, mais nous allons bien voir si jouer avec ton oiseau te fait aussi chanter.

Elle avait d'un coup joint le geste à la parole. Sans qu'il s'y attende, la brune s'était agenouillée ; sa bite lui arrivait devant les lèvres. D'abord de la pointe de la langue elle vint comme goûter le

pistil, puis en gardant la hampe entre ses phalanges recroquevillées elle passa ce bout rose entre la peau et le gland qu'elle n'avait pas décalotté. Jean eut un sursaut, provoqué par une envie violente de faire l'amour et par les sensations de cette caresse enflammée qu'elle lui distillait.

— Alors, beau merle, on n'aime pas ça ? Mais si, tu vas voir : je suis bien certaine que tu vas apprécier et que tu vas même en redemander. Laisse-moi faire. Une deuxième maman, c'est bien ce que tu aimerais, non ? Une maman dans ton lit...

— Pour... pourquoi dites-vous ça ?

— Tous les jeunes de ton âge rêvent de coucher avec leur mère ; enfin, c'est ce que je lis sur certains sites d'histoires érotiques. Vous êtes les rois d'Internet, vous autres, les jeunes d'aujourd'hui. Pourquoi ne serais-tu pas fait du même bois que les autres ? Allons, avoue que ta mère est bien belle, non ?

— C'est... c'est elle qui vous a raconté des trucs ?

— Que voudrais-tu qu'elle me raconte ? C'est ta maman, et elle est bien sage. Mais toi... femme ou homme ? Homme ou femme ? Tu vas bien finir par me le dire... Tu couches avec ton copain, ce Guy, là. Tu peux me le dire sans crainte ; tu sais, moi je comprends que tes réactions à mes caresses sont un signe.

— Je... je ne comprends rien de ce que vous me voulez...

— Mais je veux baiser avec toi ! C'est bien le bon terme ? « Faire l'amour », ça vous est totalement étranger, n'est-ce pas ?

— Ah... ah...

Lucie s'était tue et avait repris le manche en bouche, mais cette fois elle avait accentué sa fellation, introduisant plus profondément le sexe mâle dans sa bouche, et Jean se tortillait comme un ver sous les lapements de la brune. Elle suçait divinement. Il se trémoussait sur l'assise de paille et soufflait tout l'air de ses poumons. Il aurait voulu lui tenir la tête, la caresser aussi, mais elle l'avait si bien attaché au siège que c'était impossible. Il dut donc subir sa pipe ; et Dieu, qu'elle y mettait du cœur à l'ouvrage !

Il ne voyait plus que le haut de son crâne ; elle avançait la tête et reculait de différentes façons, de quoi provoquer chez le garçon des sueurs. Il ne savait plus comment se débattre ; les perceptions qui lui parvenaient avaient toutes des origines diverses. Son corps tremblait sous l'irrésistible envie que Lucie provoquait. Sa seule pensée fut soudain de se retenir, le plus longtemps possible, mais que c'était pénible... Sentir monter en lui cette éjaculation imminente devenait un supplice.

Quand elle stoppa net sa pipe, ce fut encore plus difficile. Il était bloqué par cette semence qui voulait s'échapper de lui, et ne pas pouvoir se servir de ses mains pour terminer le travail qu'elle avait entrepris, c'était atroce comme attente ! Lucie, debout à nouveau, le regardait. Il la vit qui, sans retirer sa jupe, faisait glisser sa culotte sur ses cuisses. Elle saisit juste le pan de son vêtement par le bas alors que le triangle de tissu restait accroché à l'un de ses pieds. En avançant, elle vint s'asseoir sur les genoux de Jean.

— Tu dois être patient, mon petit Jean... Ne viens pas tout de suite... Je vais te donner ce qu'aucune autre femme ne t'a donné jusque-là...

La soupe

Adèle, un anorak sur le dos, faisait le tour du jardin. Les derniers poireaux restaient verts, et là-bas sur la montagne qui faisait face à la petite maison, les arbres décharnés avaient pris des allures de squelettes. Les branches noires hivernaient depuis la fin de l'automne et les feuilles avaient toutes disparu. La femme se sentait un peu triste. Sur la terrasse, le copain de son fils – en bras de chemise, quel idiot ! – venait d'apparaître.

— Mais bon sang ! Restez au chaud ! Vous allez attraper la mort dans cette tenue.

— Je voulais... juste vous aider.

— À quoi faire ? Pour cueillir deux poireaux ? Pour ma soupe ? Ça ne nécessite pas tant d'efforts.

— Je... m'excuse, mais je croyais bien faire.

— C'est ça, rentrez vite à la maison, et surtout fermez la porte : je ne chauffe pas pour le plaisir, vous savez.

Guy s'était empressé de retourner à l'intérieur. « Non, mais quel idiot ! » songea d'un coup Adèle, puis elle arracha d'un coup sec les deux légumes dont la soupe serait faite.

Depuis que Jean était parti avec Lucie, son imagination lui faisait entrevoir d'étranges images. Elle pensait à ce qui devait se passer entre son fils et son amie. Elle n'avait pas de craintes : la brune saurait bien s'occuper de son gamin, mais c'était un peu comme si l'autre lui volait une part d'elle-même. Un bout de son

ventre, un morceau de son corps. La chair de sa chair. Difficile de croire qu'une autre femme puisse lui donner de l'amour...

Bien entendu, rien à voir avec celui que toute sa vie elle lui avait voué. Non, cet amour physique que son esprit s'obstinait à trouver mal entre un garçon et sa mère, c'était de celui-ci qu'il s'agissait ; et au moment où cela devait se produire, elle avait les mâchoires serrées et les tripes nouées. Elle se questionnait davantage, comme si son refus n'avait finalement pas été légitime. Pourtant il lui semblait qu'elle n'avait fait que ce qui était juste : elle resterait la mère sans devenir l'amante. Alors pourquoi ce désarroi, ce trouble au fond de son esprit ?

Guy avait presque des remords. Son copain Jean était parti avec la brune et lui était là, coincé avec cette Adèle. Vêtue chaudement, elle venait de pénétrer dans le jardin. Quels légumes pouvaient encore bien survivre par cette froidure ? Il pensa qu'il était temps de faire la paix avec cette belle plante et se dirigea vers elle. Le froid piquait, surtout qu'il n'avait rien d'autre que sa liquette sur les dos. Elle venait de le tancer, et c'est presque heureux qu'il regagna l'intérieur de la maison bien chauffée. La femme remontait elle aussi du potager avec deux rescapés du gel. Il lui ouvrit la porte-fenêtre.

— Vous vouliez donc prendre froid ? Il fait moins six dehors ; et en chemise... la crève vous guettait, jeune homme.

— Je... vous avez raison, je n'ai pas réfléchi.

— Ça vous arrive souvent ?

— Pardon ?

— Oui de ne pas avoir assez de jugeote et d'agir à la légère ? Ça vous prend souvent ?

— Non. Je crois que c'est vous qui me tournez la tête.

— Ben, tiens donc... Me voici à nouveau coupable, désignée d'office. Vous êtes un drôle de type, vous !

— Je vous assure que d'ordinaire je suis... normal.

— C'est quoi, votre définition de la normalité ? Je suis curieuse d'entendre cela. Entre venir vous vautrer dans un canapé occupé, vous balader à poil au milieu de la nuit et chercher la mort dans un jardin vosgien, tout vous paraît parfait ?

— Je... non, mais vous me faites faire des trucs inconcevables, je vous l'avoue, jamais je n'ai rencontré une femme telle que vous.

— Je n'ai rien d'exceptionnel, à mon sens.

— Ben... vous m'avez pourtant fait une gâterie sans que je réclame vraiment.

— Vous étiez dans mon lit et je rêvais pour de bon, moi. Alors ne revenez pas là-dessus.

— Vous n'avez donc plus envie de rêver un peu ?

— Ne remettez pas cela, bon sang ! Je vous ai déjà dit que c'était une erreur, alors il est des insistances qui deviennent de vraies lourdeurs.

— Oh... s'il vous plaît... Juste un peu, juste une caresse...

— NON ! Allez sur votre ordinateur et trouvez-vous un bon porno. Prenez votre machin à la main et faites-vous plaisir si ça vous chante, mais n'attendez plus rien de moi.

— Si je fais ce que vous dites... vous resterez près de moi ?

— Quoi ? Mais vous avez vraiment un grain, vous !

— S'il vous plaît... Je me mets sur le canapé et vous sur le fauteuil ; ça me donnera des idées, et je suis sûr que ça ira plus vite de vous voir me regarder.

— Mais il est bon à enfermer, le gaillard, là... Comment Jean peut-il être votre ami ? Vous êtes pervers pour de bon !

— Soyez chic, s'il vous plaît ; juste une minute, juste un moment.

— Lâchez-moi les baskets et faites votre petite popote tout seul. J'ai la mienne à préparer.

Elle avait tourné les talons et il était resté comme deux ronds de flan. Dans sa cuisine, elle cherchait à calmer ce début de colère que le loustic avait su engendrer par ses paroles malfaisantes. Et Lucie qui devait peut-être faire avec Jean ce que ce Guy envisageait

avec elle... Un comble tout de même d'envoyer son gamin prendre avec une autre ce qu'elle refusait à ce jeunot !

Il était parti vers le salon, et plus un bruit ne venait troubler la maisonnée. Au bout d'un moment le silence fut interrompu par des bruits qu'elle reconnut de suite : ce con de gosse avait appliqué à la lettre ses préceptes ! Elle n'en revenait pas... La porte entrouverte, elle pouvait le voir avec le portable sur la table basse et le futal à mi-cuisses. Il tenait dans sa main sa queue et se masturbait tranquillement. Non, mais quel sans-gêne ! Il ne quittait plus son écran des yeux et poussait des soupirs qui parvenaient à la cuisine. Subitement, elle eut un vrai coup de chaleur ; une incroyable vibration s'empara de l'ensemble de son corps, et quand elle crispa ses doigts sur son sexe pourtant emmitouflé dans sa gangue de vêtements, elle croisa le regard de Guy. Il leva simplement sa main libre pour lui indiquer la place vacante à ses côtés ; et aussi bête que ça puisse paraître, Adèle avança vers le garçon.

Les prunelles brillantes, elle s'assit près du branleur qui avait arrêté les allées et venues de son bras. Il attendait simplement. Pourquoi, lorsqu'il lui agrippa le poignet, se laissa-t-elle faire ? Grand mystère des femmes. Les doigts menus encerclèrent la bite, et c'était elle qui désormais donnait le la à cet ascenseur charnel sur le tube de chair raide. Elle ne rechigna guère plus quand la main libre lui appuya sur la nuque. L'intention évidente était de faire plonger sa tête pour que sa bouche s'emparât de la bête frémissante d'impatience. Alors la rousse, pour la seconde fois en quelques semaines, se retrouva avec le sexe de ce Guy dans la bouche et elle refit sans rechigner les gestes ancestraux qui permettent aux hommes d'adorer les gorges féminines au plus haut point.

Cette femme était une fieffée cochonne, et il n'en démordrait plus. Mais qu'elle suçait bien, qu'est-ce que c'était bon... Il lui lâcha la nuque et la laissa se débrouiller toute seule. Comme une grande, elle lui taillait une pipe mémorable. Mais ce qui le surprenait le

plus, c'était qu'elle le fasse avec autant d'élan, de générosité dans le don de soi.

Le plaisir ne se préoccupe jamais de connaître l'âge des personnes...

⋆

Sur son siège, Jean restait à la merci de la belle Lucie. Celle-ci alternait le chaud et le froid. Assise sur ses genoux, tantôt elle se frottait la chatte sur la bite raide, puis marquait de longues pauses en écrasant de tout son poids la lame et les testicules. Il soufflait plus fort, se retenant de toutes ses forces de la supplier. Il était à deux doigts d'implorer une caresse ou qu'elle abrège le supplice qu'elle lui infligeait. Depuis de longues minutes, elle jouait à l'amener au bord de l'explosion pour mieux l'instant suivant l'abandonner en relâchant la pression.

Puis le jeu ne l'amusa plus. Elle se releva, mais ne délia pas notre gaillard qui tressautait sur l'assise paillée. Se soulager, ou qu'elle le fasse ! Sa position devenait intenable et il psalmodiait un chant étrange. Lucie souriait, contente d'avoir amené le jeune homme aussi loin. Il se montrait d'une endurance hors du commun. Il n'avait toujours pas éjaculé malgré le traitement de faveur qu'elle lui avait infligé, mais elle avait aussi réussi à se donner chaud. Aussi, après qu'il eut bercé sa tête un long moment de droite à gauche, elle décida d'en finir. Du reste, son amie Adèle – à moins que la fine mouche ait tout saisi depuis le début – devait se poser des questions. Donc, clémente, elle sonna l'hallali. En revenant vers la chaise où il gesticulait comme un beau diable, elle secoua à nouveau le cocotier.

Croyant qu'elle allait le finir à la main, il l'implora de faire vite ou de le détacher.

— Tu veux vraiment qu'on baise tous les deux ? C'est ton souhait ?

— Oui ! Je vous assure que oui.

— Alors je veux que tu me promettes deux choses.

— ... ? Je ne saisis pas ce que vous dites, là.

— Tu dois me promettre de faire la paix avec ta mère. Elle t'aime et s'est sacrifiée longtemps pour que tu sois bien, que tu fasses de bonnes études. Alors j'attends.

— Je vous le promets, oui, mais nous ne sommes plus fâchés. Et la seconde requête ?

— Tu n'essaieras plus jamais de coucher avec elle. Plus jamais, tu entends ? Une mère n'est pas une amante ou une maîtresse. Elle a raison de ne pas te donner satisfaction. Tu ne peux pas lui demander un pareil sacrifice. Son amour est bien plus fort que celui auquel tu aspires parfois avec Adèle.

— C'est... c'est elle qui vous a parlé de ça ?

— Je ne suis pas devin ; bien entendu que nous avons évoqué tes demandes idiotes. Je la comprends et je l'approuve. Imagine comment ensuite vous vivriez cela... plus jamais vous ne vous regarderiez de la même manière. Un jour, tu auras une femme et des enfants. Tu serais d'accord, tu apprécierais que ton fils baise sa mère ? Ta femme, quoi !

— Ben...

— Même les animaux ne font pas ce genre de saloperie. Alors je vais remplacer ta mère pour un long, un bon moment. Nous allons tous les deux prendre un maximum de plaisir, mais si jamais tu cherches encore à coucher avec elle, je te le ferai regretter amèrement. Et dans ce domaine, tu ne peux pas imaginer comme je suis capable de faire souffrir un homme ; alors, un presque gamin... Réfléchis, mais fais vite.

— Vous voulez bien me détacher ? S'il vous plaît...

— Mais bien sûr. Tu as déjà une vague idée de ce que peuvent être les tourments qu'une femme peut infliger à un type ?

— Oui ! J'ai compris, et je vous jure que je ne parlerai plus jamais de cela ni n'essaierai plus non plus.

— À la bonne heure ! Voilà qui est sage. Alors viens, mon mignon. Tu as droit à ta récompense, comme un gentil toutou. Viens chercher ton susucre.

Jean, les bras endoloris par leur station dans son dos, se demanda si elle se moquait ou si Lucie parlait sérieusement. Il se leva lentement avec le sentiment d'être ridicule, le chibre à l'air devant la nana dont la jupe était retombée en masquant son bas-ventre. De son index replié, elle lui faisait pourtant signe de venir à elle. Il osa donc affronter les deux mètres qui les séparaient. Dès qu'il fut suffisamment proche, elle le prit gentiment par la main.

— Viens. Sur mon lit nous serons bien mieux. Tu m'as donné ta parole, ne l'oublie jamais.

— Oui Madame.

— Plus de « Madame » : c'est Lucie. Et tu peux aussi me tutoyer.

Ébahi, il se laissa guider vers la chambre. La pièce était assez commune : un grand lit, une armoire-penderie et une sorte d'énorme et massive commode surmontée d'un immense miroir, lequel renvoyait l'image du plumard. Elle se retourna brusquement, échauffée par les attouchements qu'elle avait prodigués sur Jean durant presque une heure. Face au jeune homme, elle enroula ses bras autour du cou masculin et le premier baiser arriva là, debout aux abords de la couche. Ensuite tout devint confus dans la tête du garçon.

En quelques minutes sans même s'en rendre compte, il fut l'objet d'un savant déshabillage. Cette fois, elle irait jusqu'au bout de ses envies et il devrait soit suivre, soit subir. Elle le propulsa d'un coup sur la couverture puis, toujours aussi rapidement, elle retira elle aussi tous ses vêtements. Le corps de la brune apparut dans la lumière devant celui qui bandait toujours. Il restait allongé sur le dos alors qu'elle, debout, s'installait en passant un pied de chaque côté de son visage. Il avait une vue inouïe sur son entrejambe.

Cette Lucie, entièrement lisse, lui montrait sa chatte dans sa version la plus crue. Lentement, elle fléchit sur ses genoux, et le jeune homme vit descendre vers son visage cette lune fendue. Elle prenait son temps pour le faire à nouveau languir. Cette fois, l'entaille humide était juste à quelques centimètres du nez de Jean. De ses mains, Lucie prit appui sur les jambes du garçon qui tressaillit lorsque le sexe féminin entra en contact avec sa figure. À ce moment-là, elle se pencha en avant et le jeune homme sut qu'elle voulait une autre forme de baiser.

Alors, docilement, il s'exécuta. Sa langue vint d'abord goûter cette longue balafre aux lèvres plus sombres, presque brunes. Puis elle en découvrit tous les contours avec un regain de vitalité qui se traduisit immédiatement par un plus grand raidissement de la canne entre ses jambes. Parallèlement à cette découverte, il sentit qu'un four venait de happer son mandrin : Lucie avait gobé sa queue et reprenait sa manœuvre de succion. Le soixante-neuf entrepris avait une saveur toute particulière.

Lentement il lissa, embrassa, suçota cette plaie aux saveurs très spéciales. Il comprit qu'il devait lui faire du bien quand elle ne s'occupa plus de sa pine. Les gémissements qu'elle poussait lui revenaient comme un hymne, un psaume au sexe. Cette première envolée d'une gorge féminine qui chantait pour lui, et pour lui seul une Marseillaise aux accents particuliers. Et devant les yeux du garçon dansait une lune qui appelait le loup. Sous la caresse de la langue, elle se frottait de toutes ses forces pour qu'il prospecte plus profondément sa chatte. Et il osa enfin oublier tout.

Soudain, sans trop savoir pourquoi, il la sentit tressauter. Il recula un peu sa langue de l'endroit qu'il venait de découvrir, mais ce fut seulement pour mieux y revenir. Ensuite, il se contorsionna pour remonter ses bras et ouvrir de ses doigts cette étrange fleur. Tout en haut de celle-ci, un piton bien différent du reste surgissait, semblable à une bite miniature. Un gland gros comme un grain de

maïs était sous la baveuse de Jean ; et chaque fois que sa langue effleurait ce mini-mont, elle avait la chair de poule.

Combien de temps le gaillard énerva-t-il ce pic à tête de velours rose ? Il ne s'occupait plus que de celui-ci alors que ses doigts naviguaient dans le conduit complètement trempé. Le majeur et l'index associés allaient et venaient dans cette mer aux vagues claires. À présent elle criait, et ses gémissements ressemblaient fort à des encouragements. Mais comme il limait avec ses doigts de plus en plus vite la gaine ouverte, il abandonna sa léchotte. Elle braillait vraiment de plus en plus. Pour la ramoner plus profondément tout en tournant légèrement, Jean avait mis en appui son pouce sur le haut de ses fesses.

Alors, sans même qu'il l'eût vraiment désiré, celui-là força sur la pastille qui se situait par là. Quand les phalanges de ce dernier doigt s'y enfoncèrent tout entières, elle poussa un cri de bête blessée, mais elle ne chercha pas à le faire ressortir, se dandinant du derrière comme une folle ; et sa tête aussi se berçait désormais sur les cuisses du garçon. Elle se cabrait, pareille à une folle furieuse. Il comprit enfin ce que le mot plaisir pouvait signifier chez une femme. Une sorte de fierté envahit le jeune homme.

C'était elle qui s'était écroulée sur le côté, le corps parcouru de spasmes. Tous ses muscles bougeaient ; elle donnait l'impression d'avoir mal partout, de ne plus pouvoir domestiquer ses tressaillements qui frisaient sous sa peau. Sur un coude, Jean voyait tout cela avec presque de la peur dans le regard, mais elle le rassura d'un large sourire.

— Eh bien, mon ami... tu peux te vanter de m'avoir fait jouir sauvagement. Le coup du doigt dans le derrière... je ne sais pas si c'était fait exprès, mais bon sang, tu m'as embarquée dans un autre monde !

— ... ?

— Regarde-moi ça ! J'en tremble encore, mais c'était trop bon. Wouah... tu vas devenir un amant merveilleux. Il te faut juste

apprendre la patience. Bon... je vais moi aussi te faire jouir, tu veux bien ?

— Oui... oui, bien sûr.

— Alors accroche-toi, mon gaillard : c'est parti !

Elle s'est servie de toutes ses armes de femme pour parvenir à lui arracher une jouissance qu'elle souhaitait à la hauteur de celle reçue. Des attouchements, des caresses, des baisers en tout genre ; elle avait démontré une patience d'ange, le tenant dans un état proche de l'apoplexie durant de longues minutes. Puis elle s'était enfin assise sur sa bite, et cette fois la trique était entrée en elle. Ses longues montées et ses descentes modulées avaient fini par avoir raison de lui. Il s'était alors épanché, se vidant par petits jets qu'elle dirigea sur son ventre.

Elle barbouilla ensuite en riant toute sa poitrine de cette semence chaude et gluante. Lui se sentait d'un coup si fier... Il venait d'apprendre qu'il pouvait prendre un incroyable plaisir avec une femme, et cette Lucie, l'amie de sa mère, celle qui l'avait remplacée durant ce corps-à-corps épique, cette femme avait l'air d'avoir apprécié. Il se sentait soudain... un homme prêt à affronter d'autres sexes, d'autres femmes avec des armes nouvelles. Il n'avait pas changé ; seule sa perception du monde du sexe se trouvait être différente. Au moins avait-elle réussi ce tour de force.

⋆

Adèle se laissait prendre à son propre jeu ; l'envie de Guy était très communicative. Il bandait et elle le suçait avec une sorte de jubilation. Lui n'en revenait pas. Après tous ses refus, ses atermoiements, finalement elle se décidait. Étaient-ce les gémissements de la salope qui baisait sur l'écran ou bien de le voir se branler qui avait mis le feu au cul de la rousse ? Il s'en fichait. L'important était bien qu'elle lui donne ce qu'il pleurait depuis un long moment. Et sa langue était comme dans ses souvenirs, exquise et habile. Il tenta de lui caresser les fesses mais elle lui fit comprendre qu'elle

ne voulait pas être tripotée. Sa main gardait la queue entre ses doigts serrés, mais elle releva la tête.

— Non, pas question ! Je te dégorge le poireau, mais tu ne me tripotes pas. Contente-toi toujours de ce que l'on te donne : c'est une bonne leçon. Je te suce et tu me fiches royalement la paix, compris ?

— Oui, Madame... Promis, juré, craché, je ne vous embêterai plus.

Elle songea que c'était un petit con. Il était docile, mais sans doute ne respecterait-il rien de ce pacte qu'ils avaient fait. Trop heureux de l'aubaine, il lui disait seulement ce qu'elle voulait entendre. Mais Jean saurait avant leur départ que ce Guy devenait indésirable dans sa maison. Pas besoin de détails : juste qu'elle ne souhaitait plus qu'il revienne. Elle mit tout son cœur dans la fellation entreprise. Sur l'écran, la fille s'était déjà occupée de deux mâles, et un troisième larron, noir comme de l'ébène, la transperçait d'une lance gigantesque. Elle ne comprendrait jamais que certains se gorgent de ces âneries...

Il avait éjaculé rapidement autant par la vue de son film que par ce que la rousse lui faisait ; elle ne saurait jamais ce qui avait eu le plus d'effet sur lui. La tache blanche qui ornait la plage entre son nombril et sa queue disparut dans un Kleenex.

Elle était retournée dans sa cuisine qu'une odeur de soupe de légumes embaumait. Adèle jeta un coup d'œil à la vieille comtoise qui battait la mesure à la salle à manger ; Jean était bien long à rentrer ! Lucie... Lucie, cette femme, était donc très persuasive. Mais là, c'était pour la bonne cause. Au moins se sentait-elle mieux de vouloir croire cela.

Le dilemme

À l'heure du dîner, Lucie, Jean, Guy et Adèle étaient à nouveau tous réunis autour de la table familiale. Le potage succulent disparaissait dans les ventres affamés. Les deux garçons passeraient la nuit chez la rousse et ne reprendraient la route que lundi matin. Ils avaient tous deux des figures enjouées. Chacun gardait enfouis en lui les souvenirs de cette folle journée. Si leurs sensations avaient toutes été différentes, le résultat semblait les avoir enthousiasmés. Ils dînaient de bonne heure pour se rendre à cette fameuse séance de cinéma promise par Lucie.

Le film à l'affiche apportait une touche de bonne humeur à ces deux couples, étranges équipages composés de deux femmes et sans doute de leurs enfants. Les rangées de gradins avaient toutes trouvées preneurs. Les éclats de rire fusaient de partout dans la salle au vu des aventures désopilantes d'agents de la poste pour le moins spéciaux. Adèle et Lucie avaient pris des sièges de velours rouge tout en haut des gradins. Côte à côte, elles souriaient aussi aux mésaventures d'un directeur d'agence postale particulier.

Jean se trouvait assis sur le siège attenant à celui de sa mère ; quant à Guy, il tenait la quatrième position, loin des femmes finalement. Adèle, suivait d'un œil distrait ce qui se passait sur la toile. Demain matin son fils repartirait, et elle était un peu triste de ce départ. Elle ne lui avait pas encore demandé de ne plus ramener le gaillard avec qui il était rentré.

Elle se traita une fois de plus de folle d'avoir refait cette bêtise monumentale dans l'après-midi, mais jusque-là le jeune avait tenu parole : à aucun moment une allusion ou une tentative de rapprochement ; il semblait enfin avoir compris. Soudain elle s'aperçut que toute la salle était secouée par un rire immense : les deux loustics à vélo, ivres à n'en plus pouvoir, urinaient le long d'un canal ou d'une rivière. Difficile de le dire pour elle qui avait abandonné depuis quelques minutes déjà les images projetées pour ressasser celles que son cerveau lui renvoyait. Elle crut de bon ton de rire aussi, mais elle eut d'un coup la sensation d'être un peu à contretemps, à contre-courant.

Lucie, qui du coin de l'œil épiait les faits et gestes de la mère et du fils, avait bien perçu l'absence de réaction de son amie. Elle posa la main sur celle d'Adèle ; mais ailleurs, la rousse n'avait pas même fait mine de sentir cette menotte qui venait serrer la sienne. Là s'arrêta le rapprochement entre les deux femmes. L'aversion pour la sexualité au féminin de Lucie n'était pas feinte : elle ne cherchait qu'à rassurer, pas à plaire.

Après le film, tous les quatre étaient revenus chez Jean et sa mère, puis la brune avait pris congé de tous.

— Bon, eh bien merci pour le délicieux repas que tu nous as concocté, ma belle. Et merci à vous, les jeunes. Au plaisir de vous revoir. Bonne nuit à tous.

— Bonne nuit, Lucie.

Les deux hommes avaient répondu d'une seule voix.

— Bon. Adèle, on s'appelle demain dans la journée.

Les deux nanas s'embrassèrent d'un de ces bécots sonores dont toutes les amies du monde se gratifient, et la brune quitta les trois qui partirent se coucher, chacun dans son espace intime personnel. Jean était silencieux lors du retour au bercail. Lui aussi avait des flashbacks de cet après-midi plutôt mouvementé, bien que savoureux. Il esquissa un début de dialogue avec son pote, mais apparemment ce dernier n'avait rien de spécial à lui raconter. Tous

les pensionnaires de la maison s'enfermèrent dans leur chambre et le sommeil les enveloppa de ses longs bras sombres.

Au petit matin, malgré le gel, le temps était au sec. Ils petit-déjeunèrent ensemble et Adèle glissa à son fils, discrètement, les quelques billets qui lui restaient. Guy remettait sa valise dans le coffre pendant la mère discutait avec son gamin.

— Dis... je préférais que ce jeune homme ne vienne pas trop souvent.

— Ah, pourquoi ? Il n'a pas été correct ? Impoli ?

— Pas vraiment, mais... voilà, je te préfère pour moi toute seule ; je te vois déjà si peu...

— Je... d'accord ; mais tu sais, dans sa famille c'est un peu à couteaux tirés entre ses parents, alors je ne voulais que lui offrir un week-end au calme.

— Humm... Pas trop souvent, hein ?

— Message reçu, ma petite maman. Merci pour ça... et passe une bonne semaine. Je rentrerai vendredi soir si le temps le permet.

— Fais comme tu peux. Tu es chez toi, tu le sais bien.

Avec une espèce d'hésitation, le fils vint coller sa bouche contre la joue de sa mère. Elle l'embrassa et sortit pour saluer une dernière fois un Guy quelque peu dans ses petits souliers. Les yeux qui léchèrent la femme rousse avaient quelque chose de pathétique, et soudain elle songea qu'elle aurait pu, qu'elle aurait peut-être dû lui offrir un peu plus que ce qu'il avait eu. Elle resta avec un voile sur les yeux longtemps encore après que les feux arrière de la voiture eurent disparu au coin de la route.

⋆

L'entrain de cette belle journée ensoleillée était cassé tel un ressort brisé. De plus, les factures que la factrice avait encore laissées le samedi midi dans la boîte à lettres n'allaient pas lui remonter le moral. Son compte bancaire virait déjà au rouge sombre depuis quelques jours, et elle avait remis ses derniers centimes à Jean. La

crainte remplaçait lentement l'euphorie de la fin de semaine. Vers onze heures trente, les jeunes lui laissèrent un message par lequel ils la rassuraient sur leur arrivée à bon port. C'était mieux que rien.

Après son frugal repas, elle vit débarquer Lucie. Celle-ci ne devait pas beaucoup aimer rester seule chez elle.

— Alors, ma belle, tes jeunes sont partis ? La maison est bien calme à ce que je vois.

— Oui... ce n'est pas très réjouissant.

— Tu as encore une sale tête. Mal dormi ou quoi ? Tu sais que tu peux tout me dire.

— Non... rien ; des tas de factures, et pas vraiment de quoi pavoiser, mais je vais aller revoir Pôle emploi. J'ai besoin d'un boulot stable pour m'en sortir.

— Parce que tu crois encore au père Noël, toi ? Ces gens ne sont là que pour aligner des chiffres et faire des statistiques, voire au mieux combien ils peuvent rayer de pauvres diables de leurs foutues listes.

— Comment veux-tu que je m'en sorte, alors, si ce que tu dis est vrai ?

— Ben... je t'ai montré le chemin, et tu es douée ; il ne tient donc qu'à toi de te sortir de là. Bon, je sais ta mère disait « On ne gagne pas son pain sur le dos. », mais ça pourrait être seulement transitoire. Le temps que tu retrouves un bon job. Bon, pour ce que j'en dis... c'est à toi de disposer.

— J'ai du mal à mélanger les genres. Pour moi, aimer c'est... autre chose, presque sacré. J'ai l'impression que de commettre un sacrilège en suivant tes conseils et ta voie.

Lucie n'avait pas répondu, se contentant de hausser les épaules. Elle repartait déjà sur une autre idée :

— Pour ton petit Jean...

— Non ! Ne me dis rien ! Je préfère ne rien savoir. Je ne sais pas ce que vous avez fait, ce que tu as fait, mais je ne veux rien entendre.

— Comme tu veux. Mais je crois qu'il a bien capté mon message. Tu as raison : c'est un bon fils. Tu n'as pas envie que nous sortions faire les magasins ? Non, tu n'en as pas envie ?

— Je viens de te dire que je suis plus que juste, côté finances, et tu me proposes d'aller dépenser davantage ?

— Pff... Rabat-joie, va ! On peut toujours sortir ; il n'est pas obligatoire d'avoir la fièvre acheteuse. Le plaisir de s'en mettre plein les mirettes, tu ne connais pas ?

— Je n'en pas trop envie... Sortir et baver devant des étalages de fringues que je ne pourrai jamais m'offrir...

— Et tes cadeaux ?

— Mes cadeaux ?

— Ben oui, ceux de nos deux soirées ! Tu as déjà tout dilapidé ? Ou pire, tu n'as pas ouvert les enveloppes ? Non, je n'y crois pas... Personne ne viendra te réclamer quoi que ce soit.

— J'ai l'impression que c'est mal. Que c'est... comment t'expliquer... sale.

— Parce que pour toi l'amour est sale ?

— Pas l'amour, non ; mais baiser de la sorte, je trouve que oui. Un peu.

— Mon Dieu ! Il n'y en avait qu'une sur terre et je suis tombée dessus. Allons, réfléchis une minute. Autant Gustave qu'Annabelle et son mari ont été enchantés de ton passage ; ils sont déjà prêts à te recevoir à nouveau, quand bon te semblera. Tu crois que si c'était si moche que cela pour ces gens-là, ils en redemanderaient ?

Le bec cloué net, Adèle redevenait silencieuse. Lucie avait l'art et la manière de l'embrouiller avec ses commentaires tout préparés. Elle se sentait à demi rassurée. C'était vrai que les deux petites enveloppes pourraient la dépanner en cas d'urgence absolue ; mais de là à réitérer ces soirées de folie... il y avait tout un monde, un

large fossé que son esprit avait bien du mal à combler. Elle servit un café à son amie et but un thé. La bouche occupée, au moins la brune ne lui insufflerait plus ses conseils éclairés. Entre les deux femmes, un silence un peu lourd s'instaurait.

La première à rompre le statu quo fut bien entendu Lucie :

— De toute façon, je ne vais pas insister ; mais tiens, voici des numéros de téléphone. Il s'agit de deux femmes et d'un homme. Ils sont susceptibles de t'appeler.

— Quoi ? Tu as donné mon numéro ? À des inconnus ? Tu es folle, ma parole !

— Des étrangers pour toi, mais pas pour moi. Les deux femmes sont des lesbiennes convaincues qui aimeraient mettre un peu de piment dans leur vie de couple. Quant au type, il recherche une maîtresse douce sans attaches ; je veux dire surtout sans avoir besoin de s'attacher. Le compromis est donc une contrepartie non négligeable. C'est Gustave qui s'est fait le porte-parole de son ami.

— Mais... comment ça, ils sont susceptibles de m'appeler ? Je ne... tu me fiches la trouille avec tes combines.

— Arrête ! J'ai bien vu l'autre soir avec notre « Gus » que tu étais bonne, au sens gentil du mot. Et avec Annabelle, tu crois que je suis dupe ? Les amours bisexuelles sont chez toi comme innées. Et puis rien ne t'oblige à donner suite ; ils n'insisteront pas plus que cela. Tu sais, ce sont tous des gens courtois et respectueux.

La brune avait ensuite quitté la rousse, mais elle avait posé le papier avec les coordonnées téléphoniques et les prénoms correspondants sur la table, coincé entre la soucoupe et la tasse vide. Un moment Adèle se demanda si elle n'allait pas jeter ce papier à la poubelle ou au feu. Elle se ravisa à la dernière seconde et colla la demi-feuille dans une boîte sur le plan de travail de la cuisine, puis elle n'y pensa plus.

Elle ne revit pas son amie des deux jours suivants. Ce n'est que le jeudi que Lucie l'appela, vers midi.

— Salut, ma belle ! Comment tu vas ?

— Bien. Et toi ?

— Oh, pas de soucis particuliers. J'ai revu Gustave hier ; il aurait aimé prendre de tes nouvelles. Je crois surtout qu'il en voulait pour un de ses amis.

— Un ami ? Quel ami ?

— Celui dont je t'ai noté le téléphone.

— Ah oui... Dimitri, c'est bien ça ?

— Je ne m'en souviens pas ; c'est toi qui devrais le savoir, le prénom est écrit sur le papelard, avec son numéro. Je crois que ce Dimitri, comme tu dis, voudrait prendre contact avec toi. Il va le faire sans doute dans quelques minutes, en début d'après-midi. Ne sois pas surprise s'il t'appelle.

— Mais... je croyais que c'était une blague, moi ! Je ne sais pas si je dois, si je répondrai...

— Tu peux toujours lui dire non au téléphone. Après tout, il propose et tu disposes. À ta place, j'écouterais ce qu'il a à dire avant de décider. Tu es grande, Adèle ; fais pour le mieux.

— Mais...

À l'autre bout du fil, il n'y avait plus que le bip de fin d'appel. La rousse devint soudain nerveuse. Cette peste de Lucie, elle savait y faire, et du coup elle se retrouvait dans une sorte d'embarras inattendu. Qu'est-ce qu'elle allait bien pouvoir raconter à un inconnu au téléphone, s'il appelait ? Cette femme n'était pas possible ; elle avait le don de la mettre en porte-à-faux avec sa conscience. Et un type, en plus... quoique ça n'aurait sans doute pas été mieux avec les filles. Un vrai remue-ménage débutait dans son crâne.

Bien que s'y étant préparée, elle fut tout de même surprise par le son d'un appel sur son portable. D'une part parce qu'elle était aux toilettes quand il bourdonna, et d'autre part à cause de l'angoisse générée par ces sonneries. Elle n'avait pas seulement remonté sa culotte que d'une main tremblante elle appuyait sur la touche pour décrocher.

— Allô ! Bonjour, Madame. Je suis un ami de Gustave G. et j'ai eu votre téléphone par une amie commune.

— Bonjour.

— Vous êtes bien Adèle ?

— Oui, c'est moi.

— Voilà donc : j'aurais aimé savoir si j'avais un espoir de vous rencontrer.

— Me rencontrer ? Comme ça ? Sans que je sache seulement qui vous êtes et ce que vous me voulez ?

— Eh bien, disons que comme Gustave, je voudrais – sans vous offenser – passer une soirée tranquille. Vous saisissez ?

La voix mâle qui parvenait à l'oreille de la rousse était légèrement chantante, avec des inflexions qu'elle n'aurait pas su déterminer. L'homme dialoguait posément, lui parlant presque comme à une amie, et Adèle en était quasiment hypnotisée. Il continua sur sa lancée d'un ton doux et égal :

— Je ne veux aucune attache et ne voudrais pas perdre mon temps à draguer dans une boîte ou un bar. Finalement, je dois vous paraître bien fainéant, mais j'avoue que c'est un peu le cas. Je saurais bien entendu me montrer très... comment dire... très généreux. Et mon ami Gus m'a tracé un portrait de vous plutôt flatteur ; c'est un homme qui ne raconte jamais de balivernes... et qui m'a vivement conseillé de vous contacter.

— Oui, mais pourquoi moi et pas celle que vous appelez « notre amie commune » ?

— Honnêtement, les éloges faits par Gus m'ont donné envie de vous rencontrer ; et puis Lucie, pour ne pas la nommer, Lucie est très souvent... indisponible, vous savez.

— Je ne sais pas si je suis capable de vous rencontrer ; les amis se font parfois de fausses idées...

— Oh, c'est vrai que vous avez le droit de ne pas vouloir, mais je vous avoue que je serais très déçu si vous me refusiez ce service.

— Vous vous rendez compte du genre de faveur que vous attendez de moi ?

— Bien sûr, mais les gages seraient à la hauteur la tâche à accomplir. Je ne suis de toute façon toujours de passage que quelques jours par mois dans votre région et je ne saurais pas draguer ou aller voir une professionnelle. Mais j'avais cru comprendre que c'était possible de vous... voir ; alors, si tel n'est pas le cas, je vous prie de bien vouloir m'excuser.

— Franchement, je ne suis pas ce que vous imaginez, je vous l'assure.

— Vous ne risquez rien de prendre un verre en ma compagnie ; qu'en pensez-vous ? Ainsi vous pourrez toujours me dire oui ou non de visu. Je suis descendu comme d'habitude à l'Hôtel de la Poste, sur la grande place du village. Vous voulez venir prendre une boisson avec moi ?

— Quand ? Là, de suite ?

— Peut-être pas immédiatement, mais dans une heure, par exemple ; qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas vraiment.

— Je vous laisse donc le choix de venir ou non. Je serai au bar de l'hôtel, à partir de... quelle heure est-il ? Quatorze heures... disons donc que j'y serai dans une demi-heure, le temps de me doucher. Je vous y attendrai donc jusqu'à seize heures. Ensuite, si vous n'êtes pas venue, je saurai que vous refusez ma proposition.

Le type avait simplement raccroché sans attendre qu'elle réponde. Dans sa cuisine, Adèle ne savait plus du tout où elle était. Et elle tournait en rond. Se rendre à ce rendez-vous équivalait à un oui. Bien entendu que le mec ferait tout pour la convaincre et qu'elle finirait par se laisser tenter. Se faire encore sauter par un inconnu, cette seule idée lui nouait les tripes. Que faire ? Et plus elle réfléchissait, moins elle se décidait. Elle finit par se rendre à la salle de bain. Une bonne douche saurait lui donner le courage de rester chez elle... ou pas.

Combien de temps resta-t-elle sous le jet tiède qui la purifiait ? Aucune notion du temps pris pour se laver. Aussi, pourquoi machinalement alors que son esprit disait non passa-t-elle une tenue pour sortir ? Puis le maquillage qui allait avec le bel ensemble qu'elle portait et qui s'accordait parfaitement avec la touche de parfum que sa peau recevait. Son miroir lui renvoyait une image impressionnante de la femme qu'elle était. Les *Dim-up* qu'elle venait de faire couler sur ses orteils remontaient désormais jusque sous sa jupe.

Quand elle fit les quelques centaines de mètres qui menaient tout droit vers la poste et son hôtel tout proche, elle se demanda sournoisement si elle n'était pas déjà devenue une parfaite petite pute ou une belle salope. La frontière entre ces eux mots ne s'avérait pas si éloignée, en vérité. Elle passa une première fois devant l'entrée sans oser y pénétrer. Le clocher sonnait seize heures. Elle refit un second passage, puis ce fut à seize heures passées de huit minutes qu'elle poussa la porte des lieux.

Seul un homme au comptoir était assis sur un tabouret haut. Devant lui, un verre à la couleur ambrée. L'immense glace qui tapissait le mur derrière le bar renvoyait l'image de l'entrante. Le mec ne s'était pas démonté le cou pour guetter celle qui arrivait : il lui avait suffi de laisser traîner son regard sur le miroir. Gustave n'avait pas menti : la femme qui venait de prendre place sur une banquette en cuir dans un coin au fond de la salle était d'une beauté flamboyante. De prime abord, c'était sa chevelure qui attisait la convoitise.

L'unique client venait de se lever, son verre à la main. Il fit signe au barman qu'il se rendait à la table de la créature de rêve qui venait de s'installer. L'autre n'eut pas un sourire, pas un mot. Il leva seulement les yeux vers l'endroit où son client se dirigeait. L'espace d'une seconde le jeune serveur songea que certains avaient une sacrée chance de pourvoir donner des rencards à des femelles de cette classe.

— Bonjour, vous êtes Adèle ? J'ai cru que j'avais perdu...

— Perdu ? Mais qu'avez-vous donc à gagner ?

— Si j'en juge par ce que je vois... je crois que je suis un privilégié. C'est une aubaine d'avoir un ami tel que Gustave ! J'avoue que cet homme a un goût rare pour dénicher les jolies femmes. Garçon, s'il vous plaît !

— Oui Monsieur ?

— Vous êtes bien là pour prendre un verre avec moi, n'est-ce pas ? Alors que désirez-vous ?

— Une vodka-orange, s'il vous plaît.

— Je vous apporte cela de suite, Madame.

Il n'avait pas eu besoin de se déplacer. L'absence de bruit lui avait permis d'entendre ce que la lionne que l'homme venait d'accoster désirait boire. Elle fut servie sans tarder.

— Bien. Alors merci d'être venue. Je dois dire que j'ai eu peur de ne pas vous voir ; je serais passé à côté de... d'une merveille ! Quelle classe, ma chère Adèle.

— Et vous ? Vous avez bien aussi un prénom, je suppose.

— Mon Dieu, quel goujat ! Oui, évidemment. Je m'appelle Dimitri ; je suis d'origine slave. Mon léger accent ne vous avait sans doute pas échappé.

Elle n'avait rien répondu, se contenant d'écouter. La voix suave avait déjà commencé son travail de sape, et sa détermination à refuser toute avance s'effritait déjà. Elle pensa qu'elle n'aurait jamais dû venir. L'autre en face devait avoir entre cinquante et soixante ans ; il souriait de toutes ses dents. Un sourire de carnassier. De grands yeux bleus. Ce type bien sapé et bien rasé avait fière allure. Et puis il s'exprimait parfaitement, et ça aussi avait de l'importance pour Adèle.

— Vous êtes bien jolie... Je me répète, mais je suis admiratif. Vous êtes toujours sur votre position ?

— Je n'ai aucune position, juste des questionnements. Je trouve que notre amie est bien plus à même que moi de satisfaire vos attentes.

— Je suis certain de l'exact contraire, d'après ce que j'ai appris de vous et d'elle. Si Gus vous recommande, c'est qu'il est sûr de son coup... Enfin, pardon, sûr de lui.

— Je ne crois pas avoir fait quelque chose d'extraordinaire.

— Pour moi, vous êtes déjà venue ; et ça, c'est un grand pas vers d'autres plaisirs. Mais je ne veux pas vous obliger.

— Vous ne sauriez pas me faire faire ce que j'ai décidé de ne pas faire : il paraît que je suis têtue comme une mule. Enfin, c'est mon fils qui le dit.

— Ah, vous avez un fils ? D'autres enfants aussi ? Un mari ?

— Non, juste un grand garçon qui vit sa vie.

— Alors qu'est-ce qui vous retient ? Vous n'êtes pas décidée à m'offrir quelques heures de votre temps ? Je ne suis pas votre type d'homme ?

— Je n'ai pas de type d'homme, à franchement parler. Je ne sais pas ce que j'aime ou pas, ou plutôt si, je sais que je ne veux pas d'un autre mari ou son équivalent dans mon existence. J'ai déjà donné, et pour un résultat bien peu probant.

— Je vois... mais moi non plus je ne veux pas de femme plus que le temps d'un rendez-vous. Quelques heures durant lesquelles on partage juste le plaisir d'être deux... ou plus, selon les affinités des partenaires. Une complicité pour les bons moments sans jamais en supporter les mauvais. Et puis, comme mon ami Gustave, je suis ou serai toujours très... bienfaisant et charitable, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je ne suis pas une prostituée, vous savez !

— Je n'ai pas dit cela non plus. Je ne veux pas parler de prix ou de payer. Juste vous offrir un beau cadeau, et ne voyez aucune forme de rétribution sexuelle dans cela.

— La différence ? Je n'en vois guère.

— Je... je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps si vraiment vous ne voulez rien partager en ma compagnie.

— Mais n'avons-nous pas déjà échangé en prenant un verre ?

— Ne m'obligez pas à vous expliquer plus profondément. Tenez, c'est le code pour l'ouverture de la porte de ma chambre ; c'est l'avant-dernière au fond du corridor à gauche, au premier étage. J'y serai dans... cinq minutes. Faites comme bon vous semble. Merci d'avance de vous être déplacée.

Le type venait de se lever, et droit comme un I, il se dirigeait vers la porte d'accès aux escaliers. Il fit un signe au barman. L'autre inscrivit quelque chose sur un papier. Dimitri avait fait marquer les consommations sur sa note, peut-être ? Adèle finissait sans hâte sa vodka, balançant entre monter ou rentrer chez elle. Dans sa tête, les idées les plus folles se bousculaient sans qu'elle trouve de solution à son dilemme.

La cage aux folles

Devant le verre vide, le papier avec le code à la main, Adèle était prête à s'enfuir. Le barman s'approcha pour voir si elle désirait autre chose. Il en profita pour scruter plus que nécessaire cette belle plante. Alors, sentant ce regard lourd et insistant, la rousse prit le parti de se lever. Cette fois elle n'avait plus le choix. Ou plutôt, dans sa caboche, deux seuls s'imposaient : la rue ou les escaliers. À deux pas de la porte qui menait vers la liberté ou de la première marche d'un possible plaisir, elle marqua encore un temps d'arrêt.

Ce fut avec une sorte de bourdonnement dans les oreilles et un voile devant les yeux qu'elle se vit filer vers la droite. Et dans cette direction, c'était... la montée aux étages. Dans le couloir du premier palier, elle chercha pour se remémorer ce qu'il avait dit... « C'est l'avant-dernière au fond du corridor à gauche, au premier étage. » Le cœur battant, elle avança vers son destin. Il y avait de part et d'autre de ce long tunnel juste un filet de lumière. Arrivée devant la porte, d'un doigt tremblant elle tapa les chiffres et les lettres du sésame.

Dans son affolement, elle se trompa à trois reprises, mais la quatrième tentative fut la bonne et la porte s'entrouvrit enfin. Les jambes tremblotantes, elle avança d'un pas sur l'épaisse moquette qui couvrait le sol. C'était sombre à l'intérieur, et le seul bruit qu'elle percevait était celui de sa respiration haletante. Le groom de la porte la refermait mécaniquement avec un son étrange qui lui

serra encore davantage les tripes. Mais de la chambre, dans le noir, elle entendit seulement une voix suave s'adresser gentiment à elle :

— Vous voulez bien ne pas mettre de lumière, s'il vous plaît ? J'aime l'obscurité pour découvrir... mes partenaires. Si vous voulez bien vous déshabiller avant de venir me rejoindre... dites-moi quand vous serez nue. Je suppose que si vous êtes là c'est que j'ai votre accord, donc. Je vous guiderai vers moi quand...

Elle se taisait, mais ses doigts avaient presque un mal de chien pour trouver les fermetures de sa jupe et de son chemisier. Finalement, après un long moment, elle se retrouva en culotte et soutien-gorge. Ses mains passèrent dans son dos pour retirer le vêtement. Restait sa culotte : allait-elle l'enlever ou la garder ? De toute façon, il la lui ôterait si elle ne le faisait pas toute seule. Alors le triangle glissa sur ses cuisses. Cette fois elle était livrée nue à l'inconnu. Il lui fallait encore ouvrir la bouche pour qu'il la dirige.

— Euh... je suis comme vous l'avez demandé.

Ces quelques mots lui avaient coûté un véritable effort pour les extraire de sa gorge.

— C'est bien. Avancez doucement. Vous entendez ma voix ? Alors avancez lentement, vous devriez en deux pas être au bord du lit ; tendez-moi un bras que je vous attrape.

Elle avait tendu la main devant elle, et l'autre l'avait immédiatement trouvée. Cette fois, il l'amenait vers lui. Elle sentit la couche contre ses jambes, à hauteur des genoux. Il la tira alors qu'un de ses pieds se posait sur le plumard. Elle se retrouva très vite allongée ; il était lui aussi à poil. À l'aide de la main qu'il gardait dans la sienne, il la guida de suite vers sa bite.

— Vous voyez, je vous attendais, vraiment. Votre main est chaude, c'est bien. Vous pouvez toucher, ça ne mord pas.

— ...

Toujours aucun son ne voulait sortir de cette bouche qui, de toute manière, allait sans doute être mise à contribution. Mais lui

ne s'embarrassait pas de ce genre de questionnement ; il était sûr de son fait. Il demanda pourtant avant de... consommer :

— Je peux vous découvrir aussi à l'aveugle, de la main et de la bouche ?

— Euh... ou... oui.

Maintenant le mot était lâché et ce Dimitri avait son accord : elle ne pouvait donc plus s'en prendre qu'à elle-même. Venir dans la chambre d'un type, se foutre à poil et se laisser baiser sans même échanger deux mots, elle n'en revenait pas de ce qu'elle faisait. L'incroyable facilité avec laquelle elle s'offrait... Elle eut une pensée pour Lucie. Elle maudissait son amie qui la conduisait sur ce sentier plutôt glauque du sexe avec des inconnus. Elle avait conscience qu'elle franchissait un cap, mais aussi bizarre que cela pût paraître, elle mouillait de se vautrer aussi dans le stupre. L'esprit humain garderait toujours une part de son mystère insondable.

Adèle ne se comprenait plus du tout. Sa vie basculait dans ces cochonneries que quelques semaines auparavant elle réprouvait avec véhémence : c'était bien la preuve que rien n'était écrit à l'avance. Mais sur le lit, ce qu'elle tenait là, dans sa main refermée, raidissait de plus en plus. Dimitri s'était simplement tourné vers elle, et maintenant sa bouche lui envoyait sur le cou et le visage un souffle aussi court que le sien : l'émotion n'était donc pas que féminine.

Même s'il y avait cru, il restait la possibilité d'un désistement de dernière seconde ; mais le fait que cette jolie femelle ait osé pousser sa porte lui ouvrait des perspectives bien agréables. Il avait toujours aimé les nouveautés, et celle-ci en était une bien réelle et palpable. Pour se rassurer pleinement, sa bouche courut de suite vers une autre qui, de toute évidence, restait nouée par l'appréhension. Ce premier contact les fit frémir tous les deux. Elle était extrêmement réceptive, et le frisson qui la parcourut était de bon augure.

Il s'enhardit donc et une de ses pattes de mâle partit en exploration. D'abord sur les contours d'un visage bien fait dont il gardait l'image des traits, volés lors de la discussion autour d'une boisson. Puis cette grosse pogne fila vers un mamelon qui restait ferme et élastique tout à la fois. Un sein aussi agréable au toucher qu'il l'était à l'imagination. Alors conquérante, cette main, sans obstacle sur sa route, glissa doucement vers l'endroit qui le faisait bander. Et deviner sans voir était encore plus excitant. Dimitri adorait ces découvertes hors de la vue.

Elle se laissait toucher sans lâcher l'os qu'elle caressait. Il admira bien vite aussi un coup de poignet des plus calmes. De lentes montées, de longues descentes sans à-coups qui lui donnaient encore plus envie. Elle n'était pas une pro, mais elle savait manier la queue d'un homme. Expérience ou non, il savourait. Gus avait raison : cette belle pouliche était une perle rare. De sa main restée libre il appuya sur la tête d'Adèle ; elle comprit que c'était l'heure de passer aux choses sérieuses.

Sans murmurer un seul mot, elle se courba seulement un peu et sa bouche vint flirter avec la queue que sa menotte branlait avec une sorte de tendresse maternelle. La fournaise du gosier qui avala d'un coup son engin fit rugir Dimitri ; il poussa un soupir qu'elle prit comme un compliment. Une petite langue s'enroulait entre le prépuce et le gland. Bien peu de femmes savent le pouvoir de cette caresse intime ; trop souvent elles se contentent de sucer, lécher le gland. Mais cette suceuse-là avait du style et un vrai savoir-faire.

Sous ses doigts de l'homme, une toison abondante comme la lui avait décrite fidèlement son ami. Alors il l'imaginait, tout en folâtrant dedans sans vergogne, de la teinte des cheveux. Il se dégagea de la menotte et de la bouche qui le câlinaient ; pas pour s'enfuir, mais seulement pour prendre une position plus appropriée à son idée, et les lèvres de Dimitri vinrent se mêler à la fête qui se préparait. Cette fois allongé tête-bêche, il pouvait tout à loisir la laisser reprendre sa fellation un instant ajournée. Lui aussi voulait

connaître l'émotion de cette première découverte de sa chatte. Et quoi de mieux que d'en goûter les contours avec la langue ?

Un instant, dans l'obscurité et juste avant de déguster l'huître, il eut comme un sourire : voilà ce qu'il pouvait appeler « donner sa langue au chat ». Et quand il eut rejoint les deux grandes lèvres, il sut de suite que la belle mouillait abondamment. Alors comme un gosse qui mange un bonbon, il se régala du nectar de ce fruit juteux ; de longs allers et retours sur les babines trempées alors que d'une bouche distinguée elle continuait sa pipe. Un vrai bonheur que cette belle femme, et lui faire l'amour allait être plaisant.

Leurs préliminaires durèrent une bonne partie de la fin de cet après-midi. Puis il la prit, reprit à de nombreuses reprises. Elle le chevaucha autant qu'il la prit. En levrette, à la missionnaire, et dans tellement de positions qu'elle ou lui aurait pu ajouter un nouveau chapitre au Kama Soutra. Enfin, après maints galops d'essai, sans qu'il aille jusqu'au bout de son effort, trop conscient de la difficulté de revenir au mieux de sa forme après avoir arrosé le persil, ils décidèrent d'un commun accord de s'octroyer une pause.

Le minibar étant bien fourni, ils se désaltérèrent avec cette fois un léger rayon de lumière. Dimitri put enfin admirer la plastique de sa conquête. Il en profita pour régler certains détails dont pourtant elle ne réclamait rien. Le portefeuille de Dimitri diminua d'épaisseur et celui de la rousse prit du volume. C'était aussi de bonne guerre. Ensuite ils refirent l'amour et elle le pressa comme un citron. Il ne se retint pas une première fois et éjacula dans la bouche gourmande de la rousse, puis elle continua à le sucer, le lécher jusqu'à ce qu'il retrouve un second souffle.

Lui aussi s'occupa de sa chatte avec une faim grandissante. Et il s'octroya même la familiarité de lui enfoncer un index dans le derrière. Si elle lui attrapa le poignet, ce n'était pas pour le faire partir de là, mais seulement pour lui donner un rythme moins douloureux. Il l'embrassa maintes et maintes fois, puis il eut encore une demande assez précise :

— Vous me permettez d'entrer là où j'ai mis mon doigt ?

— Vous me promettez d'être doux, de ne pas forcer comme une brute ?

Devant une telle demande, combien de mecs auraient dit autre chose que lui ?

— Bien sûr que je serai doux. J'ai envie de vous prendre par là, mais je ne suis pas un sauvage... Vous voulez bien, dites ?

Il avait tenu parole, faisant une pause quand elle posait sa main sur son ventre pour qu'il fasse un arrêt. Lentement elle s'habitua à cette chose en elle et il parvint à cette sodomie totale dont il rêvait pour de bon. Elle n'avait ressenti qu'une légère douleur à l'intromission, puis une sorte de gêne lors des premiers va-et-vient. Après, elle ne se souvenait que de sa jouissance et de la main de l'homme qui lui caressait la chatte tout en la pistonnant si profondément qu'elle entendait son ventre claquer contre ses fesses. Elle avait joui des caresses, moins sans doute de la sodomie, mais celle-ci n'avait pas été une souffrance horrible. Elle préférait sans doute toujours un coït – entre guillemets « normal » – à cette pratique, mais c'était supportable, et souvent les hommes aimaient bien cela ; elle saurait donc aussi, de temps en temps, faire plaisir à l'un d'entre eux. Seuls les plus méritants pourraient prétendre à cette privauté qui ne deviendrait jamais une habitude ; de cela, elle en était certaine.

La nuit était déjà bien avancée lorsqu'ils se quittèrent. Dimitri avait voulu la raccompagner, mais elle avait refusé. Pas très envie qu'il sache où elle résidait ; alors elle avait fait le chemin sous des rafales de vent annonciatrices d'une nouvelle tombée de neige. Le froid était coupant, et elle fut heureuse de rentrer dans sa maison. Quelques minutes plus tard la cheminée illuminait le salon de ses flammes. Sur son portable l'attendaient plusieurs appels et un message de Lucie. Elle l'écouta puis le supprima sans pour autant la rappeler.

Son amie voulait juste savoir si le type à qui elle avait donné ses coordonnées avait appelé : il n'y avait donc aucune urgence. Elle prit son temps pour se dévêtir ; comme elle s'était douchée dans la chambre d'hôtel avant de la quitter, elle se coula avec plaisir dans un déshabillé vaporeux. Fatiguée mais comblée, Adèle, sur son sofa, tenta de suivre le film que la chaîne cryptée diffusait. Les images qui s'annonçaient n'avaient rien de bien réaliste : une femme faisait l'amour avec un type aussi musclé que Van Damme et avec un QI sans doute équivalent. Elle zappa puis éteignit le poste de télévision pour mettre un CD sur la platine.

L'adagio d'Albinoni, malgré l'imposture de son écriture (rendons à Giazotto ce qui lui appartient), restait un morceau dont elle raffolait. Elle écoutait religieusement dans la douceur du salon rendu agréable par les flammes de l'insert. La musique était, comme la douche, un plaisir bien personnel et elle revivait là, sous les mesures des cordes, les images de cette journée délirante. Comment en était-elle arrivée à se laisser baiser de la sorte ? Il suffisait donc que Lucie donne son numéro et qu'un inconnu l'appelle pour qu'elle se glisse dans son lit ? Que devenait la belle femme distante de toutes ces années ? Cette mère de famille bien sous tous rapports ?

Elle aurait voulu mettre cela sur le compte de ce fichu chômage, mais plus elle réfléchissait, plus elle savait qu'elle se mentait. Elle aimait cela, finalement, ces pattes inconnues qui venaient la tripoter, ces lèvres qui se vautraient sur son corps. Elle aimait sentir en elle une bite bien bandée qui gonflait encore plus en la travaillant lentement. Et puis cette sodomie dont elle n'aurait jamais voulu entendre parler quelques mois auparavant ? Elle l'avait presque aimée... Il faut dire aussi que ce Dimitri avait une classe folle. L'expérience des femmes aussi, et ça se sentait tout autant que ça se voyait.

Elle en était là de ses réflexions saugrenues quand elle sursauta. Un bruit inhabituel ? Un déraillement du CD ? Aussitôt elle ouvrit les yeux et tendit l'oreille. En fait, il s'agissait tout bonnement de

la sonnerie de la porte d'entrée. Qui pouvait bien venir la déranger à cette heure-là ? En maugréant elle se leva, coupant d'un geste le son de la platine. Derrière le battant de bois, la chevelure brune ne laissait planer aucun doute sur l'identité de la visiteuse : Lucie, encore elle, attendait derrière l'huis. Zut ! Que voulait-elle encore, celle-là ?

— Eh ben, ma belle ? Tu ne réponds plus au téléphone ? Je m'inquiétais, moi ! Tu vas bien au moins ?

— Mais bon sang, je ne suis pas toujours pendue à mon portable, moi.

— Ouais. Alors, il a appelé ?

— Qui ? De qui me parles-tu ?

— Mais de Dimitri, le pote de Gustave. Il devait prendre contact avec toi.

— Tu ne vas pas encore remettre ça ! Il n'y a rien à en dire.

— Non ? Ne me dis pas que vous vous êtes vus ? Je n'en reviens pas... Petite cachottière ! Tu es quand même une rapide, toi ; tu vas finir par me mettre sur la paille !

Elle riait en disant cela. Comme toujours, Adèle eut l'impression qu'elle venait de faire entrer un feu follet dans sa demeure.

— Tu es... incroyable. Bon, tu auras bien un petit café pour une amie de passage.

— À cette heure-ci ? Tu ne vas pas pouvoir dormir, ma belle.

— Je m'en contrefiche. Je vais voir un vieil « ami ». Tu vois ce que je veux dire... Tu faisais quoi, toi, dans le noir ?

— Rien, j'écoutais de la musique ; ça m'arrive de temps en temps, et c'est bien sympathique.

— Tu n'as pas envie de m'accompagner, je suppose...

— Non, j'ai eu ma dose pour aujourd'hui !

— Ah... Donc ce loustic-là, le copain de Gustave, c'est un bon coup ? Généreux ?

— Il n'y a donc que cela qui t'intéresse ? En plus, curieuse avec ça. Je ne te répondrai plus ; enfin, pas à ce genre de question, vois-tu !

— À ta guise, ma belle. Mais je suis contente ; je peux donc dire aux deux goui... pardon, aux deux lesbiennes de t'appeler ?

— Je présume que même si je te dis non, tu ne vas pas m'écouter ; alors fais comme bon te semble.

— Elles sont toujours ensemble ; tu es prête à assumer ? Je n'ai aucune idée de ce que cela peut donner. Autant pour Dimitri ou les autres mecs je peux imaginer, avec les femmes je ne suis pas dedans. Mais bon...

— Tiens, ton café... Tu peux comprendre que je ne prenne rien avec toi à cette heure-là.

— Oui. Je suis à cette adresse. Il est bon que tu le saches – on ne sait jamais – c'est un nouveau, celui-là ; alors si demain tu n'avais plus de nouvelles, c'est chez ce gars-là que je vais. D'accord ?

— C'est vrai que c'est plus prudent d'en parler à quelqu'un ; j'y songerai si d'aventure je devais refaire une sortie.

— Oh, c'est seulement avec de purs inconnus. Tu sais, les deux femmes dont on vient de parler, tu peux y aller les yeux fermés. Enfin, pour ce que j'en dis... Allez, je file ! Je vais encore être en retard.

Elle était partie aussi vite qu'elle était venue. Le feu follet disparut dans la nuit et Adèle reprit l'écoute de sa musique.

Une nouvelle bûche brûlait dans le foyer lorsque que les paupières lourdes de la rousse se fermèrent pour de bon. Un long somme s'ensuivit sur le canapé, dans la tiédeur de la pièce rassurante où crépitait le feu. Elle se réveilla vers trois heures du matin, remit du bois dans l'âtre et fila se coucher. Les fredaines apportaient aussi leur lot de fatigue et un réel besoin de repos. Demain il ferait jour.

⋆

Au lever, la neige faisait une couche blanche compacte. Le froid aussi était présent. Adèle s'étirait comme une chatte, heureuse de vivre. Elle venait de retrouver au fond de son sac à main les billets remis par Dimitri. Elle chercha une boîte pour y ranger ses « salaires ». Quand elle ouvrit les enveloppes des deux premières soirées, elle en serait presque tombée sur le cul : là-dedans, en tout, il y avait de quoi voir venir, et surtout payer toutes les factures courantes des dépenses de sa maison. Donc la météo de son compte bancaire repassait au beau fixe.

La rousse chantonnait tout en préparant son omelette à la ciboulette. Un repas rapide qu'elle affectionnait tout particulièrement. Une bonne odeur de beurre chaud et d'œufs qui cuisaient lui mettait l'eau à la bouche. Elle ouvrit son portable et de suite elle vit que quelqu'un avait appelé. Le message émanait d'une femme. Donc une des deux dont parlait Lucie dans la nuit s'était manifestée. Elle écouta le message et appuya sur le chiffre que devait permettre de rappeler la correspondante sans avoir à refaire son numéro.

— Allô, vous êtes bien chez Nathalie. Je suis absente, je vous rappelle dès mon retour.

Elle n'insista pas. Son assiette était pratiquement vide au moment où Nathalie rappela.

— Allô ! Bonjour, ici c'est Nathalie ; je vous recontacte sur les recommandations de votre amie Lucie. Je suppose qu'elle vous a affranchie, et que si vous avez composé mon numéro c'est que vous êtes disponible pour une rencontre. Je tiens juste à préciser que nous sommes toujours deux. Ma compagne et moi... un ménage entre filles, pour ne qu'il ne subsiste ni doute ni ambiguïté.

— Bonjour. Adèle à l'appareil. Oui, c'est bien Lucie qui m'a m'avertie de votre possible appel. Donc je voudrais savoir de quoi il retourne.

— Nous n'avons ni le temps ni surtout l'envie de draguer, et la formule récompense contre sexe nous convient parfaitement. Alors

voici notre adresse si vous voulez nous rejoindre ; nous passerons un après-midi des plus agréables.

— Ben, au vu de l'adresse, ça ne va pas être possible.

— Pas possible ? Vous ne voulez donc pas nous rendre visite ?

— Ce n'est pas tout à fait cela, mais je n'ai ni mon permis ni moyen de locomotion.

— Ah, d'accord ; un détail qui nous avait échappé. Mais si nous vous prenions en charge, devant chez vous ou à l'endroit de votre choix ?

— Je veux bien, mais je n'ai aucune expérience avec des filles.

— Il faut bien un début en toute chose. Alors on dit treize heures trente, mais où ?

— Vous connaissez la ville, et bien sûr le parking de l'église Sainte-Libère, alors ?

— Parfait, Adèle.

— Et votre compagne, c'est...

— Jacqueline et moi, Nathalie ; nous avons trente-neuf ans toutes les deux. Bien, je viens vous chercher devant Sainte-Libère pour treize heures trente. Merci, et à tout à l'heure alors... Bon appétit si vous n'avez pas encore déjeuné.

Adèle était prête à se jeter dans l'arène. La cage aux folles n'aurait rien de pire que la rencontre avec un inconnu invisible dans la nuit ; en journée, la peur n'était guère conséquente. Et puis... elle avait besoin d'une paire d'escarpins dont elle avait vu lors d'une sortie quelques jours plus tôt un modèle superbe dans une vitrine. Parfois les rencontres ont du bon, et au diable les états d'âme ! C'était la loi de l'offre et de la demande ; pas de quoi se sentir aussi coupable : elle ne faisait rien de mal.

Il ou elle

Si l'exactitude avait porté un prénom, Adèle l'aurait nommée Nathalie : pile-poil à l'heure dite. La jeune femme qui venait de garer sa petite automobile sur le parking n'avait aucun des critères des archétypes de la mode ou de la beauté telle qu'on les voit dans les magazines en vogue. Tout d'abord, elle mesurait à vue de nez à peine un mètre soixante. Ses formes étaient plutôt plantureuses, généreuses, voire opulentes. Une coupe au carré sur un visage enjoué lui conférait un air de garçon manqué. À première vue, la rousse lui aurait donné le rôle de dominante dans la relation qu'elle avait avec son amie Jacqueline. Le mot que venait à l'esprit en la suivant du regard était sans doute... camionneur.

Elle avait eu un coup d'œil circulaire, et la seule personne semblant attendre étant cette jolie rouquine. Elle marcha droit vers la femme qui, son sac à l'épaule, lui souriait.

— Bonjour ! C'est vous Adèle ?

— Oui. Vous êtes Nathalie ou Jacqueline ?

— Nathalie. Je ne suis pas en retard, au moins ? Il y a longtemps que vous faites le pied de grue ?

— Non, à peine une minute ou deux.

— Les routes sont moches, alors je ne prends pas de risques. Je suis heureuse de vous rencontrer. Vous venez ? Nous serons mieux chez nous pour tailler une bavette. Et puis Jacqueline n'aime pas trop me savoir sur la route par ce temps.

— Allons-y, alors ; ne faisons pas attendre cette dame.

Une fois installées dans la voiture, les deux femmes reprirent la direction de la montagne. La conductrice portait un jean, des baskets, et une doudoune qui masquait une partie de sa poitrine que la rousse devinait conséquente au vu du tour de poitrine. Elle avait une jolie voix et plaisantait volontiers, mais sans quitter la route des yeux, celle-ci montant dans des virages pas spécialement encore bien dégagés.

— Il y a en a marre de cet hiver qui nous casse les pieds ! Je n'aime pas la neige. Et vous ? Enfin, on peut peut-être se tutoyer, si tu n'y vois pas d'inconvénients.

— Non, bien sûr. Ben, moi je n'ai pas les mêmes soucis que vous qui pilotez une voiture. Sans permis, je ne risque pas un accident.

— C'est aussi plus difficile également pour te déplacer, à mon sens.

— Oui... mais bon, je n'ai plus de travail, alors je reste cloîtrée chez moi les jours de mauvais temps.

— Donc là, tu ne sors que pour nous rejoindre ? Merci, c'est très cool et sympa ! Lucie nous avait dit que tu étais très belle ; elle était en deçà de la vérité. Je me sens complexée. Je prends parfois un peu de poids, et j'ai beau faire du sport, pas moyen de revenir à la normale.

Adèle ne savait pas trop quoi répliquer. L'autre à ses côtés poursuivait sur son idée :

— Enfin, tu verras ; Jacqueline est plus dans ta lignée que dans la mienne. Ça n'empêche pas de s'aimer, mais je fais de temps en temps un régime, histoire de ne pas ressembler au bonhomme Michelin, tu vois. Et puis pour elle, je fais plein d'autres efforts.

— Vous vivez ensemble depuis longtemps ?

— Oh oui, bien avant la loi sur « le mariage pour tous ». On se fiche pas mal des commentaires et des regards malsains des autres. L'amour ne se commande pas. Mais toi, tu vis seule ?

— Pas totalement : j'ai un grand fils qui fait des études et qui rentre chaque... enfin, presque chaque fin de semaine. Donc il vit toujours à la maison.

— Ben sans boulot, ce n'est pas trop dur ?

— Un peu. Mais je n'ai pas le choix : la boîte qui m'employait a fermé ses portes ; je ne suis pas la seule à être sur le carreau.

— J'imagine. Et pour retrouver un job, en plus sans voiture, ça ne doit pas être l'Amérique.

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Et... je peux te poser une question très indiscrète ? Tu réponds seulement si tu veux.

— Je t'écoute. Je suis sociable ; ne crains rien.

— Il y a longtemps que tu fais ce genre de chose ? Rencontrer des femmes, je veux dire.

— À dire vrai, je n'en ai jamais rencontré qu'une seule, et c'était avec Lucie. De plus, elle avait un mari qui partageait avec elle.

— Wouah ! Des libertins, alors ?

— Oui. Enfin, je crois que la femme était très attirée par une tentative avec une autre, et son homme s'est occupé de Lucie pendant que je...

— Et tu as aimé ? Un peu, beaucoup... passionnément ? À la folie ?

— Ce n'était pas une marguerite à effeuiller, mais disons que je n'ai pas détesté. Et c'est plus la curiosité qui m'a fait accepter votre proposition.

— C'est bien d'être honnête. Si tu n'as pas envie de nous ou de l'une de nous deux, ne crains rien, nous ne t'en voudrons pas. Notre philosophie, c'est de s'aimer et de n'emmerder personne. Nous ne demandons que la parité dans ce domaine. Mais bon, tu vas voir, Jacqueline va sûrement te plaire. Elle est très spéciale. Nous allons être à la maison dans dix minutes.

— Vous restez donc dans ce coin ? Ben, il doit y avoir un paquet de neige si j'en juge par la couche qui couvre déjà la campagne ici. Vous êtes en altitude ?

— Pas loin des mille mètres. Mais normalement, c'est bien dégagé. Tiens ! Tu vois la maison là-bas ? C'est notre petit nid.

— D'accord.

La porte d'un garage s'ouvrait devant le nez de la voiture qui entra à l'abri sans marquer la moindre pause. Les deux femmes en descendirent. En haut des marches qui les amenaient dans une vaste entrée, une autre femme les attendait.

— Bonjour ! Je suis Jacqueline. Ça va, Nath ? Tu as trouvé facilement ?

— Oh oui. Adèle m'attendait sagement et bien à l'heure comme prévu. Alors nous avons déjà un peu discuté dans la voiture toutes les deux.

— Entrez, venez au chaud. Il fait meilleur près du poêle. J'ai fait du café ; vous en prendrez bien un ?

— Je suis désolée, mais je ne suis pas café du tout.

— Une tisane, alors ? Vous aimez quoi ?

— Je préférerais un thé, si c'est possible.

— Bien entendu, mais je crois que le seul que nous ayons est au jasmin.

— Ça fera l'affaire, ne vous inquiétez pas.

— Bon, les filles, vous ne pourriez pas troquer vos « vous » pour des « tu » qui seront franchement plus chaleureux ?

— Ma foi, tu as raison. Enfin, si Adèle le permet.

— Bien sûr que je suis d'accord.

Ensuite, devant leurs boissons chaudes, elles avaient toutes trois bien ri en se racontant des anecdotes plus ou moins croustillantes, souvent basées sur la bêtise de gens qui devaient secrètement jalouser leur statut de femmes libres et qui, pour se donner bonne conscience, crachaient des insultes sur l'homosexualité et ses pratiquants. Du coup, l'ambiance s'avérait plus détendue, comme si

les trois se connaissaient depuis toujours. De fil en aiguille, elles avaient mis sur la table le sujet de la soirée : le sexe ! Adèle savait qu'elle était là pour des jeux avec ces deux femmes et en acceptait l'augure.

Nathalie invita la rousse à les suivre. Elles se retrouvèrent dans une aile de la maison qu'elle n'avait pas remarquée. La salle où elles venaient d'arriver était de toute évidence une piscine impressionnante. Sur deux côtés, des murs de verre ainsi que le toit du même matériau offraient une luminosité époustouflante. À l'extérieur, la neige formait un tapis à perte de vue. Étonnée, Adèle regardait cette incroyable baignoire perdue au milieu des montagnes.

— Vous chauffez l'eau toute l'année ?

— Nous avons la chance d'avoir une source d'eau chaude qui jaillit sur notre terrain ; il a suffi de la capter. L'eau est à température constante de vingt-six degrés : c'est bon pour se baigner ! Et puis les baies vitrées permettent de voir la campagne, mais personne en revanche ne peut voir l'intérieur de la piscine ; un peu le système des vitres teintées des voitures. C'est notre havre de paix. Ici, il fait toujours bon, et nous en profitons tout le temps.

— C'est chouette ! Vraiment super !

La visiteuse était subjuguée par ce qu'elle voyait. Autour du bassin d'environ quinze mètres de longueur, des transats et une table spéciale, matelassée, recouverte de cuir. Sur cet étal, un long drap de bain, qui de toute évidence prouvait que les filles se massaient sur ce meuble. Jacqueline était toute proche d'Adèle.

— Tu veux aller faire trempette ? Nous adorons l'eau.

— J'aimerais, mais je n'ai pas de maillot ; je ne savais pas !

— Moi, j'y vais sans ; alors rien ne t'interdit de faire de même. De toute façon, nous sommes là pour nous faire plaisir.

Nathalie avait joint le geste à la parole. En quelques secondes elle se trouva nue et plongea dans l'eau bleue. Tout en nageant, elle exhortait les deux autres à venir la rejoindre. Alors la rousse se

déshabilla rapidement et sauta dans la baille. Plus loin, la dernière fille, Jacqueline, avait retiré lentement sa jupe ; elle portait un slip de bain sous celle-ci. Les seins à l'air, elle prit tranquillement l'échelle et se mouilla lentement avant de faire les deux brasses qui la séparaient des autres baigneuses. Adèle les voyait désormais toutes les deux et pouvait se rendre compte des différences.

Nathalie, boulotte mais finalement très jolie portait haut une paire de seins d'un volume très développé ; Jacqueline, filiforme, avec une poitrine plus dans la gamme de celle de la rousse. Elles avaient cependant toutes deux un côté attachant qui plaisait à Adèle. Elles nageaient autour de la nouvelle sans dire un mot, et la tache noire du bas de maillot de Jacqueline jurait avec la nudité des deux elfes qui semblaient planer sur l'élément liquide. Les jeux de mains et les rires commencèrent dans cette masse liquide, porteuse de bien des espoirs.

Il faisait bon dans le bain, et la rousse en profitait. Maintenant les deux nanas l'avaient serrée entre leurs deux corps, et quatre mains frôlaient son épiderme sans vraiment pour le moment s'intéresser à ses parties les plus intimes. Non, elles caressaient la peau, errant sans but précis, juste pour en jauger l'élasticité et la texture.

— Tu es très belle ; c'est doux, et tu es... un bijou.

— Merci, Nath. Mais je vous trouve très... attirantes aussi toutes les deux. Pourquoi tu ne t'es pas mise nue aussi toi, Jacqueline ?

— Ah ! Ah ça, ma belle, c'est... et puis non, je ne te dis rien : tu verras par toi-même, ce sera mieux.

— Bon ! Ma foi, vous avez de la chance de pouvoir profiter de votre piscine. Vous vous baignez souvent ?

— Pratiquement tous les jours ; c'est un délassement quotidien. Mais nous aimons aussi les massages, aussi nous avons ce qu'il faut pour cela. Ça te dirait que nous te massions...

— ... à quatre mains, Nathalie et moi, pour te donner des tas de sensations nouvelles ? Allez, on s'y colle !

Elles étaient sorties de l'eau et se séchaient avec des draps en éponge, puis chacune des deux maîtresses de maison empoigna un bras de leur invitée qu'elles escortèrent ainsi jusqu'à la table de cuir où elles la firent s'étendre sur le ventre. L'une d'elles installa les bras d'Adèle le long de son corps alors que l'autre lui écartait les jambes en tenant ses deux pieds. La rousse eut soudain l'impression qu'elle offrait, ainsi ouverte, une vision plutôt impudique de son corps. Sous son visage, une sorte de cercle vide lui permettait de garder la tête bien droite.

Alors lentement les deux femmes firent couler sur elle des liquides aux senteurs prononcées, puis Nathalie penchée au-dessus d'elle commença une singulière danse de ses mains sur sa nuque et ses épaules. Quant à Jacqueline, la femme couchée ne pouvait la voir mais elle sentait que ses petites mains fines parcouraient ses orteils pour ensuite dériver vers ses chevilles. C'était divin ; un concerto à quatre mains en caresses majeures ! Et les doigts s'enfonçaient dans sa peau sans lui faire mal, allant et venant, se croisant parfois à l'orée de ses fesses.

Agréable massage qui dura très longtemps, puis une tape sur le postérieur et une invitation à montrer le côté face et Adèle subit de nouvelles escapades des mains affolantes ; mais cette fois elle pouvait suivre les moindres mouvements de chacune de ses hôtesses et se rendre compte du plaisir qu'elles prenaient à la tripoter partout. Lorsque les deux masseuses joignirent leurs mains, celles-ci se trouvaient au niveau du pubis ensoleillé d'Adèle.

— Une vraie rousse ! Ça ne nous est jamais arrivé, hein, Jacqueline ?

— Tu es superbe ! Je peux te... enfin, aller plus loin par là ?

Jacqueline avait une chevelure châtain et parlait du sexe de la femme allongée qui cligna seulement des yeux ; l'autre prit cela pour un consentement. De toute façon, elle était venue pour ce genre d'amusements, et ceux-ci devaient tôt ou tard se préciser. Que ce soit à cet instant ou longtemps après, quelle importance ?

Comme Adèle avait toujours les jambes largement ouvertes, les doigts de la nana n'eurent aucun mal à se frayer un passage entre des lèvres abondamment humidifiées par les nombreuses manipulations partout sur son corps, mais le début de cet attouchement intime la fit pourtant sursauter.

Nathalie, sans un mot, venait de grimper lestement sur la table ; et les deux pieds de part et d'autre du visage de leur invitée, elle s'accroupit sans rien demander. Les yeux ouverts, la rousse vit descendre vers son visage la chatte de la « camionneuse ». Elle n'était pas totalement épilée ou rasée ; un rectangle de poils approchait de son nez. De toute évidence, elle venait se frotter contre la bouche de la femme étendue pendant que sa compagne massait désormais l'intérieur du sexe de la rousse. Pour se donner une contenance, Adèle commença à brouter la fente qui bâillait au-dessus de sa langue.

Ensuite, les choses s'accélèrent. Le corps d'Adèle devenait le terrain de jeux des deux compagnes qui s'en donnaient à cœur joie. Quand la bouche de Jacqueline vint visiter sa motte, la rousse crut défaillir. Des frémissements parcouraient tout son épiderme et elle redoubla ses coups de langue à la chatte qui s'appesantissait de plus en plus sur sa frimousse. Nathalie s'était penchée encore un peu plus, et de ses mains elle pinçait les seins de leur jouet. Tout s'emmêlait dans la caboche de l'invitée.

Adèle crut devenir folle sous les doigts qui s'insinuaient partout, sous deux langues qui lui donnaient mille frissons. Elle supporta les incroyables va-et-vient des doigts de Jacqueline et les mouvements du bassin de Nathalie qui se masturbait littéralement sur son visage. Elle manquait d'air, l'autre sur elle lui maintenant son bas-ventre sur le nez. Puis pratiquement en même temps, les deux femmes se retirèrent.

Ensuite, Nathalie entraîna Adèle vers une porte qu'elle n'avait pas décelée. Une douche les accueillit et elles se pressèrent ensemble sous le jet tiède, puis Nath embrassa une première fois la rousse.

Toutefois, ce baiser n'avait ni le goût ni la saveur de ceux d'Annabelle. Elle ne trouva pas le second meilleur. Son manque d'élan avait dû être ressenti par la petite bonne femme qui n'insista pas. Jacqueline n'était pas venue les retrouver.

Après des ablutions plus ou moins érotiques, elles rejoignirent Jacqueline qui les attendait allongée sur un transat. Nathalie s'installa d'autorité sur une chaise longue, avec le dessein manifeste de regarder son amie faire mumuse avec leur invitée.

— J'aimerais, Adèle, que tu t'occupes de Jacqueline.

— ... Tu ne participes donc pas ?

— Pas tout de suite. J'aime aussi voir. Regarder, entendre crier ma belle, la voir vibrer sous d'autres mains, sous une langue... Oui, c'est un peu mon péché mignon, un petit plaisir rare.

— Ma foi... c'est vous qui décidez, après tout. Peu m'importe ; je veux bien vous faire plaisir à toutes les deux, de cette manière-là ou une autre.

Cette fois, la seconde femme n'avait plus son slip de bain. Elle était allongée sur la toile de la chaise, et son corps cuivré était de toute beauté.

— Tu ne préférerais pas la table de massage ?

— Non... ici... et pas un massage : seulement des caresses. Tu comprends la différence, Adèle ?

— À peu près, oui...

Elle s'était alors agenouillée près de cette nymphe qui ne bronchait plus. Les doigts de la rousse parcoururent une première fois la nuque pour s'éloigner vers le lobe d'une oreille. Ils survolaient, ne touchant que très peu la surface douce de ce corps exposé, puis Adèle se prit à aimer faire des attouchements légers. Elle commença par descendre le long de la colonne vertébrale, si lentement que l'autre soupirait d'impatience. Elle respirait de façon plus saccadée, attendant visiblement que les mains continuent de plus belle. Du reste, celles-ci au niveau des fesses malaxaient gentiment deux globes d'une fermeté exemplaire. Adèle continua sa progression le

long d'une cuisse, ses deux mains accolées pour suivre les contours des muscles.

Les menottes remontèrent ensuite sur l'autre jambe, et arrivées au derrière, la rousse ne garda qu'un seul doigt pour suivre le long sillon qui coupait en deux ce cul harmonieux. Le majeur qui redescendait était au fond de la raie. L'autre avait eu un petit cri mais n'avait pas bronché. Alors les phalanges s'aventurèrent docilement vers les lèvres bizarrement retroussées du sexe de Jacqueline. Le geste resta d'un coup suspendu, un arrêt net et franc motivé par quelque chose d'inhabituel. Les yeux de la caresseuse se portèrent sur cette anomalie que la main décelait.

Alors Jacqueline, dans un mouvement ample et souple se retourna, face au plafond de verre de la piscine. Les quinquets d'Adèle faillirent quitter leurs orbites : devant elle, la femme arborait un pénis digne de ce nom, et juste sous celui-ci un sexe féminin tout aussi bien formé que le sien. Une femme avec deux sexes ! Un homme-femme ; une femme-homme ! Jamais la rousse n'aurait pensé que cela puisse exister. Elle avait bien souvent entendu parler d'hermaphrodites, mais pour elle il ne s'agissait que d'un mythe.

Et pourtant... là, sous ses regards, le sexe masculin était raide. Bon, il n'avait pas la taille de celui d'un Gustave, mais il avait des dimensions... acceptables. Elle restait scotchée à ces deux sexes accrochés à un seul entrejambe. C'était saisissant, et bêtement elle se demanda « Ils... ils marchent tous les deux ? »

— Ben oui, qu'est-ce que tu crois ?

— ...

Elle venait de se rendre compte qu'elle avait pensé à haute voix et que Jacqueline avait répondu franchement.

— Tu vois... c'est sympa de tantôt être une femme et parfois un homme ; demande à Nathalie.

— Je crois que j'ai de la chance, ma chérie, mais je suis partageuse et je veux bien que tu te serves de l'un ou l'autre ; c'est

merveilleux ! Jacqueline est à la fois mon homme et ma femme. Imagine les possibilités infinies que cela nous donne...

— Mais... pourquoi alors avoir besoin de quelqu'un... comme moi ?

— Ça, c'est dans notre tête. Nous aimons le sexe entre nous, mais comme tous les couples il nous arrive de fantasmer sur un trio. Mais jamais avec un autre homme : de ce côté-là, ma Jacqueline me suffit.

— Je... je comprends !

— Ça te choque, cette histoire de sexe ? C'est seulement une bizarrerie de la nature. Une erreur de celle-ci au tout début de la vie du fœtus. Dans la plupart des cas, la personne porteuse de ces deux sexes vire du côté mâle ou femelle, mais moi je suis restée moitié-moitié et je bande aussi. Je peux aussi tout à fait mouiller, comme toi, parce que j'ai senti quand je te limais sur la table de massage que tu étais trempée.

— C'est vrai, j'ai bien aimé vos... actions sur moi.

— Alors ne crains rien. Tiens, viens voir, touche, regarde.

Jacqueline avait repris la main d'Adèle et l'attirait sur cette verge qui était encore au repos ; la queue se mit à grossir entre les doigts de la rousse. Mue par une curiosité toute féminine, de sa seconde main elle enfonça un doigt dans la chatte qui, sous la bite, bavait déjà. Puis, attirée par l'envie, elle baissa la tête et se mit à sucer l'engin. Dans sa caboche les images s'entrechoquaient. Ce corps avait donc quatre endroits pour prendre du plaisir ! L'autre semblait apprécier la double caresse.

Quand donc Adèle eut-elle l'idée de mettre aussi un autre doigt dans l'anus de la femme qui geignait sous ses caresses ? Jacqueline se cabra, mais se mit à gémir encore plus fort. Sur son transat, Nathalie suivait la scène sans en perdre une miette. Et elle aussi se masturbait sans relâche. L'odeur de sexe arrivait aux narines du couple dont l'actrice principale était Jacqueline. Celle-ci ne cherchait pas à toucher la nana qui s'occupait d'elle ; non, elle

se laissait faire en râlant. Et dans cet espace clos, les sons se propageaient en formant une sorte d'écho.

Puis les trois femmes s'étaient réunies dans un seul et unique bouquet. Des bouches, des lèvres s'autorisaient mille privautés. Personne n'était mis à l'écart, et tous les sexes subirent des assauts réitérés de la part de leurs partenaires, régulière ou occasionnelle. Les heures filaient à une vitesse vertigineuse.

Adèle connut le plaisir de faire l'amour avec l'homme-femme. Si le jonc n'était pas surdimensionné, Jacqueline s'en servait fort habilement et elle sut faire jouir la belle. Elle suivit aussi les coups de bassin véhéments donnés par cette même Jacqueline qui prenait sa compagne en levrette avec une hargne toute particulière. Elle constata également que la chatte de l'hermaphrodite pouvait aussi être léchée, caressée, et qu'elle mouillait vraiment de façon abondante : elle n'avait rien à envier à celle de Nathalie. Et cette dernière, à l'aide d'un gode, lui démontra par A plus B que ce vagin pouvait aussi recevoir une bonne queue.

Sur le chemin du retour, les souvenirs tout frais de ces scènes inédites qui avaient eu lieu autour de la piscine restaient gravés dans la mémoire de la rousse. Les deux femmes aussi étaient heureuses d'avoir rencontré la jolie chômeuse, et elles lui avaient d'autorité collé dans son sac à main juste avant que Nathalie la raccompagne un cadeau digne d'une reine. Elles s'étaient promis de se revoir rapidement. Le couple semblait bien soudé, mais qui n'aurait pas rêvé d'avoir dans son lit une personne avec qui faire des trios sans inviter quiconque ?

Le printemps

Le vendredi soir, Jean avait appelé ; il arriverait dans quelques minutes. Sa mère était dans ses petits souliers. Son fils, s'il rentrait bien, ne serait pas seul. Et cette fois, ce n'était pas un copain qui était invité à la maison, mais une certaine Nadine. À la voix, Adèle avait bien saisi qu'entre lui et cette fille il devait se passer quelque chose. Elle s'en trouva ravie. Depuis environ une année que son amie Lucie lui avait parlé, il n'avait plus jamais eu de mots ni de gestes équivoques, non ! Et puis il venait d'obtenir son diplôme. Quant à elle... elle ne lui avouerait jamais que certains soirs, ses sorties n'étaient pas tout à fait désintéressées.

La jolie rousse n'avait retrouvé qu'un job qui ne l'occupait que quelques heures par semaine. Pas de quoi pavoiser, mais elle avait des petits à-côtés... dans la continuité du chemin sur lequel son amie Lucie l'avait aiguillée, et elle y trouvait son compte. Pas un vrai bonheur, non ; juste des escapades de plusieurs heures les après-midis ou certaines soirées libres. Elle avait bien mené sa barque, et ces rendez-vous secrets s'étaient au fil des mois fidélisés. Elle voyait Gustave de temps en temps. Le couple Nathalie et Jacqueline aussi, mais sans relations autres qu'amicales.

Alain, Jérôme, Alban, Maxime et quelques autres Annabelle et Françoise avaient complété une série bien étoffée de contacts précieux. Personne ne regrettait rien, et dans la marmite mijotaient des petits plats qui nourrissaient son fils et ses rares amis. Ceux qui venaient à la maison n'avaient jamais outrepassé leurs droits,

et Jean se trouvait toujours loin quand ils passaient. Donc elle vivait le mieux du monde une vie plutôt riche et libre. Mais depuis ce fameux Guy, son fils n'avait plus jamais amené quiconque à la maison.

Donc s'il revenait avec une fille, une femme, ça devait être sérieux, au moins pour lui. Alors Adèle avait mis le paquet. Les petits plats dans les grands, histoire que cette nénette soit bien reçue. Et l'anxiété allait grandissante au fur et à mesure que l'heure d'arrivée approchait. Oh, pas que la jolie maman ait peur de cette fille, mais si elle était importante pour son gamin, elle se devait de tout faire pour qu'elle se sente à l'aise chez elle. Une pensée finalement plutôt rationnelle dans la tête d'une femme qui se voulait mère moderne. Et pour ce week-end, pas de rendez-vous, pas de rencontres, juste une famille qui allait fêter la réussite du garçon de la maison.

Pour le dimanche, Adèle avait déjà prévu un repas avec Lucie et elle comptait bien que le gâteau qu'elle avait commandé serait à la hauteur de l'évènement. Pour le déjeuner, elle avait déjà tout préparé et il ne restait qu'à cuisiner ; mais là, c'était son rayon. Alors elle n'avait rien d'autre à faire qu'à se morfondre en attendant Jean. Elle guettait le moindre bruit de moteur, sautant à la fenêtre au plus léger ralentissement d'un véhicule. Le téléphone qui sonnait la dérangea soudain. Elle décrocha ; la voix lui était inconnue.

— Bonsoir. Vous êtes Adèle ?

— Oui, qui êtes-vous ?

— Mon nom ne vous dirait rien. Juste un ami d'un couple que vous connaissez bien, Hubert et Annabelle. Et j'aurais aimé savoir si c'était possible de sortir un soir avec vous...

— Quand cela ?

— Dans le courant de la semaine à venir. Mercredi, si vous êtes disponible.

— Mercredi soir ou après-midi ?

— En soirée, ça vous conviendrait ?

— Et nous irions où exactement ?

— Disons que je suis seulement de passage et que je ne connais rien de votre région. Alors je comptais un peu sur vous pour... enfin, pour me faire visiter.

— J'avais déjà projeté d'aller au cinéma, à la séance de vingt heures. Nous pourrions nous retrouver dans le hall du Palace. Vers dix-neuf heures quarante-cinq...

— Eh bien écoutez, pour moi c'est juste parfait. Je vous souhaite un bon week-end.

— Merci à vous, et à mercredi, donc. Bonne soirée.

Alors qu'elle raccrochait, la porte venait de s'ouvrir et Jean entrait. Juste derrière lui, une fille de son âge qui le cramponnait par le bras.

— Ah, Nadine, je te présente ma mère Adèle. Maman, voici ma copine Nadine. Elle aussi vient d'obtenir son diplôme.

— Enchantée de vous connaitre, Mademoiselle. Entrez ! Ne restez pas dans l'entrée. Allons, Jean, va mettre vos affaires dans ta chambre. Profites-en pour faire visiter la maison à ton amie. Je vous rejoins dans un instant.

— Oui. Viens, Nadine. Tu vas voir l'antre où j'ai passé toute mon enfance ; mais la reine-mère, depuis que je ne l'occupe plus que partiellement range, brique. Enfin, tu vois bien : c'est net et propre.

— C'est ça, fais-moi passer pour une méchante maman qui t'oblige à tout nettoyer !

— Oh, rassurez-vous, Madame ; je sais bien comment il est. Mais vous me raconterez tous ses secrets pour que je puisse le mener moi aussi à la baguette.

La fille avait une allure qui plaisait à Adèle. De longs cheveux qui lui tombaient en cascade sur les épaules, d'une couleur tirant plutôt sur le brun, mais avec quelques mèches colorées, par un coiffeur sans doute. Elle devait être approximativement d'une taille égale à celle de son fils. Ses yeux, pour autant que la rousse ait

pu en juger, étaient verts et elle était plutôt bien faite. Mais à cet âge-là, toutes les filles sont belles. Enfin, elle avait le même bagage universitaire que son fils, donc elle n'était pas là par hasard.

La belle-mère en devenir suivit un instant les courbes de cette belle gosse qui partait avec son Jean en direction du couloir. Elle les entendait encore rire avant que la porte de la chambre du fils ne se referme sur eux deux. Il avait bon goût, ce gaillard-là, et elle n'avait qu'à se féliciter de son choix. Dans sa cuisine, elle reprit le cours de son dîner. Cette fois le cœur un peu plus léger puisque les présentations s'étaient bien passées.

Au bout d'une bonne demi-heure, ne voyant personne revenir, elle avança vers le corridor donnant accès aux chambres. Elle vit un rai de lumière filtrer sous le pas de la porte. Dans le calme de la maison, les murmures sourds et certains gémissements que ses oreilles percevaient soudain ne laissaient aucune place au doute : dans la chambre, les deux jeunes avaient mieux à faire que venir tenir compagnie à la vieille qu'elle était. Elle se replia vers sa popote qui mijotait doucement, mais le sourire qu'elle arborait était un signe de victoire : au moins ce jeune homme s'intéressait aux jeunes femmes de son âge et avait totalement oublié le passage difficile où il confondait amour tout court et amour filial. Elle envoya un merci muet à sa copine Lucie.

⋆

Le samedi et le dimanche avaient filé sans qu'elle ait vu les heures lui couler entre les doigts. Elle avait de nouveau dans la nuit entendu le matelas et le sommier grincer dans la chambre de Jean ; comme elle était censée dormir en face, la gamine avait retenu ses cris de plaisir mais ils n'avaient pas su tromper la vigilance de la mère, habituée à veiller sur le sommeil de son garçon. Lors du repas du dimanche midi, Adèle et Lucie s'étaient souvent regardées, quand les amoureux s'échangeaient des baisers et des câlins un peu partout, se croyant bien à l'abri des regards des deux amies.

Mais parfois la rousse avait cru déceler dans les yeux de sa copine comme une forme d'envie, surtout lorsqu'elle détaillait les muscles de Jean, saillants sous son tee-shirt. Adèle s'était demandé si la brune n'était pas un peu jalouse de cette Nadine qui accaparait son fils. Puis la jeune fille avait discuté longuement avec cette belle-mère qui n'en était pas tout à fait une. Elles avaient desservi la table ensemble et fait la vaisselle alors que Lucie se lançait dans un long laïus avec son fils.

Enfin le lundi matin, les deux tourtereaux avaient regagné la colocation qu'ils reprenaient à leur compte, tous les deux. Bien entendu, le coffre de la voiture s'était vu remplir de bonnes choses confectionnées par une mère attentive au bien-être de sa progéniture. Et que Jean soit en couple ou non ne changeait rien à cette manne qu'elle lui mettait d'office dans ses bagages. Elle lui remit aussi une enveloppe bourrée de billets de banque ; Adèle avait vu le garçon donner discrètement l'argent à sa petite amie. Un bon point pour un couple en gestation.

Les deux jours qui suivirent, elle se reposa dans l'attente de ce fameux mercredi soir. Et à l'heure dite, elle se trouvait dans le hall du Palace. Le type qui s'avançait vers elle avait une bonne tête de plus qu'elle. Il la salua, et elle se demanda comment il avait pu aussi facilement la trouver dans cette salle des pas perdus. Il sentait bon, et ils prirent comme deux amis leurs tickets avant de monter dans la salle où passait le film qu'elle était venue voir. Fidèle à ses habitudes, elle se retrouva une fois de plus dans la rangée la plus haute et en bout d'une lignée de sièges de velours rouge.

Son voisin devait avoir largement plus d'une soixantaine d'années, des cheveux courts poivre et sel. Une minuscule petite bacchante ornait sa lèvre supérieure et ses yeux pétillaient de malice. Il avait l'air heureux d'être là en compagnie d'une aussi jolie femme. Il lui proposa du pop-corn ou une glace, qu'elle refusa. Et les publicités défilèrent avant que la salle ne fut plongée dans l'action de ce spectacle où un handicapé tentait de remettre un jeune banlieusard

noir dans le droit chemin. Un excellent film où les rires se mêlaient aux situations proches d'une vérité flagrante. Tout se passait pour le mieux.

Il lui avait déclaré être lui aussi descendu à l'Hôtel de la Poste, et certains souvenirs avaient refait surface dans l'esprit de la rousse. La salle – comme toutes celles des cinémas du monde – étant surchauffée, elle se releva une seconde pour se débarrasser de son manteau. Celui-ci en travers de ses genoux, elle sentit la main de son voisin qui cherchait la sienne. Mais quand il l'eut trouvée, il tira son bras vers lui et posa cette menotte sur sa cuisse. La chaleur de la paume était communicative. Puis cette patte qui avait pris en charge celle d'Adèle revint vers la femme.

Quelques instants plus tard, l'homme aussi plaçait sa paume bien à plat juste sous l'ourlet de la jupe, là où se situait la frange que le bas couvrait. Elle sentit que cette patte était brûlante, et ce n'était sans doute pas d'une fièvre ordinaire. Sans rien laisser paraître, le type colla sa joue contre l'épaule de la femme ; il se trouvait désormais légèrement de travers sur son siège. Elle n'avait pas bougé, laissant ses regards fixés sur la toile. La salle riait aux éclats pour une paire de bas de contention. Mais l'homme près d'elle, lui, s'il songeait aussi « bas », c'était bien à ceux de la rousse qu'il faisait référence. Et sa main, comme un serpent, avait lors d'une longue reptation caressante migré vers le haut de ses *Dim-up*.

Elle n'avait pas vraiment envie de le dissuader de s'arrêter là, et quand il franchit la barrière symbolique des élastiques qui gardaient les gaines de nylon en place, il bandait déjà comme un cerf. Sa patte, n'ayant trouvé aucun obstacle, continuait son ascension vers le centre du compas pourtant serré ; et lorsque les doigts sentirent la présence de cette autre dentelle, il en souleva délicatement les bords et un premier visiteur vint se perdre dans une vallée plutôt humide. Adèle avait seulement crispé un peu sa menotte sur la cuisse du gaillard.

De sa main libre, il enserra de nouveau le poignet de la belle, et franchement cette fois il avança la main féminine vers ce qui se trouvait à l'étroit dans son pantalon. Elle toucha d'abord la bosse qui déformait la braguette puis, comme il lui caressait déjà les lèvres délicatement et qu'elle ne voulait pas être en reste, le zip de la fermeture tiré vers le bas libéra le bélier. La trique émergea de sa prison et les doigts encerclèrent le cylindre impatient. Elle se pinça les lèvres pour ne pas crier sous l'assaut rapide du majeur de ce type.

Ils se tripotèrent de longues minutes. Trop compliqué de faire l'amour là, tout de suite, dans cette salle où un tas de braves gens braillaient et pleuraient de rire. Alors au générique de fin ils se redressèrent vivement pour se diriger vers la sortie.

— Vous voulez que l'on aille faire un tour par là ?

Le gars lui montrait une direction ; en y regardant de plus près, Adèle vit qu'il s'agissait des toilettes. Elle refusa avec une sorte de sourire.

— Non, trop de monde va les utiliser à la sortie... vous n'êtes pas dans la rue pour la nuit.

— J'ai pris une chambre à l'hôtel, mais parfois les femmes répugnent à accompagner les hommes dans leurs chambres.

— Moi, ça m'ira très bien. C'est à prendre ou à laisser, de toute façon ; vous n'allez tout de même pas me baiser dans les WC ou dans la rue !

— C'est vrai, vous méritez mieux que cela ; alors si vous êtes d'accord, allons-y. Vous êtes en voiture ?

— Non, je suis à pied, et l'hôtel n'est pas au bout du monde. Ça va nous permettre de faire plus ample connaissance.

— Vous avez raison... alors vous m'accompagnez ?

Ils marchaient dans les rues où la nuit avait étendu son royaume. Il lui tenait la main, de peur peut-être qu'elle ne s'envole ou qu'elle ne veuille plus finir ce qu'ils avaient si bien commencé. Mais il se rassura en voyant les néons de l'enseigne. Adèle sentait la tension du

mec qui pressait sa main dans sa grosse pogne. Elle le précéda alors que la porte se refermait sur un couloir éclairé. Puis les marches, celles que depuis un an elle parcourait si souvent. Les chambres ici se ressemblaient toutes. Une grande pièce, un petit salon, une salle de bain et des toilettes. Elle aurait trouvé le lit les yeux fermés.

Il avait déjà tapé le code et elle entra dans le minuscule espace servant de hall d'entrée, puis elle s'assit sur la couche alors que lui se rendait sous la douche. « Un bon point pour l'hygiène ! » songea-t-elle. Puis quand il revint, une serviette nouée autour de la taille, elle le remplaça. Elle aussi se passa autour du ventre un second long drap en éponge frappé du nom de l'hôtel et surgit dans la chambre où il s'était allongé sur le couvre-lit. La serviette qu'il portait en sortant de la cabine de bain était ouverte et il se frictionnait le sexe.

Un instant elle resta debout, se demandant si elle allait venir près de lui. Puis comme il tendait la main pour l'inviter à prendre place, elle ne se préoccupa plus de se poser la question. Son destin était à nouveau scellé : elle irait une fois encore jusqu'au terme de ce rendez-vous. Alors en bonne travailleuse, elle vint se lover contre l'homme qui l'entoura de son bras en le passant sous sa nuque. Sa main repliée arrivait à hauteur de son sein ; il n'avait qu'étendre les doigts pour en découvrir la texture, et il ne fit pas prier.

Elle le laissa faire alors que ses doigts folâtraient déjà avec un téton qui se gorgeait de sang. Envie ? Excitation ? Le résultat était similaire. Le pic sombre dépassait de l'aréole d'un bon centimètre et devenait énorme. L'autre sein, lui, n'espérait que la venue de la bouche du type. Il se baissa, et d'un coup ses lèvres happèrent la seconde mamelle. Adèle trouva le mec trop pressé, trop impatient. Pour finir, il n'avait rien de délicat. De plus, il pensait bien faire en se frottant le museau entre ses cuisses, mais la moustache très courte avec ses poils durs n'était en rien sympathique sur la chair tendre des muqueuses qu'elle irritait plus qu'elle ne donnait envie, alors elle écourta la rencontre.

Tout d'abord par une de ses fellations dont elle connaissait le pouvoir, puis en trois allers-retours le type éjacula. Elle se releva, sans trop discuter, se doucha et récupéra sa part du butin. Ensuite ce fut seule dans la nuit froide qu'elle rentra chez elle. Un coup raté, par une indélicatesse certaine et des poils de bacchante épineux, qui ne laisserait pas à Adèle un souvenir impérissable.

Tout au long du parcours pour revenir au bercail elle se jura bien, comme à chaque fois du reste, que c'était la dernière fois. Mais une voix au fond de sa tête lui murmurait qu'elle se mentait. Une bonne nuit de sommeil lui permettrait d'oublier cette déconvenue, mais elle avait toujours ce creux dans les reins. Comment était-ce possible ? Plus elle se roulait dans la fange de ses sorties sexuelles, plus son corps réclamait. Une drogue, en quelque sorte. Parfois elle se pensait un peu nymphomane, mais aussi vite arrivée ce genre d'idée repartait sans avoir trop fait de dégâts à son moral.

⋆

Mars et les premiers bourgeons avaient ramené un peu de vie à des paysages qui se coloraient. Les embryons de feuilles apparaissaient sur les arbres les plus avancés, les bouleaux et autres essences hâtives. Quelque part aussi, le printemps qui s'annonçait raccourcissait les jupes et les robes, et les bas peu à peu laissaient le champ libre à un possible bronzage. Puis il y avait les travaux de jardinage, ce potager qui allait encore reprendre un peu de vie ; les fleurs aussi, telles les roses qui reviendraient embellir la demeure d'Adèle. Jean continuait de filer le parfait amour avec sa Nadine chérie.

Ils étaient passés durant quelques week-ends, et la jeune fille se montrait toujours très sympathique aux yeux de sa belle-mère. Enfin, si elle ne l'était pas encore, la rousse avait bien l'impression qu'elle devenait cette Nadine, du bois dans lequel on taille les brus. Et puis Jean semblait épanoui ; n'était-ce pas cela l'essentiel, finalement ? Alors lorsque ce neuf mars, vers dix heures du matin,

la sonnette de la porte grelotta avec insistance, elle était loin de se douter de qui venait la déranger. Lorsque la rousse ouvrit la porte, elle reçut comme un coup de poing dans l'estomac.

Mal rasé, costume débraillé, celui qui se tenait devant elle avait tout de Jean. Mais un Jean avec un compteur d'années bien supérieur à celui de son fils. Des ans mal vécus à en juger par la dégaine.

— Bonjour, Adèle. Je passais par là, alors je me suis dit...

— Bonjour, Gilbert. C'est étrange qu'après tout ce temps tu te souviennes de mon existence !

— J'aurais aimé avoir des nouvelles de... notre gamin.

— Tu n'as donc plus de téléphone ? Et puis ta nouvelle femme ne semblait pas trop apprécier notre Jean.

— Je sais, je sais... mais les erreurs se paient cash aussi, parfois. Et tu vois ce que je suis devenu.

— Je sais juste une chose : nous avons un fils, et c'est le seul lien qui nous rattache encore. Mais je sais également que jamais tu n'as pris de ses nouvelles depuis au moins dix ans. Que pas une seule fois il n'a eu un mot, une carte de toi pour ses anniversaires, ses fêtes, et tu oses venir me demander comment il va ?

— Je sais... mais je voudrais...

— Non ! Tu ne veux rien et tu n'auras rien de moi ! Pas l'adresse de notre gamin, pas son téléphone, et je ne veux plus te voir devant ma porte. Alors file, sinon j'appelle la police. Tu n'as plus à rien à faire dans ma vie ; pour notre fils, ce sera à lui de décider. Je te conseille de repartir chez ta... oui, la morue avec qui tu vis – ou vivais – et de m'oublier.

— Je suis seul ; il y a longtemps qu'elle m'a quitté.

— Eh bien, tu paies le mal que tu nous as fait. C'est un juste retour des choses. Bon vent.

Adèle avait repoussé le battant de bois et avait regardé depuis sa fenêtre ce type qu'elle avait aimé jadis, les épaules voûtées, l'allure d'un clochard, remonter la rue ; son cœur se serra. Même

morts, certains amours sont incrustés dans la peau autant que dans l'âme, et la rousse regrettait déjà son animosité pour cet homme. Il était tout de même le père que son fils avait réclamé longtemps. Jean ne devrait pas, lui, avoir une attitude aussi dure avec son père. Elle lui en parlerait quand ils se reverraient.

Elle avait vidé son fiel et ne s'en trouvait pas mieux pour autant. Dans l'entrée, le téléphone grelottait dans l'attente de sa propriétaire pour couper la sonnerie.

— Allô ? Eh bien, tu en as mis du temps pour décrocher ! Ça va ?

— Oui, oui, ça peut aller...

— Ouais, ta voix donne l'exact contraire de tes paroles. On dirait que tu viens de croiser un fantôme.

— Tu as raison, ma Lucie ; c'est tout mon passé qui vient de me sauter sur les épaules. Un vrai cauchemar remonté de ma jeunesse.

— Houlà ! Bon, j'arrive. Tu ne vas pas nous péter un câble, là ? Attends-moi, je saute dans ma voiture et j'arrive.

Un clic, et le silence pesant de la maison vint étreindre la jolie rousse jusqu'aux entrailles. La journée de ce neuf mars, malgré l'annonce d'un printemps précoce, avait d'ores et déjà des relents nauséabonds, des goûts d'égouts dégoûtants revenus de si loin...

Arrivée sur place, Lucie trouva que la rousse avait les yeux rougis et la mine défaite. Elle posa simplement sa main sur l'épaule amie et attendit que l'orage passe. Et quand enfin Adèle se sentit mieux, au moins n'était-elle plus seule plantée au milieu d'une petite maison, qui vide pourtant s'avérerait toujours trop grande.

Et la vie reprenait ses droits.

— Viens, viens, ma belle ; je t'emmène. Nous allons faire les magasins. Ça te changera les idées...

Pas besoin d'en savoir plus : le chagrin ne se partageait pas. Et puis le leitmotiv de la brune restait toujours à l'ordre du jour : jouir de la vie, mais ne pas s'immiscer dans celle des autres. Alors les deux copines déjeunèrent dans un petit bistrot, s'ingéniant

à ne parler que du printemps qui leur tombait dessus, éclatant de vie et de renouveau. Lucie et son bagout, Lucie avec ses rires qui parfois se trouvaient forcés tout autant que certains de ses orgasmes ; une Lucie pétillante, qui remettait du baume au cœur de sa jolie complice.

Les « oublies » [1]

Les jours qui passaient avec le retour du soleil et d'un grand ciel bleu atténuent toujours les peines. Celles de cœur tout autant que celles de la vie quotidienne. L'incident du retour de Gilbert ne semblait plus avoir d'impact sur ce printemps radieux de la jolie quadra. Son fils avait trouvé un bon travail dans un cabinet d'avocat, et sa compagne Nadine semblait combler de bonheur son rejeton. Alors, seule ombre au tableau, Adèle n'avait toujours pas lâché ce job provisoire qui durait depuis si longtemps. Bien sûr que les enveloppes dans le tiroir de son armoire y étaient bien au chaud et que ça lui permettait de gâter la vie des enfants.

Lucie était devenue la marraine de cœur de ce couple tout neuf qui avançait seul désormais dans une existence toute nouvelle. Jean n'avait sans doute jamais parlé de ce qui s'était passé entre lui et la belle brune. Sa mère, si elle en avait une vague idée, n'avait rien voulu entendre de ce qui aurait risqué d'écorcher ses oreilles. Et puis n'était-ce pas elle, au début de l'affaire, qui avait assigné un rôle d'arbitre à son amie ? Entre sa belle-fille et elle, tout allait pour le mieux, et son Jean n'avait plus jamais eu d'autres « envies suspectes ». Tout du moins à son égard.

---

1. Une oublie est une pâtisserie qui date du Moyen Âge.
Mince et de forme ronde, elle est préparée à partir de farine et d'eau, de lait ou de vin blanc, d'œuf, de sucre ou parfois de miel. Elle est cuite entre deux fers par l'« oublieur », comme une gaufre, puis souvent roulée en cylindre creux. (Source : Wikipédia)

⋆

Adèle voyait encore de temps en temps Annabelle et Hubert, mais elle n'avait jamais refait l'amour avec cette femme. Par contre, elle entretenait des relations assez sulfureuses avec une artiste peintre qui trouvait plus que plaisant de coucher avec ses modèles. Que ceux-ci soient de sexe masculin ou féminin n'avait à ses yeux qu'un intérêt relatif, mais ses toiles reflétaient toutes les turpitudes du monde dans lequel la femme aux cheveux argentés se complaisait. Donc la rousse, sans en arriver à « L'origine du monde », avait à plusieurs reprises servi de modèle.

Lors de ces poses, l'artiste du nom faux probablement de Samantha organisait de fréquentes pauses. Lors de ces moments de détente, il lui arrivait de quitter ses vêtements pour rejoindre le ou la statue vivante qu'elle peignait. C'était lors d'une sortie en compagnie de Lucie que Samantha avait été présentée à Adèle par une amie de Lucie. Et l'artiste, devant la chevelure flamboyante de la mère de Jean, était comme tombée en extase. Elle avait invité cette femme à venir pour quelques séances où elle projetait de faire un portrait de la rousse.

Plus par curiosité que par appât du gain elle avait accepté, et les relations entre les deux femmes s'étaient très vite développées autant à l'horizontale qu'à la verticale. Et pour parodier un peu le chef-d'œuvre de Courbet, l'autre voulait peindre « L'enfer » sous les traits de cette amazone aux tifs enflammés. Mais les pauses lors de ces poses avaient très vite dégénéré en bacchanales monumentales, cette artiste aimant s'entourer d'un tas de parasites qui n'apportaient pourtant rien à ses tableaux.

Donc Adèle avait à plusieurs reprises participé à des partouzes où Samantha tenait le rôle de tenancière de bordel. De temps en temps aussi elle aimait voir un de ses modèles attaché sur une croix de Saint-André, juste pour le plaisir des yeux. C'est pourquoi, en six mois, du portait de la rousse il n'existait que le contour d'un visage, et encore pas vraiment ressemblant. La rousse en avait assez

de passer des heures à se tenir aux ordres de la dame sans jamais entrevoir l'achèvement de cette fichue toile.

Et justement cet après-midi-là, Samantha avait à nouveau fait appel à la mère de Jean pour une énième séance au cours de laquelle le chef-d'œuvre de sa vie – comme la peintre se plaisait à le claironner – devait enfin prendre forme. Il était vrai que l'autre se montrait fort généreuse, autant lors des séances que lors des parties fines, qu'elle réussissait sans doute mieux que ses peintures. Ce jour-là, Adèle, bien décidée à mettre un terme à ces heures perdues, n'était venue que dans le but d'en finir avec ces déplacements absolument inutiles. Quand elle arriva, Samantha était déjà en tenue de combat.

— Ah, ma chère Adèle, je crois qu'aujourd'hui nous avons la bonne lumière. Je vais faire de vous une nouvelle « Joconde ».

— Vous croyez ? Je vois que votre toile n'évolue guère, et je n'ai plus envie de perdre mon temps dans des après-midis stériles.

— Stériles, ma douce amie ? Comme vous y allez... Je reconnais que je suis souvent distraite, mais que voulez-vous, j'ai bientôt un âge canonique et si je ne profitais pas de la vie, je crois que je me perdrais dans une existence aussi morne.

— Allons, Samantha, en six mois, à raison d'environ deux séances par semaine, je crois que nous devrions au moins voir le bout de mon nez sur la toile, et on n'aperçoit pas même un soupçon de ma tignasse de rouquine. Je ne viendrai plus si vous ne travaillez pas plus que ça. Et puis je suis fatiguée de vos partouzes où finalement je dois servir de rabatteuse.

— Ah, j'avoue que beaucoup de ces gens viennent ici seulement pour jouer, et du coup ils m'amusent également ; mais de là à penser qu'ils viennent nombreux pour votre corps... un peu pour ma peinture, non ?

— Ben, quelle peinture ? Si nous regardons autour de nous, je ne vois que votre chevalet, vos tubes de couleurs, mais pas grand-chose

sur les toiles qui nous environnent. Donc c'est fini. Je ne viendrai plus poser pour vous.

— C'est de l'argent dont vous avez besoin ? Parce que si c'est cela, je peux vous en donner plus encore.

— Mais pas du tout ! Je ne veux plus servir de modèle à vos étalons qui ne veulent que profiter de votre argent, justement, et aussi de mon ventre. Donc c'est terminé, Samantha.

— Vous m'en voyez marrie. Mon « Enfer » sans vous, c'est... juste le purgatoire !

— Oh vous savez, des enfers, j'en ai connu d'autres ! Voilà, je ne serai jamais sur une de vos toiles, donc.

— Prenons un thé. Discutons posément.

— Vous ne pourrez pas me faire changer d'avis : je ne viendrai plus. Plus de parties fines, plus de ces beaux messieurs ou de ces belles dames qui ne sont là que pour se rouler dans la fange et aspirer quelques billets au passage.

— Bon, eh bien tant pis.

Dans l'atelier, les trois ou quatre couples qui comme d'habitude attendaient le déclenchement des hostilités virent la rousse reprendre son sac à main sans avoir seulement quitté son manteau. Adèle en avait fini et abandonnait ce lupanar d'un nouveau genre, bien qu'en toute honnêteté elle avait parfois aimé cette bohème proposée par l'artiste. Mais la lassitude guettait, et la routine écartait définitivement la rousse de l'atelier. Sans un regret, elle était repartie vers le centre-ville et sa demeure. L'atelier ne lui manquerait jamais, mais la complicité avec Samantha, cette sorcière, lui ferait sans doute défaut.

⋆

Elle marchait depuis un moment dans les rues remplies de gens qui avaient tous à faire. Promeneurs, touristes, personne ne prêtait attention à cette femme qui déambulait d'un pas alerte. Adèle avisa un bar ; une idée lui vint : boire une bière pression. Depuis quand

n'avait-elle pas eu une soudaine envie d'un demi sans faux-col ? Cela remontait à si loin que l'image même s'en trouvait perdue dans les méandres de son cerveau. Elle poussa la porte du troquet. Elle ne regarda pas les quelques habitués qui sirotaient dans leur coin et les piliers de bar qui, comme partout, squattaient le comptoir.

Elle prit place sur un tabouret haut dans un coin du zinc, et le serveur – un petit bonhomme chauve avec un ventre assez proéminent – un torchon de vaisselle sur l'épaule, vint vers elle.

— Bonjour. Ce sera quoi pour la petite dame ?

— Une bière pression, s'il vous plaît.

— Un demi ?

— Oui, un demi, merci.

Il était reparti en se dandinant et Adèle se rendit soudain compte que les mecs qui occupaient l'espace proche d'elle ne parlaient plus. Le garçon ou le patron, ce n'était pas bien déterminé, posa devant elle le verre contenant le liquide doré, avec sur le dessus trois bons centimètres de mousse. Elle but en savourant avec plaisir la boisson légèrement amère qui lui coulait dans la gorge. Le bonheur avait un nom, en cette fin d'après-midi.

La porte s'était ouverte derrière elle et les autres clients, et le type qui venait d'entrer arrivait pour prendre place lui aussi au comptoir. Il commanda également une bibine, et tranquillement il fit le tour de la salle du regard. Ses quinquets s'arrêtèrent sur la femme à moins d'un mètre de lui.

— Ça fait du bien n'est-ce pas ?

— Vous parlez de la bière, je suppose ?

— Oui. Et puis cette ville, ces gens, c'est bon.

— Vous donnez l'impression de revenir de quelque part...

Le type avait des yeux clairs. Il ne souriait pas, se contentant de soutenir le regard de cette belle plante qui se trouvait là.

— Vous venez souvent ici ? Dans ce bistrot, je veux dire.

— Non, c'est la première fois.

— Eh bien moi, oui, je reviens de très loin ; de l'enfer peut-être même.

Adèle sourit d'un coup ; l'autre ne pouvait pas comprendre. Elle aussi revenait d'une toile de Samantha du nom de « L'enfer » : étrange coïncidence.

— On doit vous avoir dit des millions de fois que vous êtes belle ; et tous ceux qui vous l'ont dit avaient raison. Mais où ils ont eu tort, c'est de ne pas vous avoir gardée près d'eux.

— En voilà, une tirade !

— Je suis certain que j'ai raison. Mais il doit bien y avoir un mari, un homme dans une maison qui vous attend quelque part...

— Effectivement, il en existe un. Mais il est dans une autre maison avec une autre femme.

— Ah ! Cet homme-là est un âne, permettez-moi de vous le dire.

— Je ne crois pas, non.

— Seul un fou peut laisser passer une femme telle que vous. Il est insensé, ce gars-là ! Je vous garantis que si j'avais eu la chance de vous côtoyer, je vous aurais cachée pour être sûr qu'on ne vous vole pas à moi.

— Eh bien... c'est joliment dit. Mais il pourrait aussi s'agir de toute autre chose, ne pensez-vous pas ?

— Dites-moi, je brûle de savoir.

— C'est juste mon fils qui s'est mis en ménage avec sa petite amie.

— Ouf ! Je suis donc sauvé. Vous êtes encore libre ? Je veux bien faire un bout de chemin en votre compagnie.

Les trois ou quatre consommateurs au zinc rigolaient d'entendre le gaillard faire du rentre-dedans à cette inconnue, mais tous enviaient le bonhomme. La rousse aussi était un peu perdue, submergée par le flot de paroles de ce loustic au demeurant assez sympathique. Il devait être dans sa tranche d'âge et ne cherchait sans doute qu'un peu de réconfort.

— Alors, cet enfer dont vous parlez si vaillamment ?

— Eh bien, figurez-vous que je reviens du tribunal.

— ...

— Oui, c'est fini. Depuis trois heures maintenant je suis divorcé, donc libre de venir boire un verre, libre de parler à une jolie femme, et même libre de vous faire l'amour si vous en aviez envie. Libre comme l'air.

— Elle était si mauvaise ?

— Je n'étais plus que l'ombre de son ombre. Pas moyen de faire un pas sans me heurter à sa jalousie, et en dernier, c'en était une maladie, je vous assure. Jamais je ne l'ai trompé, et pourtant elle m'a rendu la vie de ces cinq dernières années absolument impossible.

— Les femmes sont toujours monstrueuses, à entendre les hommes...

— En clair, je n'ai aucune chance de vous séduire ?

— Si c'est uniquement pour le sexe, je ne pense pas : je suis sage comme une image.

Au fond d'elle-même, Adèle se sentait mal dans sa peau. Elle mentait sans vergogne, mais le type en face ne la connaissait pas, après tout. Et puis c'était bien lui qui avait parlé de faire l'amour, alors il devait bien s'attendre à une réaction de la part de son interlocutrice. Les deux larmes claires d'un bleu profond dansaient dans leurs orbites. Il avait un air rieur ; elle aurait même pu croire qu'il se moquait d'elle. Mais elle se trouvait sur la défensive, alors peut-être que son jugement s'en trouvait altéré, faussé.

— Vous... vous aussi êtes donc divorcée ? Je vous ennuie avec mes propos, mais je vous jure que depuis des années, je ne me suis pas senti aussi... libre. On se reprend une petite bière ? Quel bonheur de pouvoir se dire que c'est simple de boire un coup avec une jolie femme, que personne ne va venir me coller une gifle ou me faire une scène de ménage !

— Allons, cessez de me jouer les Caliméro ! Je serais du genre solidaire des pauvres femmes en détresse. Puis vous savez, lorsque l'on a qu'un seul son de cloche, l'absente a toujours forcément tort.

— Je vous comprends. Je suis exubérant, euphorique, et mes petites histoires ne vous concernent en rien. Je reste cependant sur ma position : vous êtes une belle femme, et très désirable.

— Merci, mais vos compliments n'y changeront rien.

Adèle avait refusé une autre boisson, jugeant plus prudent de ne plus boire. Elle avait ensuite pris congé du divorcé tout neuf, sans trop savoir si c'était simplement une ruse ou s'il avait dit la vérité. Le monde engendrait des acteurs du quotidien, et il devenait difficile de démêler le vrai du faux. Sur le chemin du retour, elle fit une nouvelle halte. Une envie d'oubli ! Et à la fête foraine installée sur la grande place qui battait son plein, elle trouverait sans doute cette gaufre si particulière dont elle raffolait. L'odeur lui montait déjà au nez...

Assise sur un banc public, elle suivait des yeux les gens qui allaient et venaient dans cet immense imbroglio de manèges, de baraques de foire et de vendeurs de rêves. Elle croquait dans sa gaufre roulée ; un régal ! Un gamin vint s'asseoir près d'elle. Dans ses grands yeux noisette brillait une convoitise légitime. La rousse ouvrit le paquet de cigarettes russes, en extirpa une et la tendit au gosse. Les billes rondes allaient plus vite que la bouche : elles dévoraient déjà du regard ce gâteau si convoité.

— Je vois que de plus vous êtes généreuse ! Vous avez tout pour vous.

Adèle sursauta. La phrase lui était parvenue de derrière le banc. Elle se retourna alors que le gamin filait, tout heureux de sa bonne aubaine. Dans son dos, le gars du bar se tenait droit comme un I. Dans des vêtements bien taillés, il jetait de fréquents coups d'œil vers le défilé ininterrompu de chalands qui arpentaient les allées de la fête.

— Vous... vous m'avez suivie ?

— Non : je vous ai retrouvée par hasard, et suis ébahi par votre gentillesse. Ce gosse...

— Il avait de beaux yeux et ne savait pas encore mentir, lui.

— Ah bon ! Parce que vous pensez que je vous ai raconté des histoires ? L'intérêt m'aurait poussé à le faire ? Je ne vous connais pas.

— Allez savoir, avec les hommes...

— Mais je ne sais rien de vous, à l'exception de ce fils qui vit sa vie d'homme.

— Il n'y a rien à savoir. Je suis juste une anonyme, quelconque, sans histoire bien distrayante à narrer.

— Oh, tout le monde a une vie, et je suppose que vous n'êtes pas parvenue à votre âge sans que rien ne vous arrive.

— Bon, vous me voulez quoi vraiment ? Vous voulez me harceler, me poursuivre partout où j'irai ? Dites-moi ?

— Non. Je crois que vous m'avez plu au premier regard, je ne saurais pas expliquer. Le plaisir d'être libre, sans doute, et vous étiez là. Alors je vous trouve très attirante.

— Bien ! Cette fois, je m'en vais.

— Attendez... dites-moi où je peux vous retrouver, où j'ai une chance de vous revoir ! Je donnerais tout pour croiser à nouveau votre route.

— Je crains que vous ne soyez pas assez fortuné pour vous offrir mes services...

La rousse était partie, se noyant dans la foule anonyme de l'artère principale de la fête. L'autre, les mains dans les poches, sidéré, n'avait pas seulement eu un murmure en guise de réplique. Il n'avait pas tout saisi des propos de cette madone qui lui tournait la tête. À moins que ce ne fût l'ivresse de la liberté ou celle due aux deux bières bues pour fêter son divorce.

⋆

De l'autre coté de sa rue, la maison vide depuis que ses propriétaires étaient décédés venait de voir ses volets se rouvrir. Depuis des mois, personne n'y avait mis les pieds. Aujourd'hui, une étrange activité se déroulait dans la rue : un énorme camion sur lequel un chapeau breton servait d'ornement et de logo vomissait des meubles, et quatre hercules aux bras noueux et charpentés comme des lutteurs remplissaient la demeure vide. Adèle, sans pour autant être curieuse, avait aperçu ces montagnes de muscles qui emménageaient la maison vide. Un nouvel arrivant s'installait donc dans son quartier.

Elle n'y avait pas prêté plus d'attention que cela. Le propriétaire vivait sans doute là, puisque le bruit des outils, tondeuse, coupe-fil, taille-haie, remplissait l'endroit. La bicoque retrouvait un air de jeunesse.

Quelques jours plus tard, la rousse qui rentrait chez elle croisa un véhicule dont le conducteur lui fit un signe de la main, mais il se déplaçait vite et elle n'avait pas spécialement fait attention, sûre de ne pas connaître cet homme. L'autre avait encore roulé sur une cinquantaine de mètres et s'était garé en face de chez elle. Il devait donc s'agir du type qui venait d'emménager dans la maison vide.

Quand il sortit de sa voiture, il lui sembla que cette silhouette avait un air de déjà-vu, quelque chose de familier. Elle sut soudain qui il était quand d'un signe de la main il la salua à nouveau. Le consommateur de bière... le client du bistrot, le type de la fête foraine. Il l'attendait, debout sur le trottoir.

— Eh bien, si je m'attendais... Vous habitez par ici ?

— Oui, juste là. Le camion de meubles de l'autre jour, c'était le vôtre ?

— Oui. Cette maison, je l'ai rachetée à des jeunes gens qui voulaient s'en séparer... le décès de leurs grands-parents ou quelque chose comme ça. Nous sommes donc voisins ! Une coïncidence qui me ravit, je vous l'avoue. Vous savez, j'ai regretté... le jour de mon

divorce, mais j'étais encore sous le choc. Nous ne nous étions pas présentés et je ne savais pas comment vous retrouver.

— Me retrouver pour quoi ?

— J'ai senti un vrai courant passer entre vous et moi... Moi, je suis Julien Favre. Je suis électricien et seul, mais de cela vous êtes déjà au courant.

— Moi je suis Adèle, et je réside là avec mon fils. Enfin, c'était avant qu'il tombe amoureux.

— Nous pourrons nous revoir ? Vous faites quoi dans la vie ?

— Oh, ce n'est pas très intéressant... et puis je n'ai pas envie d'en parler.

— Je vous en prie... n'ayez pas peur, je ne vous veux aucun mal.

— Il ne manquerait plus que cela... et que vous mordiez, en plus !

Ce Julien avait rigolé de la boutade. Il ne savait pas quoi faire de sa grande carcasse et sautillait sur place. Elle le regardait ; il avait l'air tellement godiche... c'en était presque touchant.

— Vous avez des enfants, vous ?

— Dieu merci ! Non. Je pourrais vous inviter pour le dîner si vous... n'y voyez pas d'inconvénient. Il doit bien exister un bon restaurant dans le coin.

— Plus tard, si vous voulez ; pas tout de suite. Habituez-vous à votre nouvelle situation. Vous devez sans doute réapprendre à vivre après ce divorce.

— Je crois que vous avez raison, mais je vous inviterai, c'est promis.

Ils s'étaient quittés là comme ça, sans qu'elle sache trop si elle avait ou non envie de revoir ce mec. Il ne lui semblait pas trop mal, mais elle n'avait pas besoin de se remettre dans une galère avec un homme. Pour elle, tout allait pour le mieux ; elle se demandait également si elle saurait encore donner l'exclusivité à un seul être après en avoir tâté tant d'autres. Et puis elle se fit cette drôle de

réflexion : et s'il venait à apprendre ce qu'elle faisait de son corps ? Qu'en penserait-il vraiment ? Qu'elle était une salope ou non ? Une question sans réponse, assurément.

Elle était rentrée chez elle sous les yeux qui suivaient ses courbes, et elle avait eu cette nette impression que les endroits qu'il touchait virtuellement la brûlaient pour de bon.

Quelques jours plus tard, Lucie, une fois de plus, s'était invitée à l'improviste. Elle lui raconta par le menu cette rencontre déroutante. Pour une fois, curieusement son amie se taisait en écoutant la rousse revenir sur les détails du bar. Quand elle eut fini de raconter, l'autre avait une attitude bizarre.

— Oh, Adèle... tu t'entends parler de cet homme ? Tu ne serais pas en train de nous tomber en amour, toi ?

— Tu es folle ou quoi ? Je le connais à peine.

— La façon dont tu parles de lui, tes yeux qui s'allument lorsque tu le décris... Quand tu racontes, tu donnes vraiment l'impression que tu es amoureuse. Tu l'es, n'est-ce pas ?

— Mais non ! Bon, j'avoue qu'il m'attire, mais de là à ce que ce soit...

— Ouais ? Ben, je n'en suis pas si certaine. Mais si c'est le cas, n'hésite pas. Tu n'es pas obligée de tout lui dire de nos petites affaires.

— Belle mentalité ! Avant même de se fréquenter, mentir ? Ce n'est pas sain, cette démarche.

— Imagine sa trogne si tu lui dis que pour arrondir tes fins de mois tu t'envoies en l'air avec un tas de types inconnus, et encore, quand ce ne sont pas de femmes, ma belle...

— Conclusion : je ne dis rien, mais je ne sors pas avec lui ; je n'ai donc pas de choix à faire, et ça nous ramène au point de départ : comment sortir de ce cercle vicieux, au sens propre du terme ? Me voici donc condamnée à rester la salope que je suis devenue... C'est donc sans espoir ?

— Je... je ne sais pas quoi te dire. Tu es si mal que cela ? C'est si moche, ce que nous faisons ? Je ne me rends pas trop compte. Peut-être que tu as raison, ma pauvre Adèle ; nous sommes donc... des salopes ? Il faut bien parfois manger, et la vie n'est pas si simple...

— Humm, reste aussi dans l'ordre du possible de lui raconter tout et voir ses réactions ; qu'en penses-tu ?

Lucie n'avait rien dit, mais le voile sur ses yeux exprimait plus qu'un long discours. Son amie avait ouvert une brèche dans sa belle confiance, un trou béant qui jamais ne se refermerait. Mise face à ses actes, elle voyait enfin cette sordide vérité crue, toute nue, froide et peu reluisante. Mais d'un autre côté, ces jeux plus ou moins pervers leur avaient plu durant tout ce temps, et il était difficile de cracher dans la soupe !

Voisin-voisine

Durant des jours, des semaines, la jolie rousse prit un soin tout particulier à éviter son voisin. Elle sortait rarement, et n'avait plus rencontré qu'un ou deux habitués, seulement pour leur signifier son désir de ne plus continuer. Certains l'avaient bien pris, d'autres moins, mais dans l'ensemble, Adèle s'en trouvait mieux. Le vide autour d'elle créé par sa décision n'avait pas affecté sa copine Lucie. Celle-là resterait sans doute pour le reste de son existence une fidèle amie. Elles se voyaient régulièrement, allaient ensemble en courses ou déjeunaient dans de bons restaurants. Rien entre elles ne semblait changer, les liens qui les unissaient ne se distendaient pas.

Mais la brune avait du flair. Elle avait compris que chez son amie, un tiraillement nouveau s'était fait jour. Et depuis qu'elle avait appris pour ce type qui était devenu le voisin de la rousse, elle s'attendait à ce qu'un moment ou à un autre Adèle franchisse le pas avec ce type. Un soir de septembre en venant rendre visite à son amie, elle croisa la route d'un homme qui la suivait des yeux avec une insistance toute masculine. Elle ne connaissait pas ce gaillard qui lui montrait par ses regards qu'elle l'intéressait.

Ce type, elle le retrouva une fois encore un samedi matin, loin du domicile de sa potine, dans le centre-ville. Tout naturellement, avec sa faconde elle engagea la conversation ; et l'autre, bien sûr, ne put qu'entrer dans son jeu.

— Vous êtes donc du coin pour que nous nous rencontrions si souvent ? À moins que vous ne me suiviez ?

— Pas du tout ; c'est fortuit, je vous assure. Je réside... pas très loin d'ici.

— Une coïncidence, alors ?

— Oui, je fais mes courses dans ce petit supermarché, c'est pratique.

— Vous vivez donc seul pour que vous soyez dans l'obligation de pousser votre chariot ?

— Une jolie manière de vous renseigner... Oui, je suis divorcé et, mon Dieu, je refais des trucs dont j'avais oublié jusqu'à l'utilité. Mais j'aime aussi manger tous les jours... un petit péché quoi.

— Je m'appelle Lucie ; et vous ?

— Julien. Enchanté de vous connaître, Lucie. Et vous faites quoi dans la vie ?

— Oh, c'est... compliqué à dire. Disons que je vends du rêve à des gens qui sont dans le besoin. Mais parlez-moi plutôt de vous.

— Il n'y a rien à en dire. Je suis seul et, ma foi, je m'en accommode par la force des choses. Je ne vais pas vous éclairer davantage sur ma situation de mâle solitaire.

— Vous ne voulez pas que nous allions boire un pot tous les deux, histoire de nous découvrir quelques points communs ? Le feeling, les affinités, comme c'est à la mode maintenant.

— Pourquoi pas ? Après tout, personne ne m'attend à la maison, et les soirées – même ensoleillées – sont bien longues. Je passe en caisse et j'arrive. Vous connaissez apparemment le coin mieux que moi ; vous me guiderez vers les endroits sympas ?

— Oui. Je vous attends vers l'accueil.

Ils s'étaient séparés pour payer leurs achats. Lucie se souvint d'une autre rencontre dans ce même magasin, avec une femme qui était restée son amie. Ce type avait quelque chose qui l'attirait, pas vraiment son portefeuille ; cela faisait si longtemps que ça ne

lui était pas arrivé... bizarre, cette situation. Une fois ses courses réglées, elle se dirigea vers le mec qui lui souriait.

— Bon. Alors où allons-nous boire ce fameux verre ?

— Là, j'aime cet endroit. Et puis... j'y ai déjà de bons souvenirs. Vous voulez bien que nous allions là ?

— Oh oui ! Je ne sais rien de cette ville, et vous pourrez toujours me raconter...

— Vous raconter ? Mais vous raconter quoi ?

— Ben... ces fameux souvenirs qui semblent faire briller vos yeux. Un amoureux, sans doute, avec qui vous êtes venue ? Je me trompe ?

— Allez savoir... Mais bon, je préfère vous entendre me parler de vous. Moi, je ne saurais trop quoi dire.

— Eh bien, je suis...

Il avait commencé un récit assez stressant. Celui d'une existence avec une femme jalouse qui l'avait étouffé totalement, et seul le divorce lui avait permis de retrouver une liberté perdue. Lucie buvait les paroles de cet homme qui avait dans la voix des accents de sincérité. De plus, ses yeux clairs lui renvoyaient l'image d'un visage tourmenté par les émotions. Un instant elle se posa la question de savoir s'il pleurait ou non. Ce Julien avait dû souffrir avant de se résoudre à quitter cette femme que, de toute évidence, il aimait.

— Vous en êtes toujours amoureux, n'est-ce pas ?

— Je ne sais plus. Avec le temps... on n'oublie pas toujours les bons moments. Et puis c'est difficile de tirer un trait sur ces années, elles font partie de moi.

— Ouais... Comme j'aurais aimé entendre pour moi ces mots-là... Elle avait toutes les chances du monde, et gâcher tout par une jalousie maladive... c'est con !

— Oui. Je me demande si je ne souffre pas autant de son absence... qu'avant de ses crises.

— Oh, le temps calme tout...

Puis ils s'étaient quittés au cul de leurs voitures respectives, sans trop oser se dire qu'ils voulaient se revoir. Les jours avaient passé, et plusieurs fois ils avaient bu un café dans ce même endroit. Un soir, Lucie l'avait invité à passer prendre l'apéro chez elle. De fil en aiguille, Julien avait tissé une sorte d'amitié solide avec l'amie d'Adèle. Celle-ci, du reste, ne voyait plus qu'épisodiquement la brune. Si elle s'en inquiétait, elle ne voulait pas pour autant lui demander quoi que ce soit. Chacune avait sa route à tracer, et personne n'y pouvait rien.

⋆

Julien était assis dans le salon de cette jolie brune, une femme avec des formes généreuses. Ils avaient trinqué et elle lui sembla plus entreprenante que lors de leurs rencontres en extérieur. Bien sûr, elle était sur son terrain ; et lorsqu'elle mit de la musique sur sa platine dans le but évident de danser, la seule idée de cet homme fut de filer. Quelque chose dans le comportement de la belle l'intriguait, et l'indisposait aussi. Il n'avait pas d'atomes crochus pour esquisser ce flirt auquel elle aspirait. Il voulut prendre congé, mais devant son air dépité il se laissa entraîner dans une valse plutôt collante.

Lucie se serrait contre ce gars qui lui donnait chaud. Comme il ne tentait pas de se rapprocher, elle se demanda un long moment ce qui pouvait retenir ce gaillard. La formidable envie de l'embrasser qu'elle trimballait depuis leur première entrevue n'avait cessé de grandir ; mais elle avait beau se lover contre lui, se serrer outrageusement sur sa poitrine, il n'entrait pas dans son jeu. Alors avec une franchise toute particulière, elle lui posa carrément la question :

— Je ne te plais donc pas, Julien ?

— Ben... si, Lucie, mais comme amie ; pas comme maîtresse ou amante. Je ne suis pas amoureux de toi.

— Ah, ton ex-femme est donc toujours entre toi et moi ? Elle va toujours t'empêcher de vivre normalement ?

— Non. Je ne crois pas qu'elle y soit pour grand-chose ; et puis... je ne t'ai pas tout raconté.

— Ah ? Il y a donc une autre dame dans ta vie ?

— Dans ma vie, non. Mais c'est vrai que le jour de mon divorce... j'ai fait une rencontre inattendue, et depuis ce jour-là cette femme occupe toutes mes pensées.

— Elle ne connaît pas sa chance, celle-là ! Je t'avoue que je suis moi aussi tombée amoureuse de toi...

— Je comprends, mais te donner un espoir serait coupable : je ne suis pas amoureux de toi, ma pauvre Lucie. Cette... elle est là, du lever au coucher, et j'en rêve aussi parfois la nuit.

— Mais... où est-elle, cette diablesse qui te vole à moi ? Que je lui casse les dents.

— Ne sois pas toi aussi jalouse... Je t'assure que tu peux plaire à des tas d'hommes, mais il se trouve que mon esprit est ailleurs. Cette femme ne m'a jamais donné aucun espoir, un peu comme ce qui se passe entre toi et moi, là en ce moment.

— Oui ? Mais nous pourrions faire l'amour, après tout ; pas besoin d'être amoureux pour avoir envie l'un de l'autre, tu ne crois pas ?

— Non, ma belle : j'aurais l'impression de la tromper.

— Mais tu ne peux tromper que les gens qui savent ; elle ne saura jamais. Et puis qui c'est, cette nana ? Dis m'en un peu plus !

— Oh, elle vit dans ma rue. La maison en face de la mienne. Je l'ai rencontrée dans un bar, en sortant de mon divorce ; elle s'appelle Adèle. Elle ne m'a jamais montré un signe de tendresse, jamais un pas dans ma direction. Je ne connais rien d'elle, sauf qu'elle a un fils ; c'est peu.

— ...

Lucie venait d'arrêter de danser ; elle regardait ce Julien d'un drôle d'air. Il prit cela pour de la colère. La femme brune avait reculé de trois pas ; le diable serait entré dans la pièce que son visage n'aurait pas été plus défait. Pourtant elle ne disait plus rien,

et dans ses yeux se reflétait tout le désespoir du monde. Son désir charnel venait lui aussi de sombrer dans la vérité crue que l'homme lui assénait : cette histoire, cette affaire, elle en connaissait l'autre version. Et le coup rude qu'elle venait de prendre lui coupa presque le souffle.

Adèle... son Adèle, celle avec qui elle avait discuté de ce type ! Et ils en étaient tous les deux au même résultat : elle sans doute amoureuse dans son coin, et ce Julien qui se pâmait d'amour pour elle. Chacun dans leur coin, en silence, sans se voir, sans se parler. Et comme une conne, elle arrivait entre les deux avec son petit béguin pour le divorcé. Marcher sur les plates-bandes de son amie, lui couper à demi l'herbe sous le pied n'avait jamais été son intention, non. Elle se sentait du coup mal dans sa peau.

Bien sûr, elle ne raconterait jamais ce qu'elle venait d'apprendre, mais pendant un moment les idées les plus confuses se bousculèrent dans sa tête. Balancée entre euphorie et abattement, elle ne récupérait pas de cette nouvelle baffe que la vie venait de lui asséner. Mais d'un autre côté, l'image de son amie souriante lui faisait un bien fou. Adèle avait payé elle aussi le prix fort. Et puis après tout, avec un peu de chance, peut-être serait-elle une fois encore partageuse ? L'incroyable éventualité d'un ménage à trois effleura l'esprit de Lucie.

⋆

Il restait à Lucie à aller revoir sa copine qu'elle délaissait depuis trop longtemps. Alors battre le fer pendant qu'il était chaud revenait à l'ordre du jour ; et cette idée d'une compétition entre les deux femmes dont l'enjeu serait l'amour d'un homme... voilà qui n'était pas pour rebuter la brune. Mais encore fallait-il que son amie Adèle veuille bien écouter ce que Lucie proposerait, et en cela rien n'était gagné. Elle se rendit donc chez la rousse avec tout un tas de questions sans réponses. L'autre semblait pourtant

contente de la revoir après une période où elle ne s'était plus du tout manifestée.

— Ah, Lucie... Eh bien, j'ai cru que tu étais morte ! Je constate avec bonheur qu'il n'en est rien. Tant mieux.

— Je reconnais que j'étais occupée ailleurs et que je t'ai délaissée trop longtemps. Je plaide coupable, votre honneur !

— Qu'est-ce que tu deviens ? Un mec là-dessous, peut-être ?

— Non. Enfin, à vrai dire, un peu quand même, mais... je crois qu'il est amoureux d'une autre.

— On se casse toutes les dents, parfois ; j'imagine que ça fait mal.

— Et toi, tu en es où avec ton gentil voisin ? Ça évolue favorablement ?

— Pas le moins du monde. Je ne le croise plus et ne cherche vraiment pas non plus à le revoir.

— Pourtant, je t'aurais crue plus accro à ce type. Et je suis certaine que là, c'est moi qui ai raison, bien que tu ne veuilles pas l'admettre. Sinon, nos amis vont tous bien ?

— Tu sais, j'ai commencé à m'éloigner de certains d'entre eux. Je n'en vois plus beaucoup non plus.

— Oui. Gustave, que j'ai aperçu il y a quelques jours, m'a dit que tu manquais beaucoup à certains d'entre eux. Les habitués, ceux qui t'appréciaient le plus, sont sans doute un peu perdus sans toi.

— Je n'aspire plus qu'à me calmer. Je vois le bonheur dans les yeux de Jean et, ma foi, c'est très communicatif. J'aimerais trouver moi aussi chaussure à mon pied et non plus en essayer tout le temps des différentes, si tu vois ce que je veux dire.

— Trop bien, sans doute. Tu sais, j'ai fait la connaissance d'un brave gars et je crois que j'aurais volontiers fait un bout de chemin en sa compagnie.

— Eh bien, tu comprends que ce n'est peut-être pas encore trop tard pour toi... pour nous.

— Sauf que ce mec-là est amoureux d'une autre... et c'est un fidèle dans ses amours, apparemment.

— Pas de chance, alors. Là, je ne vois pas ce que je pourrais faire pour t'aider. Les hommes sont d'un compliqué...

— Le mien s'appelle Julien.

— Tiens, c'est marrant, ça : mon voisin lui aussi se prénomme Julien.

— Ouais, et il habite aussi par ici.

— Non ? C'est extraordinaire comme coïncidence ! Pour un peu, nous serions tous voisins.

— Tu ne crois pas si bien dire, Adèle : mon Julien, c'est aussi le tien ! Et je peux t'assurer qu'il n'a que toi dans la tête. Tu occupes toute la place, je n'ai aucune chance.

— Tu me charries, là ? Arrête de déconner.

— Pas du tout, c'est la sinistre réalité. Quand il dit « Adèle », il a tout dit. C'est comme un soleil qui lui monte aux lèvres.

La rousse ne parlait plus, reluquant sa copine comme s'il se fût agi d'une extraterrestre ; elle venait de lui coller un véritable coup de massue sur le crâne. Elle se fit expliquer en long et en large – et même en travers – comment les choses s'étaient passées. Alors Lucie vida son sac. La veste qu'elle s'était ramassée. Elle jurait les grands dieux qu'elle n'en voulait pas à son amie, mais Adèle sentait pourtant bien une sorte de rancœur envers elle-même ou ce gars. Difficile de savoir contre qui était dirigée cette rage.

— Mais... je t'assure que je n'y suis pour rien. Je ne lui ai jamais donné un seul faux espoir ; c'est vrai ce que je te dis.

— Oh, je te crois, et j'en suis persuadée. Mais lui t'attend, et je t'avoue que sur le coup... je t'en ai un peu voulu. Pas une franche jalousie, simplement une sorte de désillusion et de désespoir. Puis avec le temps, je me suis fait une raison tout en imaginant que...

— Que quoi ?

— Je ne sais pas si c'est bien de le dire ; après tout, tu n'as pas encore de rapports avec ce Julien...

— Bon, tu accouches ? Tu as quelque chose sur le cœur ; alors dis-moi ce que c'est, bon sang !

— Ben... j'avais pensé que de temps en temps... tu pourrais m'inviter.

— T'inviter ? Mais pourquoi t'inviter ? Je ne comprends pas vraiment ce que tu veux me faire passer comme message.

— Tu pourrais... me rendre la monnaie de ma pièce ; l'ascenseur, en quelque sorte. Partager avec moi des soirées ou des nuits... enfin, je sais bien que tu comprends ce que je veux te dire. Je resterais proche de lui, proche de toi, et tout le monde y trouverait son compte.

— Tu me proposes de coucher à trois avec un type qui est amoureux de moi et pour lequel toi tu as un béguin, c'est ça ?

— Oui. En clair, c'est ça... à peu de chose près.

— ...

— Tu ne dis plus rien ?

— Attends, attends, laisse-moi réfléchir, tu veux ? Je dois digérer tout ce que tu me racontes.

Adèle s'était assise, et son cerveau tournait à cent à l'heure. Son amie venait quémander une faveur. Cette femme qui l'avait sortie de la misère en l'aiguillant sur des sentiers scabreux, qui avait été là quand dans sa vie ça allait plutôt mal... Mais ce Julien, comment pouvait-il être amoureux d'une femme qu'il n'avait jamais vue plus de trois ou quatre fois ? Et puis Lucie qui se pâmait pour un homme avec qui elle aussi aurait aimé avoir des moments de tendresse...

Après tout, c'était jouable ; mais aurait-elle le cœur d'entraîner ce type dans cette mascarade ? Les deux nanas avaient partagé bien d'autres lits, de toute évidence, bien qu'il ne se soit jamais – au grand jamais – agi d'amour. Là, le risque était bien plus élevé. Et puis comment s'y prendre ? Dans un premier temps, calmer son amie semblait le plus urgent.

— Bon, écoute, Lucie ; je te promets d'y réfléchir et de faire de mon mieux. Après, tu saisis bien que ça ne dépend pas que de moi ? Julien a aussi son mot à dire, mais je vais essayer de me rapprocher de lui.

— Merci. Merci. Je savais que je pouvais compter sur toi, ma belle. Tu es ma meilleure amie, et ce n'est pas pour rien : pour moi, ce mot est sacré.

— Chut... voilà, nous en reparlerons, mais laisse-moi aller à mon rythme, tu veux ?

— Oui... oui, merci !

Lucie tripotait les mains d'Adèle ; elle semblait complètement abattue.

Elles dînèrent ensemble chez la mère de Jean. La discussion ne tourna qu'autour de ce gaillard qui résidait en face. Puis enfin Lucie décida qu'il était temps pour elle de rentrer à son domicile. Se retrouvant seule dans sa maison, la rousse tournait dans sa caboche de mille façons différentes les moyens de renouer avec son voisin. Quelle idée aussi de s'être ainsi avancée auprès de la brune... Mais comme chose dite était chose promise, ça la rendait folle de ne pas savoir comment faire.

À partir de cet instant, Adèle se mit à épier tous les faits et gestes de Julien. Il sortait chaque jour à la même heure, rentrait tous les soirs aussi avec une régularité de métronome. Elle n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi prévisible. Alors, au bout d'une semaine elle décida que c'était le bon moment. Ni trop tôt, ni trop tard. Et ce soir-là vers dix-huit heures, elle sortit dans la rue. Il pleuvait. Vêtue d'un manteau léger, elle n'avait intentionnellement pas couvert sa tignasse flamboyante. La berline dont elle avait aperçu chaque soir le retour ne manqua pas à l'appel.

Alors qu'elle commençait à marcher sur le trottoir sous le crachin, le conducteur ralentit pour s'arrêter et ouvrir sa vitre.

— Bonsoir ! Vous allez loin comme ça ?

— Bonsoir. Je vous demande pardon ?

— Oui, vous comptez marcher sous la pluie jusqu'en ville ? Vous allez être complètement trempée !

— Ah, c'est vrai, j'ai dû oublier mon parapluie chez une amie et je dois faire une course urgente.

— Bah, montez. Je vais vous déposer au centre-ville ; je dois de toute façon m'y rendre aussi.

— Je ne voudrais pas vous déranger... vous rentrez du travail ? Alors un peu de repos ne pourrait que vous faire du bien...

— Mais le fait de vous revoir me ravit. Je vous assure que ça va aller. Allez, montez. Regardez, vous dégoulinez de partout déjà. Ne faites pas l'enfant, je ne viole personne : ça se saurait.

— Bon, entendu. En tout cas merci, c'est gentil de votre part.

— Quelle idée aussi de ne pas avoir de voiture...

— Pour cela il faut passer son permis, et rien n'est gratuit dans ce bas monde.

— Oui, je sais, mais vous méritez mieux que ça.

Elle était près de lui, et son parfum effleurait les narines du chauffeur. Même l'eau du ciel sur ses longs tifs n'arrivait pas à l'enlaidir. Elle avait l'air d'une pauvre petite chose détrempée, mais elle restait belle malgré tout. Julien l'emmena jusque devant la poste et elle fila vers celle-ci, affairée à il ne savait quelle tâche urgente. Lui, bon prince, attendit qu'elle revienne. Quelques minutes plus tard elle réapparut, surprise de voir qu'il était encore là. Cette fois, elle ne renâcla pas pour monter dans la voiture.

— Il ne fallait pas m'attendre ; j'aurais pu rentrer à pied : j'ai retrouvé mon parapluie.

Elle venait de tirer de son sac un objet cylindrique minuscule, ce genre de truc que l'on faisait maintenant pour se protéger de l'eau de pluie.

— Mais ça me fait plaisir de vous revoir. Je suis heureux de passer un moment à vos côtés, même si ce n'est que pour un trajet aussi court.

— Oh, si j'osais, je vous inviterais bien un soir ; j'ai des légumes de toute beauté, et ma cuisine est excellente me dit mon fils Jean. Vous pourriez vous aussi me donner votre avis.

— Ce serait avec joie que j'accepterais une invitation.

— Ben... je ne sais pas. Comment êtes-vous disponible ? Un soir en semaine ? Demain soir, puisque c'est samedi... à vous de me le dire.

— Demain soir, ça me convient. Je n'ai pas vraiment d'amis et ne sors guère. Et puis je n'aurai que la rue à traverser : je pourrai même boire une larme de vin sans me soucier de rentrer. Oui, demain, et j'apporterai le champagne.

— Alors c'est vendu pour demain !

Il riait sans que ses sourires ne s'adressent à elle en particulier. Déjà ils étaient devant leurs maisons respectives. Adèle descendit, et lui aussi. Elle vint au-devant de Julien et lui posa sans ambages un bisou sonore sur la joue.

— À demain pour dix-neuf heures ; je vous attendrai.

— Vous pouvez compter sur moi !

— Merci pour la balade en voiture, et bonne soirée.

Elle avait tourné les talons, mais sur son trottoir l'autre n'en revenait pas. Il avait suffi d'une pluie d'orage, d'un oubli de parapluie pour que son bonheur soit total. La vie réserve parfois d'agréables surprises à ceux qui espèrent... Julien la vit disparaître derrière la lourde porte en chêne de chez elle. Lui aussi avait maintenant la tête trempée de rester planté là comme un piquet sur un bout de bitume, mais sa joie l'empêchait de sentir cette humidité qui plombait tout : il avait enfin une chance, et dans sa poitrine son cœur battait plus fort.

Sous la douche, Adèle souriait également aux anges. Les hommes étaient donc tous toujours aussi naïfs... Jamais Julien n'avait pensé une seule seconde que la rousse avait fait exprès de marcher sous la flotte tête nue. Après être sortie de la salle de bain, elle appela son amie Lucie pour lui apprendre que demain elle verrait Julien.

L'autre, au téléphone, écouta religieusement les explications que lui donnait sa copine. Elle nota mentalement les directives de la belle. Machiavélique, décidément, cette rousse, quand on y réfléchissait bien !

⋆

Le samedi avait des allures de déluge. Les orages n'avaient pas quitté la région et il pleuvait sans discontinuer depuis le matin, mais Adèle n'avait pas lâché ses fourneaux, et sa cuisine embaumait. Sa tarte aux poireaux était prête et ferait une entrée décente. Dans le four, un lapin mijotait dans une sauce au Chablis, entouré de girolles du pays. Les pâtes fraîches qu'elle venait de finir de confectionner se marieraient de belle manière avec le roi des clapiers. Restait le dessert ; elle opta pour un sabayon aux myrtilles.

Tout était enfin en ordre et il était dix-huit heures. Ça laissait donc le temps à la gracieuse cuisinière de se faire belle. Elle tenait surtout à se débarrasser des odeurs de cuisine qui s'incrustaient sur ses vêtements. Elle fit un passage à la salle de bain puis se maquilla lentement, et quand l'image dans le miroir de son dressing lui parut semblable à ses attentes, elle prit un soin tout particulier pour ses lèvres. Le gloss les rendait brillantes et en soulignait les contours avec ravissement. Elle jugea le résultat « acceptable ».

Il n'était que temps, car la sonnette de la porte d'entrée annonçait le visiteur. Il était d'une ponctualité déconcertante. Elle vint lui ouvrir. Il tenait une bouteille de *Moët et Chandon* d'une main et un énorme bouquet de roses de l'autre. Ils se firent une bise et elle l'entraîna vers la salle à manger. Tout était en place. Elle le fit asseoir et chercha un vase pour les fleurs. Lui laissait traîner ses yeux sur ce qui l'entourait. Chez cette femme, c'était bien rangé, propre ; un intérieur meublé avec goût.

— Merci pour le bouquet, mais il ne fallait pas ; c'est trop !

— Non, rien n'est trop beau pour vous, Adèle.

— Hum, vous permettez ? Je vais les mettre dans l'entrée : dans cette pièce, elles souffriraient de la chaleur. Je reviens. Servez-nous donc un verre...

— Champagne, alors ?

— Eh bien, puisque vous en avez apporté, pourquoi pas ?

Elle déposait le bouquet dans le vestibule quand le « pop » d'ouverture de la bouteille se fit entendre. Adèle vérifia que la porte d'entrée n'était pas verrouillée et qu'elle ne faisait aucun bruit en s'ouvrant. La seconde partie de son plan dépendait de la discrétion de... mais elle savait que tout se passerait le mieux du monde. Elle revint d'un cœur léger vers son invité qui venait de servir le vin des dieux dans deux coupes.

Apparences trompeuses

Le dîner avait été parfait. Julien et Adèle venaient de passer au salon. La rousse l'avait gentiment invité à prendre place sur l'immense canapé de cuir fauve et venait de lui proposer un digestif.

— Un « pousse » après le café ? J'ai du cognac ou une petite mirabelle de derrière les fagots.

— Je me laisserais bien tenter par un alcool blanc local, mais seulement si vous m'accompagnez.

— Évidemment. J'aime bien de temps en temps, comme ça, entre amis...

Les dés à coudre avaient vu l'eau-de-vie les remplir, puis les gosiers les vider. Julien savourait l'impression de bonheur qui était là, à portée de main. Et lorsqu'il tendit le bras pour attraper par un poignet la jolie Adèle, elle ne recula point. Il chercha ses lèvres, mais elle minaudait de telle façon qu'il lui fut impossible de lui donner un baiser.

— Vous voulez que je mette un peu de musique ?

— Oui... bien sûr ; quelque chose de doux et de tendre.

— Quelques slows, si vous voulez.

— C'est parfait. Vous êtes, de toute manière, toujours parfaite ; le dîner, les alcools, la musique, tout est...

— Chut ! Allons, venez danser.

— Volontiers...

Il la serrait déjà contre lui et les pas s'harmonisaient avec les accords de la musique. La laine de la moquette gênait la progression

des talons de la rousse. Elle arrêta un court instant sa danse pour les retirer ; alors l'homme défit lui aussi ses chaussures. Désormais ils dansaient enlacés, pieds quasiment nus sur le sol du salon. Il réitéra sa tentative de palot, se heurtant au même refus tacite, mais si bien réalisé qu'il lui était difficile de comprendre qu'elle ne voulait pas. Alors de ses doigts légèrement tremblants, il essaya une autre approche, plus gestuelle cette fois : la main qui la guidait sur l'épaule ne bougea pas, mais l'autre dériva dangereusement vers la région de ses fesses. Elle attendit encore un peu que cette patte soit à la lisière de son derrière.

— Je vois que vous avez envie de... jouer. D'accord. Mais on applique mes règles.

— Vos règles ? Oh oui, bien sûr, je saisis. Dites-moi...

— D'abord vous ne touchez pas : c'est moi qui bouge, et vous me laissez faire. Mais pour corser le tout, j'aimerais que vous me laissiez... vous mettre ceci.

Elle le lâcha, abandonnant le slow pour se saisir, sur le dossier du fauteuil qui faisait face au sofa, d'un foulard.

— Je voudrais, j'aimerais que vous portiez ceci... un bandeau. L'amour à l'aveugle, ça peut aussi avoir son charme. Qu'en pensez-vous ?

— C'est vous la reine du bal ; vous décidez et je vous obéis.

— Bien. Rassurez-vous, il ne vous sera fait aucun mal ; juste un jeu...

— Je vous sens coquine ce soir...

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point, Julien.

Il avait désormais les yeux clos par ce bandeau que la rousse avait serré fortement sur l'arrière de son crâne. Il sentait sa présence et se sentait prêt. Disposé à affronter le monde entier. Son plaisir passerait par des ordres ? Qu'à cela ne tienne : cette femme valait tous les sacrifices.

— Bien, alors nous pouvons commencer. Tout d'abord... vous ne me voyez plus ?

— Non, bien sûr que non.

— Ne trichez pas, sinon... je laisse tomber. Maintenant vous et moi allons nous dévêtir ; vous êtes d'accord ?

— Ou... oui !

La voix mâle tremblait. L'émotion, sans doute. Il commença par déboutonner sa chemise en se doutant qu'elle aussi retirait ses vêtements. Puis la ceinture de son pantalon qu'il fit de suite glisser vers ses chevilles. Et enfin il enleva ses sous-vêtements. Nu dans le salon, la bite raide, il avait conscience d'être indécent. Alors cette main qui venait de lui saisir les testicules pour le faire se rasseoir l'avait fait tressaillir plus que la normale.

— Bien. Je vous demande quelques minutes de patience... juste une ou deux.

⋆

Adèle s'était éclipsée, et lorsqu'elle arriva dans l'entrée Lucie déposait son manteau sur la patère. La rousse, un doigt en travers des lèvres, fit signe à son amie d'être discrète. Elle vint vers la porte, la fermant cette fois-ci à clé.

— Il est prêt et à toi, ma belle, pour le temps que tu voudras. Ne dis rien, ne te trahis pas ! Je serai près de vous, mais commence par te déshabiller avant d'entrer. Il croit que je suis nue... Vas-y ; mais s'il pose une question, c'est moi qui réponds : je veux que l'illusion soit totale.

Lucie se pencha pour murmurer quelques mots à sa copine :

— Tu es vraiment incroyable ; je ne t'aurais pas crue aussi... salope ! Enfin, tu sais ce que tu fais, ce que tu veux ; donc je peux en profiter ?

— Autant que tu voudras : il bande déjà comme un cerf et ne peut pas savoir comment j'embrasse ; j'ai refusé tous ses baisers jusque-là. À toi de jouer, ma belle ; puisque tu le voulais, tu vas l'avoir !

La femme qui pénétra dans le salon était aussi nue que le type assis sur le divan. Lucie vint se frotter contre le mec. L'autre commença à passer ses mains sur ce corps de femme qui lui raidissait la queue d'une vigueur sans pareille. Quelle bonne idée que ce jeu de l'aveugle ! Excitant au possible de découvrir le corps de sa partenaire juste du bout des doigts. Il posa ses lèvres sur la bouche féminine, et cette fois le patin qu'ils se roulèrent avait un goût savoureux. Enfin... elle se livrait tout entière.

Les langues s'apprivoisèrent, se lièrent d'une amitié indéfectible, à tel point qu'elles revinrent plusieurs fois s'enlacer dans la bouche de la belle. Il était aux anges, et sa trique magistrale ne démentait pas son envie. Ensuite il découvrit la poitrine : deux seins qu'il n'avait sans doute pas jugés aussi volumineux. Mais quel bonheur aussi de venir en titiller les tétons d'une bouche avide ! Puis quand il mordilla celui que ses dents serraient, l'autre se trouvait pincé entre son index et son pouce.

Un long moment Lucie ne poussa aucun gémissement, de peur de trahir sa voix, mais Julien était désormais trop excité pour s'arrêter aux détails des inflexions du timbre de la belle. Il était descendu vers un ombilic bien ourlé et incrustait sa langue baveuse dans ce cratère, donnant des frissons à la brune.

— Oh, Adèle, comme j'ai longtemps espéré ce moment ! Personne ne sait mieux que vous me donner un tel bonheur.

La femme ne répondit rien. Ses soupirs l'en empêchaient sans doute. Alors Julien continua son exploration, passant des seins à cette plage qui se trouvait lisse comme la peau d'un bébé. Ses doigts s'amusaient comme des fous sur d'autres lèvres, une autre bouche elle aussi très douce au toucher. Seuls des gémissements sans visage lui revenaient.

Il se pencha davantage, laissant sa frimousse venir à la rencontre de cette main qui fouillait dans les affaires d'une autre. Alors Lucie ouvrit grand le compas, lui laissant le champ libre. Cette fois la langue naviguait en eau claire, se livrant à d'inédites arabesques sur

la longueur d'une chatte délicieusement offerte. Il tressauta lorsque d'une menotte chaude elle vint attraper la tringle qui ballottait entre les jambes masculines ; il se laissa entraîner par celle qu'il pensait être Adèle. Deux corps enchevêtrés étaient désormais sur la moquette.

Une bouche tétait une bite tellement tendue d'envie que les lèvres de l'autre furent abandonnées, oubliées par la langue vicieuse. Julien aussi haletait sous la caresse tellement intime de sa rousse maîtresse. Mais s'il avait pu voir, s'apercevoir qu'en fait de rousse, la chevelure de la brune s'activait dans une pipe mémorable, aurait-il trouvé le courage nécessaire pour stopper là ces débordements ? Pas certaine de cela, Adèle qui suivait l'évolution depuis la porte du salon, souriait de voir ce spectacle.

Julien allait jouir grâce à une bouche, des mains, une chatte qu'il croirait toujours être ceux de la rousse. Elle ne démentirait jamais, et Lucie non plus ne la balancerait pas. Alors elle aussi jouissait de ces scènes pornographiques au possible, toutes orchestrées par une mystificatrice de génie. Faire l'amour par personne interposée, un nouveau concept qu'Adèle trouvait plutôt sympathique. Et le couple sur son sol débuta une danse du ventre si précise qu'elle aussi en sentit des relents d'envies. Elle ne pouvait qu'admirer la dextérité de sa copine.

Lucie avait lentement, par des gestes simples et précis, amené Julien à un état second. Il n'en pouvait plus. Il devait se retenir encore et encore, mais la rousse qui imaginait où se nichait la langue de sa copine en frémissait elle aussi de plaisir. Sans se toucher, elle sentait sa culotte récolter la sueur de son sexe alors que la raie des fesses d'un Julien à genoux, face posée sur l'assise du fauteuil, recevait les hommages appuyés de la baveuse de Lucie et laissait s'échapper de sa queue les premières gouttes de liquide séminal. La brune butinait toujours, dans une feuille de rose éblouissante, la fleur du mâle pour lui tirer tout son miel.

À quel moment Adèle avait-elle senti ses jambes trembler ? Quand son ventre, pourtant solitaire et sans soutien, avait-il commencé ses longs spasmes qui la tétanisaient debout ? Elle s'était pincé les lèvres pour ne pas crier et indiquer sa présence par des bruits bizarres alors que l'homme couché dos au sol était chevauché par une Lucie fiévreuse. Le corps de la brune montait et descendait sur le piston de Julien. La chevauchée qui entraînait ces deux-là dans un même abîme de jouissance avait des effets positifs également sur Adèle qui se sauva pour se rendre dans sa salle de bain : elle devait à tout prix se cacher pour enfin laisser exploser la jouissance qui allait la délivrer.

Les deux tourtereaux finissaient eux aussi leur cavalcade. La rousse se dévêtit sur le carrelage de la douche et revint à son poste de guet. Les cuisses brillantes d'une mouille dégoulinante, elle vit Lucie qui s'étalait sur le sol alors que sur le ventre de son amant une tache blanchâtre lui démontrait qu'il était bien allé jusqu'au bout de son plaisir. Lucie, levant les yeux vers son amie, semblait demander des directives. D'un mouvement de la main, la rousse lui fit comprendre qu'elle devait sortir du salon.

⋆

La lumière était brusquement revenue. L'homme avait joui comme il ne l'avait plus fait depuis bien longtemps. Décidément, cette Adèle était une bombe ! Elle était à poil près de lui, à l'exception de sa culotte qu'elle avait déjà remise. Pourquoi avait-elle des scrupules à se montrer totalement nue devant lui ? Il eut un peu de mal à comprendre cela. De plus, elle refusait de nouveau tous ses baisers sur les lèvres. Il ne saisissait pas bien la finalité de ces rejets. Mais l'important n'avait-il pas été ce jeu complètement fou et le plaisir immense qu'il en avait retiré ?

Elle aussi avait joui, et les traînées luisantes que gardait l'intérieur de ses cuisses ne sauraient pas mentir. De plus, ses regards étaient voilés par cet orgasme dont il avait perçu tous les bruits.

Le coup du bandeau avait décuplé les sensations, et c'était à l'infini qu'ils avaient pris leur pied. Cette femme était tout bêtement géniale ! Rien que cette idée lui fit remonter la bite, mais pour se donner bonne conscience il se leva, prit la bouteille de champagne et remplit deux coupes ; faire l'amour lui avait donné soif !

Adèle et lui trinquèrent à leurs amours et Julien se rhabilla lentement. La fête des sens était finie. Oh, la rousse ne disait rien, ne le chassait pas, mais il sentait bien qu'il était l'heure de partir. Le reverrait-elle ? Elle ne lui avait rien laissé entendre, ni pour, ni contre. À croire qu'il existait un écart considérable entre la femme avec qui il venait de baiser et celle qui après le sexe le congédiait sans violence pourtant. Incompréhensible ! Il aurait cependant bien continué un peu, poussé le jeu encore plus loin, mais elle n'en avait visiblement plus envie.

Juste une rue à traverser pour retrouver son univers de solitude. Un monde plutôt froid dont il croyait réchauffer l'intérieur après cette première partie fine avec sa délicieuse voisine. Elle ne semblait pas décidée à de semblables perspectives, alors il devait s'incliner. Chez lui, pourtant, il visionna mentalement les scènes qu'il avait si bien vécues physiquement. Un vrai bonheur que ce foulard qui avait transcendé la partie de cul en géniale chevauchée. Le corps de la rousse était... surprenant, à bien des égards.

Lucie était passée dans la chambre à coucher de son amie, conformément aux instructions que lui avait données Adèle. Elle ne bougeait pas, entendant la rousse congédier gentiment son invité. Cette idée d'avoir clos les yeux de Julien... il fallait y penser, et c'était inouï comme sensations. Elle venait de se passer un coup de gant de toilette sur le visage quand sa copine vint la rejoindre.

— Tu as été magnifique, ma chérie. Tout simplement belle à croquer, et je pense que notre ami n'y a vu que du feu.

— Comment tu as fait pour lui cacher ta crinière ? Parce qu'à sa place j'aurais flairé de suite la supercherie.

— Ah oui ? Mais il n'a pas touché mon sexe, pas plus que je ne l'ai embrassé. Donc j'avais remis ma culotte, et regarde...

En ouvrant son peignoir, l'autre effectivement ne vit aucune toison.

— Oui, je vois : tu es maligne. En tout cas, il baise comme un dieu ; et qu'est-ce qu'il était raide !

— Remarque, tu n'étais pas mal non plus, Lucie. La feuille de rose était splendide ; j'avoue qu'elle m'a grandement aidée à mouiller. Il était ravi en partant. Tu veux une coupette de champagne ?

— Oh oui, c'est une bonne idée ; je l'ai bien méritée, non ? Je t'assure que c'est bien la première fois que je baise sous un faux nom...

Deux éclats de rire fusèrent dans la maison. Elles saluèrent cette soirée avec le reste du vin pétillant puis ensemble, mais sans vraiment se toucher, les deux nanas prirent une douche. Enfin, Adèle voulut garder pour le reste de la nuit son amie ; la chambre d'amis étant libre, Lucie accepta sans trop de difficultés. Et sur le canapé, deux nymphes nues discutaient encore un peu avant que chacune ne parte dormir. Le corps de Julien avait été passé en revue par les deux femmes qui en avaient pris plein les yeux... et un peu ailleurs pour la brune.

⋆

Le petit déjeuner de ce dimanche matin avait des airs de fête. Les croissants préparés la veille par la maîtresse de maison avaient gonflé dans le four avant de dorer. Deux bouches croquèrent avec gourmandise dans ces pâtisseries si bien réussies, puis Lucie prit congé de son amie. Adèle remit en état le salon ; bien lui en prit : vers onze heures, Jean déboula en compagnie de Nadine. Son fils tournait en rond dans la maison tandis que sa copine restait sagement assise, mais se tortillait les mains d'une étrange manière.

Au bout d'un moment, la maman ayant repéré le manège de son fils, explosa :

— Bon, Jean, qu'est-ce que tu as ? Tu... vous ne vous sentez pas bien ? Vous avez des soucis ? Bon sang, à te voir virevolter comme une sauterelle, tu m'en flanques le tournis. Alors, qu'est-ce qui vous arrive à tous les deux, là ?

— Ben... belle-maman, tenez...

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Nadine venait de sortir de son sac à main un emballage en carton. Celui-ci, tout semblable à ceux des tubes de dentifrice, venait d'atterrir dans sa main.

— Ben... ouvre, maman, et tu vas comprendre.

— Vous en faites, des mystères !

Adèle ouvrit le cube de carton et en extirpa une sorte de thermomètre ; sur son cadran, un liseré bleu apparaissait. En signe d'incompréhension, elle leva le regard vers les deux têtes qui venaient de se réunir. Les visages, collés joue contre joue, affichaient un léger sourire. Alors Adèle lut sur la boîte « Positif si une ligne bleue apparait sur l'écran. » Soudain sa main se mit à trembler. Dans son esprit, quelque chose venait de s'ouvrir : une autre vision de ce monde. Un sourire naquit sur ses lèvres... un petit Jean était donc en préparation. De mère, elle venait de comprendre que ce serait bientôt grand-mère qu'elle passerait.

— C'est... c'est merveilleux... Wouahh ! Je n'arrive pas à réaliser et... ça fait longtemps...

— Je n'ai plus de règles depuis... deux mois. Alors, par acquit de conscience, j'ai acheté ce test et...

La rousse venait de se lever et ses bras entouraient les deux êtres qui comptaient le plus au monde pour elle. Puis une idée traversa son esprit :

— Je voudrais partager ma joie avec mon amie Lucie.

— Oh oui, bien sûr : c'est ma marraine de cœur, tu sais bien...

— Alors je l'appelle et je vous emmène tous au restaurant à midi ; il faut fêter cela ! D'accord ?

— Fais comme tu veux ; après tout, maman, Lucie fait un peu partie de la famille...

— Oh oui, plus que tu ne peux l'imaginer. Bon, je lui téléphone ?

— Oui, oui, belle-maman ! Enfin, ce sera bientôt... mamie.

— Pff... Ne me vieillissez pas trop vite !

⋆

— Allô, Lucie ? Tu es chez toi ?

— Ben oui. Après la nuit que j'ai passée... j'avais besoin de me reposer. Il y a un problème ?

— Non ; je voudrais t'inviter au restaurant ce midi. Jean est de retour avec Nadine, et ça nous ferait plaisir que nous déjeunions tous ensemble.

— Ah bon ! Alors nous fêtons quoi ? Le retour de tes jeunes ou notre astuce de la soirée ?

— Un peu des deux.

— Je me prépare et vous retrouve chez toi ; vers midi moins le quart ? Ça me fait plaisir que mon filleul pense encore à sa vieille marraine.

Réserver une table pour quatre avait été rapide, et les embrassades de Lucie et des enfants avaient tourné aux larmes de joie quand elle avait appris la bonne nouvelle. Elle posait des tas de questions sur ce qu'ils voulaient, sur le prénom possible. Mais Jean et sa compagne bottaient en touche ses questions trop ciblées. Le repas prenait des allures de réunion familiale qui finalement collait bien à la bonne humeur ambiante. La mère surprit encore quelques clins d'œil équivoques entre Lucie et Jean, mais le sourire affiché par Nadine suffisait à la rassurer.

Entre le fromage et le dessert, dans la caboche d'Adèle les choses se remettaient en place lentement. Décidément, elle ne serait jamais vraiment amoureuse de ce Julien, et elle était presque contente

que sa copine la plus proche l'ait remplacée... avantageusement lors de leur rencontre de la soirée. Elle n'aurait aucune peine à remettre les pendules à l'heure. La joie de Lucie était palpable, et la venue de ce petit bonhomme annonçait bien des changements dans les vies de tous. Adèle sentit sa poitrine se gonfler d'aise et de bonheur.

Un petit de son petit... un fils venu de la chair de sa chair, n'était-ce pas là un cadeau du ciel ? Et les jours heureux seraient toujours devant eux, dans un avenir que tous, à grand renfort de coups de fourchette, entrevoyaient bien rose. Quant à Lucie, elle méritait aussi un peu de joie et de tendresse ; et ce Julien, s'il n'était pas trop obtus, serait un compagnon idéal pour cette jolie brune qui l'avait tant attendu.

Sur le trottoir devant chez la bientôt grand-mère, les deux femmes virent avec quelques paillettes dans les yeux repartir le couple de futurs parents. Dans la maison du voisin, un rideau avait remué imperceptiblement. Pourquoi donc, au lieu de rentrer vers chez elle, Adèle alla-t-elle sonner chez lui ? Lucie ne trouva aucune explication plausible à ce comportement pour le moins imprévu, mais elle emboita le pas à sa copine lorsque le gars vint leur ouvrir.

— Tiens... Lucie ! Vous connaissez donc mon amie Adèle ?

— Je dois vous avouer que nous sommes amies de longue date, bien avant de vous avoir rencontré. Et l'autre jour, j'ai compris lorsque vous m'avez donné son prénom et votre lieu d'habitation...

— Ah ? Mais entrez, ne restez pas sur la porte... Je suis heureux de vous revoir, Lucie. Les choses ont un tantinet évolué entre... madame que voici et moi...

— Attendez ; ne vous précipitez pas, Julien. Parfois, la perception de certains faits n'est pas... ou plutôt, la vérité est masquée délibérément. Il arrive que l'on pense qu'il est arrivé ceci ou cela, mais que tout est totalement différent de ce que l'on croyait savoir.

— Je ne vous suis pas dans vos explications...

— Je vois bien, mais voulez-vous me laisser parler ?

— Bien entendu ; allez-y, je vous écoute.

— Vous étiez bien chez moi hier soir ; cela, personne ne le contestera. Mais êtes-vous certain de ce qui s'y est réellement passé ?

— À moins que je ne sois totalement sénile, je crois tout de même me souvenir que...

— Oui ? Que quoi, justement ? Vous pouvez parler devant Lucie, elle me connaît par cœur.

— Alors... nous avons fait l'amour vous et moi, et d'une façon tellement brillante que je ne pourrai plus m'en passer.

— Eh bien, c'est là que vous vous trompez : je n'ai jamais couché avec vous, Julien.

— Mais... mais c'est impossible. Je ne suis pas fou !

— Non, mais je vous ai abusé, et j'en suis confuse. Ce n'est pas à moi que vous avez donné des baisers, pas plus que vous ne m'avez prise ; souvenez-vous : le foulard, le bandeau...

— Mais... je ne... je... expliquez-moi ça.

— Oh non, je vais le faire pour elle, mon bon Julien.

— Vous, Lucie ? Mais qu'avez-vous à voir là-dedans ? C'est une histoire de dingues !

— C'est avec moi que vous avez couché cette nuit, même si Adèle était là. Je dois dire que je vous ai trouvé formidable.

— Vous vous foutez de moi toutes les deux ? Je sais pourtant bien ce que j'ai fait.

— C'est là que vous vous trompez. Je vous assure. Tiens, dites-moi... Vous m'avez donc caressée ; ça vous a laissé quoi comme souvenirs ?

— Comment ça ? Mais...

— J'ai des poils ? Je suis toute lisse ? Mon corps vous a plu, oui ou non ?

— Mais bien entendu, et je sais bien que vous êtes épilée entièrement.

— Vous en êtes si certain ? Parce qu'à mon avis, vous allez déchanter.

— Comment ? Mais qu'est-ce que vous me chantez là ? À mon âge, je sais reconnaître une toison pubienne d'un sexe lisse et glabre.

— On lui montre, Lucie ? Toutes les deux en même temps ?

— Oui. Allez, on compte... Un, deux, et trois !

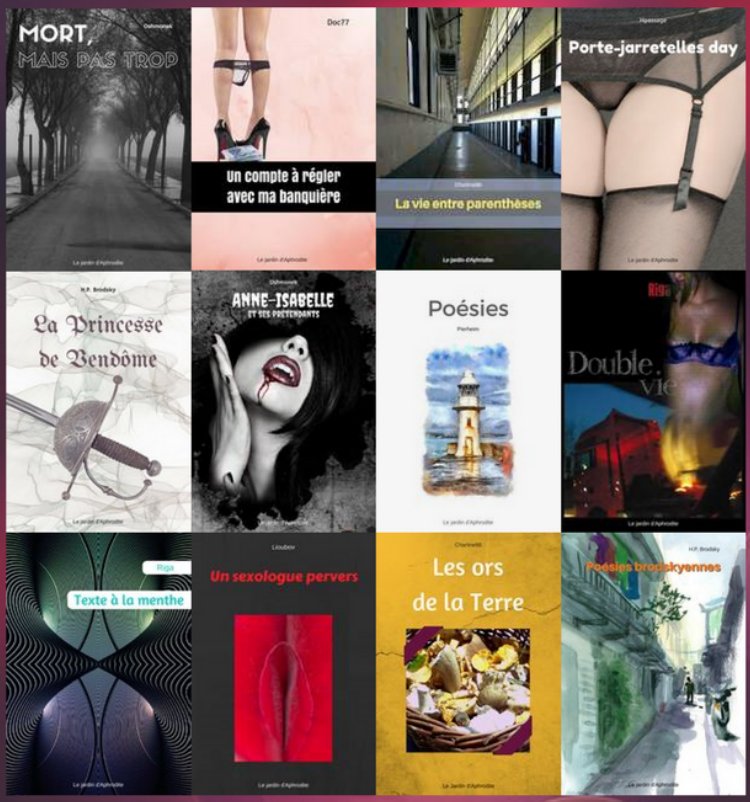
À la fin de compte à rebours lancé par Lucie, deux jupes venaient de se soulever. Quatre mains avaient baissé deux culottes, et les yeux de Julien venaient de rencontrer une réalité bien loin de ce qu'il croyait. Le sexe d'Adèle était rouge comme sa crinière : il ne pouvait plus décemment douter. Aux côtés de son amie, Lucie présentait une chatte aussi nue que celle qu'il avait découverte la nuit dernière ; alors il dut reconnaître qu'il avait tort.

⋆

Le ventre rond de la jeune femme avait, cette nuit, totalement fondu. De ces eaux perdues, un bébé tout rose était venu enrichir leur monde de ses cris aigus. Autour d'un petit berceau transparent, Adèle eut une larme, puis arrivèrent Lucie et celui qui – s'il n'était pas encore son mari – était au fil des mois devenu une essence dans laquelle on les fabrique. Jean avait le regard fier, et la mamie rousse qui scrutait l'enfant trouva d'un coup qu'il avait tout du sosie d'un Gilbert ressurgi d'un lointain passé ; mais ce Gilbert-là aurait Arnault pour prénom, et cinq visages souriants le suivraient tout au long des années à venir.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite